NOV 17 1921

28e Année. N° 20. 15 Octobre 1921.

GENERAL LIBRARY
NOV 18 1921

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Bernard Shaw . . .	*Le Dilemme du Docteur.* — Acte premier	673
Baron Beyens . . .	*La Belgique pendant la guerre.* — II.	706
Pierre Lasserre . .	*Renan au Séminaire.* — I.	749
Gilbert de Voisins.	*La Conscience dans le Mal.* — II.	779
Jacques Bouis . . .	*La dernière Bataille de Champagne*	810
Georges Weill . . .	*A propos d'Enseignement secondaire.*	838
Maurice Vallis . . .	*Un grand Écrivain espagnol : Unamuno.*	850
Antoine Albalat . .	*La Langue française et le Style archaïque.*	870
X. X. X.	*La Rentrée des Chambres.*	884

Copyright 1921 *Revue de Paris*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER

1921

LIVRES NOUVEAUX

AUTOUR DES TRÔNES QUE J'AI VUS TOMBER

par la princesse **Louise de Belgique.**

La fille aînée du roi Léopold II fut mariée à dix-sept ans, par raison d'Etat, au prince Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha, inintelligent et vulgaire; entre les deux époux une incompatibilité foncière se manifesta très vite. Quels furent ses efforts pour se dégager de sa « cage princière », de quel arbitraire elle fut victime de la part du chef de famille, François-Joseph de Habsbourg, quelles furent ses dramatiques aventures, c'est ce que la princesse raconte avec verve et passion. En même temps elle a su observer, avec des yeux pénétrants, la vie des principales cours d'Europe de 1874 à 1897; ce qu'elle dit du drame de Mayerling, les portraits qu'elle trace du Roi son père, de l'Empereur François-Joseph, de Ferdinand de Cobourg, de Guillaume II et des Holstein, du régent de Bavière Luitpold, de la reine Victoria, offrent un intérêt historique capital; quelques-uns d'entre eux éclairent crûment l'état d'esprit des auteurs responsables de la guerre mondiale.

CHARLES DE FOUCAULD EXPLORATEUR AU MAROC, ERMITE AU SAHARA

par **René Bazin.**

La date récente de la mort de Charles de Foucauld a permis à l'auteur de rassembler beaucoup de documents et de témoignages, qui donnent au livre solidité et vie. Le récit, plein d'anecdotes, mène le lecteur de l'Alsace et de la Lorraine, où se passa l'enfance du héros, à Saint-Cyr et à Saumur, au Maroc, aux monastères de Syrie et de Palestine, au Sahara, avec le général Laperrine, puis dans le Hoggar, à l'ermitage de Tamanrasset, au milieu des Touaregs. L'auteur évoque avec fidélité cette grande et haute figure de soldat, de savant et de mystique; à l'inverse de M. E.-F. Gautier, qui en a donné ici même une si curieuse esquisse, il atténue certains contours, et s'efforce de ramener l'âme tourmentée et si originale de son modèle aux traits hiératiques d'une figure de sainteté. Les larges extraits des lettres et des notes du P. de Foucauld révèlent des vues pénétrantes sur la conduite à tenir à l'égard de nos sujets musulmans. Tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de notre colonisation africaine devront retenir et méditer cette belle biographie, qui couronne comme un chef-d'œuvre admirable l'œuvre si diverse et si attachante du grand écrivain français qu'est M. René Bazin.

L'AUTRICHE EN 1920

par **Jean Kervégan.**

Une des conséquences des traités de paix a été la création d'un état singulier, la république d'Autriche, qui renferme dans ses frontières une population en majeure partie allemande groupée autour d'une grande capitale. Les conditions politiques et économiques antérieures empêchent le jeune état de s'adapter rapidement à sa vie nouvelle. A quoi tiennent ces difficultés? Comment peut-on espérer les résoudre? C'est ce qu'étudie Jean Kervégan, avec l'autorité que lui donne un séjour prolongé dans le pays. L'auteur, un de nos officiers attaché aux grandes commissions de réorganisation, croit à l'avenir du nouvel état et expose sa conviction de façon claire et vivante.

LA QUESTION GRÉCO-ALBANAISE

par **Léon Maccas.**

Les frontières gréco-albanaises sont encore provisoires; la question de la délimitation est pendante devant la conférence des ambassadeurs, et l'Albanie, admise depuis décembre 1920 à la Société des Nations, revendique âprement l'Epire du Nord. C'est contre ces prétentions « impérialistes » que s'élève M. Léon Maccas, « délégué à Paris des Epirotes d'Amérique ». Il réfute la thèse adverse, comme il est d'usage en pareil cas, par des arguments juridiques, ethnographiques et politiques, par une carte et quantité de statistiques. Il réclame l'attribution à la Grèce de toute la zone contestée, y compris Koritza, ville qui semblait albanaise aux délégués américains et aux soldats de notre armée d'Orient. La lecture d'un tel livre fait toucher du doigt toutes les difficultés que soulèvent en pratique, dans les Balkans, l'application du principe des nationalités.

LA RÉSISTANCE AU CONCORDAT DE 1801

par **René de Chauvigny.**

Ce livre est une intéressante contribution à l'étude de la *petite Eglise*, cette secte de catholiques plus orthodoxes que le pape, restés après la Révolution « réfractaires » malgré tout et obstinément anticoncordataires, secte qui se prolongea au cours du XIXe siècle dans plusieurs régions de France, notamment dans le Lyonnais. Son chef reconnu fut M. de Thémines, évêque légitime de Blois. Son diocèse avait été supprimé en 1802, au profit notamment de l'évêché d'Orléans, où siégeait Bernier, un des négociateurs du Concordat, créature du Premier consul. M. de Thémines n'en continua pas moins jusqu'à sa mort, survenue en 1828, à diriger de l'étranger ses ouailles. Or c'est en Vendômois, fragment de l'ancien diocèse de M. de Thémines, que l'auteur étudie la petite Eglise. Il ne pouvait mieux choisir le cadre de ses recherches pour examiner ce que fut exactement la mise en train du Concordat, et la politique suivie par l'Empire, puis par la monarchie restaurée, dans l'application du nouveau statut de l'Eglise de France.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DES TAXIS DE LA MARNE

par le Commandant **Henri Carré.**

Parmi toutes les légendes nées de la bataille qui sauva la France, il en est peu d'aussi populaire que celle de la mobilisation instantanée des taxis de Paris, amenant des milliers de soldats à la bataille. Différents personnages se sont attribué l'idée première de cette mobilisation. Le petit livre du commandant Henri Carré remet les choses à leur place. Avec la précision et la clarté d'exposition que les lecteurs de la *Revue de Paris* ont pu apprécier, l'auteur raconte l'histoire véritable du transport des éléments de la 8e division par les automobiles de place. Et comme il arrive toujours, la vérité vivante, connue dans tous ses détails, est infiniment plus belle que toutes les légendes.

LE DILEMME DU DOCTEUR

— TRAGÉDIE[1] —

ACTE PREMIER

On est au 15 juin 1903, de bonne heure après-midi, dans le cabinet de consultation d'un médecin. Un étudiant en médecine, Rougeliard, dont le nom de baptême est inconnu et sans importance, est assis à travailler. Il bûche pour le docteur : il répond à ses lettres, lui sert de préparateur dans son laboratoire, et, d'une façon générale, se rend indispensable. Il reçoit en échange des avantages impossibles à spécifier, car ils résultent de ses rapports intimes avec un maître en sa profession. Cela se réduit, en somme, à un apprentissage informe et à une adoption temporaire. Rougeliard n'est pas fier. Il consent à faire tout ce qu'on lui demande, sans aucune réserve de sa dignité personnelle, si on le lui demande comme à un camarade. C'est un adolescent aux grands yeux ouverts, emporté, crédule, vif, obligeant. Ses cheveux et ses vête-

1. Lorsqu'elle fut représentée à Londres, cette comédie tragique désorienta, comme de coutume, la critique anglaise. *Le Dilemme du Docteur* n'atteignit pas la centième. Mais, depuis, la pièce eut sa revanche, car elle est reprise de temps à autre à Londres et s'est promenée victorieusement dans toutes les Iles Britanniques, dans les divers Dominions de l'Empire et dans le Nord-Amérique. En Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Pologne, en Scandinavie, *le Dilemme du Docteur* eut un très grand succès et il est resté aux répertoires des principaux théâtres. L'an dernier, il fut applaudi par les amateurs de théâtre des grandes villes du Japon.

C'est seulement en 1911 que Bernard Shaw publia sa pièce en volume. Il la fit précéder d'une longue préface *Pour les docteurs* où il examinait la question des médecins et de la médecine. Loin de présenter une critique acerbe de la science, *le Dilemme du Docteur*, qui est ici publié pour la première fois en français, défend la science en la personne de Ridgeon. — A. H.

ments indiquent que c'est à contre-cœur que le collégien peu rangé passe à l'état de docteur rangé.

Rougeliard est interrompu dans son travail par l'entrée d'une vieille servante. Jamais celle-ci n'a connu les soucis, les préoccupations, les responsabilités, les jalousies et les anxiétés que donne la beauté personnelle. Elle a le teint d'une bohémienne qui ne se lave jamais, qu'aucun détergent ne peut améliorer. Son visage est parsemé de verrues couvertes d'un tas de petits poils qu'on ne peut cependant pas qualifier de barbe et de moustache, car il est impossible de les tailler et de les cirer, ce qui fait qu'ils sont loin d'être acceptables comme ceux d'un homme.

Elle a un torchon en main, et va à petits pas, de l'air de quelqu'un qui se mêle de tout. Elle découvre la poussière avec tant de diligence, que, pendant qu'elle en essuie un grain, elle regarde déjà ailleurs pour en découvrir un autre. Elle a la même habitude dans la conversation, car toujours elle regarde à peine la personne à qui elle parle, sauf quand elle est irritée. Sa seule manière d'être, c'est celle qu'a une vieille nounou familiale à l'égard du bébé qui commence à savoir marcher. Elle a utilisé sa laideur pour s'assurer des indulgences auxquelles n'auraient pu prétendre ni Cléopâtre, ni la belle Rosemonde. Elle possède d'ailleurs sur icelles le grand avantage que l'âge augmente ses qualités au lieu de les diminuer. C'est une bonne vieille créature, active, agréable, aimée de tous; aussi est-elle un sermon vivant et marchant sur la vanité de la beauté féminine. De même qu'on ignore le nom de baptême de Rougeliard, de même on ignore son nom de famille à elle; et dans tout le quartier du docteur, qui s'étend entre Davendish Square et Marylebone Road, elle n'est connue que sous le nom d'Emma.

Le cabinet de consultation a deux fenêtres qui donnent sur Queen Anne Street. Entre ces deux fenêtres est une console de marbre, dont les pieds dorés, courbés en dehors, se terminent par des griffes de sphinx. L'immense trumeau, qui est au-dessus, est en partie dans l'incapacité de réfléchir quoi que ce soit, car la glace est recouverte de peintures soignées, palmiers, fougères, lis, tulipes et soleils. Dans le mur contigu se trouve la cheminée avec deux fauteuils devant. Lorsqu'on fait face à l'encoignure, on ne voit rien des deux autres murs. A droite de la cheminée, ou plutôt à droite de toute personne qui ferait face à la cheminée, est la porte. A gauche est la table-bureau devant laquelle Rougeliard est assis. La table est en désordre. Au milieu du fouillis de papiers qui la couvre, se dressent un microscope, une lampe à alcool et une éprouvette. Au milieu de la chambre est une chaise longue, à angle droit avec la console, et parallèlement à la cheminée. Entre la chaise longue et la fenêtre est une chaise. Une autre chaise se trouve dans l'encoignure. Une autre encore est à l'autre bout du mur où sont les deux fenêtres. Celles-ci ont des jalousies vertes et des rideaux de reps. Il y a une suspension à gaz, mais elle a été munie de lampes électriques. Le papier de tenture et les tapis sont dans des tons verts et de la même époque que la suspension et les jalousies. La maison, en effet, a été si bien meublée, au milieu du XIXe siècle, qu'elle s'est conservée intacte jusqu'à ce jour et qu'elle est parfaitement présentable.

EMMA, *entrant et se mettant aussitôt à épousseter la chaise longue.* — Y a là z'une dame qui m'assomme pour voir le docteur.

ROUGELIARD, *que cette interruption dérange.* — Eh bien, elle ne peut pas le voir, le docteur... Dites-moi, à quoi ça sert-il de vous dire que le docteur ne peut plus accepter d'autres malades, si, dès qu'on frappe à la porte, vous sautez ici au galop pour demander s'il peut voir quelqu'un?

EMMA. — Mais qui qui vous a demandé s'il pouvait voir quelqu'un?

ROUGELIARD. — Mais vous, pardi!

EMMA. — J'ai dit qu'y avait z'une dame qui m'assommait pour voir le docteur. C'est pas demander, ça! C'est simplement le dire, na!

ROUGELIARD. — Enfin, ce n'est pas une raison parce que cette dame vous assomme pour que vous veniez m'assommer à votre tour, quand je suis occupé.

EMMA. — Est-ce que vous avez lu le journal?

ROUGELIARD. — Non.

EMMA. — Alors, vous avez point vu la liste des anoblissements, à l'occasion de l'anniversaire du roi?

ROUGELIARD, *se mettant à jurer.* — Oh! sacré...

EMMA. — Là, là, là!... Mon petit chou!... Voyons!

ROUGELIARD. — Est-ce que je me soucie des anoblissements à l'occasion de l'anniversaire du roi? Allez-vous-en avec vos bavardages!... Le docteur Ridgeon va descendre avant que j'aie terminé cette lettre... Allez-vous-en!

EMMA. — Jeune homme, le docteur Ridgeon ne descendra plus jamais. (*Elle aperçoit sur la console un grain de poussière et immédiatement, elle saute dessus.*)

ROUGELIARD *saute vivement sur ses pieds et la suit.* — Comment?

EMMA. — Y vient d'être fait chevalier... Dites donc, attention à pas lui donner du docteur Ridgeon, dans vos lettres, là... Son nom maintenant, va être : Sir Colenso Ridgeon... C'est le roi lui-même qui va le baptiser.

ROUGELIARD. — Ah! veine!

EMMA. — Jamais j'ai été si surprise!... J'avais toujours pensé que ses grandes découvertes étaient des blagues... sans parler de tout le gâchis que ça faisait, avec ses gouttes de sang, ses tubes pleins de fièvre de Malte et un tas d'autres saletés pareilles... Maintenant, c'est lui qui va pouvoir bien rire de moi!

ROUGELIARD. — Ça vous apprendra!... C'était bien digne de votre aplomb, d'aller lui parler de science. (*Il retourne à sa table et se remet à écrire.*)

EMMA. — Ah! j'en pense pas grand bien de la science! Et vous non plus, allez, quand vous aurez vécu aussi longtemps que moi avec elle... Ce qui occupe mon esprit, voyez-vous, c'est de répondre quand on frappe à la porte. Le vieux Sir Patrick Cullen est déjà venu ce matin. C'est lui qui a apporté ses félicitations le premier, en se rendant à l'hôpital. Il voulait être le premier, et il n'avait pas le temps de monter, mais il reviendra, qu'il a dit. Tous les autres vont arriver aussi. Ce que le marteau va marcher toute la journée!... Oh! mon Dieu, si que le docteur, maintenant qu'il est Sir Colenso, avait besoin d'avoir un valet de pied, comme tous les autres!... V'là ce que je crains!... Attention, mon petit! N'allez pas lui fiche ça dans la caboche, au moins, car jamais avec quelqu'un d'autre, y n'aurait ses aises comme avec moi pour répondre à la porte. Je sais bien, moi, qui faire entrer et qui laisser dehors... Ah! ça me rappelle c'te pauvre dame. Je crois qu'y devrait bien la voir. Elle est juste comme celles qui le mettent de bonne humeur. (*Elle époussète les papiers de Rougeliard.*)

ROUGELIARD. — Mais je vous dis qu'il ne peut voir personne. Allez-vous-en, Emma! Pour l'amour de Dieu, allez-vous-en!... Comment est-ce que je peux travailler, si vous êtes là à épousseter tout, jusque sur moi?

EMMA. — Je vous empêche de travailler, moi?... Si vous appelez ça travailler, écrire des lettres... Ah! v'là la sonnette qui marche!... (*Elle regarde par la fenêtre.*) Une voiture de docteur!... C'est encore des félicitations. (*Elle est sur le point de sortir quand entre Sir Colenso Ridgeon.*) Avez-vous fini vos œufs, mon chou?

RIDGEON. — Oui.

EMMA. — Est-ce que vous avez bien mis votre veston propre?

RIDGEON. — Oui.

EMMA. — C'est bien, ça, mon petit chou chéri! Et maintenant, tâchez de rester propre, et n'allez pas faire de gâchis pour vous salir les mains! Y va venir un tas de gens pour vous féliciter. (*Elle sort.*)

Sir Colenso Ridgeon est un homme de cinquante ans qui n'a jamais pu se débarrasser de son air jeune. Il a les façons brusques, un peu insolentes parfois, qu'acquiert un homme sensible et timide qui est obligé de parler à toutes sortes de gens. Sa figure est assez ridée. Ses mouvements sont plus lents que ceux de Rougeliard, par exemple. Ses cheveux blonds ont perdu de leur éclat, mais il est tout de même, d'aspect et de manières, bien plus le jeune homme que le médecin célèbre. Bien plus que l'âge, le surmenage, le scepticisme permanent, peut-être aussi la curiosité et l'ambition, ont creusé les rides de son visage En ce moment même, l'annonce de son anoblissement, qui est dans

les journaux du matin, lui donne pleine conscience de lui-même, et, en conséquence, il est tout à fait brusque avec Rougeliard.

RIDGEON. — Vous avez lu les journaux?... Il faudra que vous changiez le nom sur les lettres, si vous ne l'avez pas fait.

ROUGELIARD. — Emma vient de me le dire. J'en suis extrêmement heureux... Je...

RIDGEON. — C'est bon, jeune homme, c'est bon... Vous y serez bientôt habitué.

ROUGELIARD. — Il y a des années qu'on aurait dû le faire.

RIDGEON. — On l'aurait fait. Seulement, je crois bien qu'on ne pouvait pas admettre qu'Emma ouvre la porte.

EMMA, *annonçant de la porte.* — Le docteur Choumakeur! (*Elle se retire.*)

Un monsieur d'âge mûr, bien habillé, entre. Il a un air amical, gracieux et avenant, mais pas très certain de l'accueil qui lui sera fait. Son mélange de manières douces et d'amabilité une certaine réserve insaisissable et une forme familière, encore qu'étrangère, des traits, révèlent l'israélite. Dans ce cas, c'est le beau juif, distingué, bombant de la poitrine, un peu vieilli après qu'il a dépassé trente ans, comme il arrive souvent aux beaux jeunes juifs. Cependant, il est encore réellement fort bien de sa personne.

LE MONSIEUR. — Vous souvenez-vous de moi?... Schutzmacher... A l'Université et à l'hôpital... Léo Schutzmacher, vous savez bien.

RIDGEON. — Oh! Léo! (*Il lui donne une cordiale poignée de main.*) Mais mon vieux, je te croyais mort depuis longtemps. Assieds-toi. (*Schutzmacher s'assied sur la chaise longue, Ridgeon sur la chaise qui est entre la fenêtre et la chaise longue.*) Qu'as-tu fait dans ces trente années?

SCHUTZMACHER. — De la médecine générale. Mais depuis quelques mois, je suis retiré.

RIDGEON. — Bravo, Léo, bravo! Je voudrais bien pouvoir aussi me retirer, moi. C'est à Londres qu'était ta clientèle?

SCHUTZMACHER. — Non.

RIDGEON. — Une clientèle chic de bains de mer, alors, sans doute?

SCHUTZMACHER. — Mais comment aurais-je pu me permettre d'acheter une clientèle chic? Je n'avais pas un sou... Non; je me suis établi dans une ville industrielle du centre, et j'y ai loué un petit cabinet pour douze francs cinquante par semaine.

RIDGEON. — Et tu y as fait fortune?

SCHUTZMACHER. — Mais... je suis assez à l'aise. En plus de mon appartement en ville, j'ai une villa à la mer. Dis donc, si

jamais tu as besoin d'une fin de semaine tranquille, du samedi au lundi, je t'emmènerai dans mon auto : tu n'as qu'à me prévenir une heure d'avance.

RIDGEON. — Tu roules tout bonnement sur l'or!... Je voudrais bien que vous autres qui pratiquez la médecine générale, vous m'appreniez comment en amasser... Voyons, quel est ton secret?

SCHUTZMACHER. — Oh! il est simple, mon secret, va; quoique je croie qu'il m'eût causé des ennuis si on l'avait remarqué. Et je crains bien que tu ne le trouves un peu au-dessous de la dignité médicale.

RIDGEON. — Sois tranquille, mon vieux, j'ai l'esprit large... Et quel était ce secret?

SCHUTZMACHER. — Ce secret, mon cher, consistait en deux seuls mots.

RIDGEON. — Pas « consultation gratuite », j'espère?

SCHUTZMACHER, *indigné*. — Oh! Non, non, non! Comment peux-tu...

RIDGEON, *s'excusant*. — Évidemment, évidemment... Je plaisantais voilà tout.

SCHUTZMACHER. — Mes deux mots étaient tout bonnement : « Cure garantie. »

RIDGEON, *avec admiration*. — Cure garantie!

SCHUTZMACHER. — Garantie... Après tout, mon cher, qu'est-ce que tout le monde demande à un médecin, si ce n'est cela?

RIDGEON. — C'est une vraie inspiration, ça, tu sais, mon vieux Léo... Et c'était écrit sur la plaque de cuivre de la porte?

SCHUTZMACHER. — Il n'y avait pas de plaque de cuivre. C'était sur une devanture, des lettres noires sur fond rouge : Docteur Léo Schutzmacher, Chirurgien-docteur de la Faculté de Médecine de Londres, Conseils et traitement, soixante centimes. Cure garantie.

RIDGEON. — Et la garantie était bonne neuf fois sur dix, hein?

SCHUTZMACHER, *un peu blessé d'une estimation aussi modérée*. — Oh non ! Bien plus souvent que cela... La plupart des gens, vois-tu, se rétablissent parfaitement, s'ils font attention, et si on leur donne un modeste conseil sensé... Le traitement leur faisait réellement du bien : l'aliment chimique de Parrish ; des phosphates, tu sais. Une cuillerée à bouche par demi-litre d'eau. Rien de meilleur, quel que soit le cas.

RIDGEON. — Rougeliard, prenez-en note : l'aliment chimique de Parrish, une cuillerée à bouche par demi-litre d'eau.

SCHUTZMACHER. — J'en prends moi-même, tu sais, quand je me sens déprimé... Au revoir, mon cher... Tu ne m'en veux pas d'être venu te voir, juste pour te féliciter?

RIDGEON. — Enchanté, mon cher Léo, enchanté. Viens

déjeuner avec moi, samedi de la semaine prochaine. Tu prendras ton auto pour m'emmener à la mer ensuite, n'est-ce pas?

SCHUTZMACHER. — Convenu... Nous serons enchantés. Merci... Au revoir. (*Il sort avec Ridgeon qui revient immédiatement.*)

ROUGELIARD. — Le vieux Paddy Cullen a passé avant que vous soyez levé, pour être le premier à vous féliciter.

RIDGEON. — Vraiment!... Dites donc, jeune vaurien, qui vous a permis de traiter Sir Patrick Cullen de vieux Paddy Cullen?

ROUGELIARD. — Vous ne l'appelez jamais autrement, vous!

RIDGEON. — Plus maintenant que je suis Sir Colenso... Bientôt vous autres, vous ne m'appellerez plus que le vieux Colly Ridgeon.

ROUGELIARD. — Mais nous le faisons déjà à Sainte-Anne.

RIDGEON. — Ah bah?... Oui... c'est ça qui fait de l'étudiant en médecine la figure la plus repoussante de la civilisation moderne. Pas de respect, pas de manières, pas de...

EMMA, *annonçant à la porte.* — Sir Patrick Cullen. (*Elle se retire.*)

Sir Patrick Cullen, qui a vingt ans passés de plus que Ridgeon, n'est pas encore tout à fait au bout de son rouleau. Mais il n'en est pas loin, et il y est résigné. En lui, tout est irlandais, son nom, son bon sens simple, sincère et parfois un peu brutal, sa charpente et sa stature énormes, quelquefois un tour particulier de son langage, et aussi l'absence de ces mouvements si drôles de servilité cérémonieuse qui font que parfois un vieux médecin anglais vous montre ce qu'au temps de sa jeunesse, étaient les statuts de sa profession. Cependant, il a vécu toute sa vie en Angleterre et il est foncièrement acclimaté. Sa façon d'être avec Ridgeon, qu'il aime, est bizarre et paternelle. Vis-à-vis des autres, il est un peu bourru, peu engageant, et prêt à substituer au langage articulé plus ou moins de grognements expressifs. Bref, il n'aime pas, à son âge, faire beaucoup d'efforts de sociabilité. Il serre la main de Ridgeon et le regarde d'un air rayonnant, plein de cordialité et de gaieté.

SIR PATRICK. — Dis donc, petit, le roi n'est pas ton cousin, hein?

RIDGEON. — Ma foi, non. Mais c'est à vous que je dois tout cela.

SIR PATRICK. — Des blagues, mon petit, des blagues... Merci tout de même. (*Il s'assied dans un des fauteuils près de la cheminée. Ridgeon demeure debout devant la cheminée, le dos au feu.*) Je suis venu pour causer un peu avec toi. (*A Rougeliard.*) Jeune homme, sortez.

ROUGELIARD. — Oui, Monsieur, tout de suite. (*Il réunit ses papiers et se dirige vers la porte.*)

SIR PATRICK. — Merci... C'est d'un bon garçon, ça. (*Rougeliard disparaît.*) Ils s'entendent tous avec moi, ces jeunes gens, parce que je suis un vieillard, un vrai vieillard... pas comme toi. Toi, mon petit, tu commences seulement à te donner les airs de l'âge mûr. Est-ce que tu as vu quelquefois un gosse faisant valoir sa moustache? Eh bien, un médecin d'âge mûr qui fait valoir sa tête grise, offre tout à fait le même spectacle.

RIDGEON. — Bon dieu! Mais oui, c'est vrai!... Et moi qui croyais que mes jours de vanité étaient passés... Dites donc, à quel âge un homme cesse-t-il d'être un imbécile?

SIR PATRICK. — Rappelle-toi ce Français qui demandait à sa grand'mère à quel âge nous étions débarrassés des tentations de l'amour. La vieille femme lui répondit qu'elle n'en savait rien. (*Ridgeon sourit.*) Eh bien, je te fais la même réponse... Dis donc, mon petit, sais-tu que le monde devient très intéressant pour moi, maintenant?

RIDGEON. — Vous conservez tout votre intérêt pour la science, n'est-ce pas?

SIR PATRICK. — Oh, mon Dieu!... oui, oui, oui. La science moderne est une chose si merveilleuse!... Regarde ta grande découverte! Regarde toutes les grandes découvertes!... A quoi mènent-elles, dis? Elles nous ramènent tout bonnement en arrière, jusqu'aux idées et aux découvertes de mon cher vieux père. Et voilà maintenant plus de quarante ans qu'il est mort!... Oh oui! certes, c'est très intéressant.

RIDGEON. — C'est vrai! Il n'y a rien de tel que le progrès.

SIR PATRICK. — Ne te méprends pas sur mes paroles, mon petit. La plupart des découvertes se refont régulièrement tous les quinze ans; or, il y a bien un siècle et demi que la tienne a été faite pour la dernière fois. Tu vois bien que c'est quelque chose dont tu peux être fier. Mais ta découverte n'est pas nouvelle. Ce n'est que la vaccination. Mon père a pratiqué la vaccination jusqu'à l'époque où elle fut jugée criminelle, en 1848. Cela a brisé le cœur du pauvre homme. Il en est mort. Et maintenant, voilà qu'on prouve qu'après tout c'est mon père qui avait raison. Tu nous ramènes à la vaccination.

RIDGEON. — Je ne m'occupe en rien de la variole. Ma branche à moi, c'est la tuberculose, la fièvre typhoïde et la peste. Mais naturellement, le principe de tous les vaccins est le même.

SIR PATRICK. — La tuberculose?... Hm... hm... hm!... Tu as découvert le moyen de guérir la tuberculose, toi?

RIDGEON. — Je le crois.

SIR PATRICK. — Oui, oui!... C'est très intéressant... A propos, qu'est-ce qu'il dit, le vieux cardinal, dans la pièce de Browning?

« J'ai connu vingt-quatre chefs de la révolte. » Eh bien, moi, j'ai connu plus de trente hommes qui ont trouvé le moyen de guérir la tuberculose. Pourquoi, alors, les gens continuent-ils à en mourir? Dis, mon petit? Peut-être par méchanceté, hein?... Il y a eu le vieil ami de mon père, George Boddington, de Sutton Coldfield. Il a découvert la cure du plein air, en 1848, et cela l'a ruiné. Toute sa clientèle l'a quitté uniquement parce qu'il faisait ouvrir les fenêtres. Et maintenant, on ne veut même plus laisser un toit au-dessus de la tête des tuberculeux!... Oui dame, tout cela est très intéressant, très intéressant, pour un vieillard.

RIDGEON. — Vous êtes un vieux cynique. Vous ne croyez pas un mot de ma découverte.

SIR PATRICK. — Non, non, mon petit, je ne vais pas aussi loin que cela. Mais tout de même, tu te rappelles Jeanne Marsh?

RIDGEON. — Jeanne Marsh?... non.

SIR PATRICK. — Tu ne te la rappelles pas?

RIDGEON. — Non.

SIR PATRICK. — Comment, tu ne te rappelles pas cette femme qui avait un ulcère tuberculeux sur le bras?

RIDGEON, *éclairé*. — Oh! la fille de votre lavandière! Oui, oui, je me la rappelle! Elle s'appelait donc Jeanne Marsh?... Je l'avais oublié.

SIR PATRICK. — Peut-être as-tu aussi oublié que tu avais entrepris de la guérir avec la tuberculine de Koch?

RIDGEON. — Oui, et au lieu de la guérir, cela lui a entièrement pourri le bras... Oui, je me souviens... Pauvre Jeanne!... Enfin, quoi qu'il en soit, elle gagne bien sa vie maintenant, grâce à son bras, en le montrant dans des conférences médicales.

SIR PATRICK. — Dame oui, mais ce n'est pas tout à fait à cela que tu t'attendais, hein?

RIDGEON. — J'ai couru ma chance.

SIR PATRICK. — Tu veux dire que Jeanne l'a courue...

RIDGEON. — Que voulez-vous, c'est toujours le patient qui doit courir la chance quand il faut des expériences. Et nous, nous ne pouvons rien découvrir sans expériences.

SIR PATRICK. — Et qu'as-tu découvert dans le cas de Jeanne?

RIDGEON. — J'ai découvert que la vaccination, qui devrait guérir, tue parfois.

SIR PATRICK. — J'aurais pu t'en dire autant, moi aussi... Moi-même, j'ai un peu pratiqué ces vaccinations modernes. Grâce à elles, j'ai tué des gens et grâce à elles, j'en ai guéri d'autres. Mais j'y ai renoncé, parce que jamais je ne pouvais dire d'avance ce qui allait être : la mort ou la guérison.

RIDGEON *se lève et va prendre une brochure dans le tiroir de la table-bureau et la lui tend.* — Lisez cela la prochaine fois que vous aurez une heure de loisir.

SIR PATRICK, *grognant en se fouillant pour trouver ses lunettes.* — Oh! Tu es assommant avec tes brochures! A quoi cela sert-il?... (*Il regarde la brochure.*) L'opsonine!... Que diable est-ce ça, l'opsonine?

RIDGEON. — L'opsonine, c'est le corps dont on beurre les germes de maladie pour inciter les globules blancs du sang à les manger. (*Il s'assied sur la chaise longue.*)

SIR PATRICK. — Ce n'est pas neuf, ça. J'ai déjà entendu parler de cette théorie d'après laquelle les globules blancs — comment diable est-ce que... ah! Comment s'appelle-t-il?... Metchnikoff — appelle ça?

RIDGEON. — Les phagocytes.

SIR PATRICK. — Oui, oui, c'est ça, les phagocytes, les phagocytes... Eh bien, il y a des années, bien avant que vous ne soyez devenus à la mode, j'ai entendu parler de cette théorie d'après laquelle les phagocytes mangent les germes de maladie. D'ailleurs, ils ne les mangent pas toujours.

RIDGEON. — Si, toujours, quand vous les beurrez d'opsonine.

SIR PATRICK. — De la blague!

RIDGEON. — Non, pas de la blague. En fait, voilà ce que c'est. Les phagocytes ne mangent les microbes que s'ils sont bien beurrés à leur goût. Or le malade fabrique fort bien son beurre lui-même. Ma découverte, c'est que cette fabrication de ce beurre spécial, que j'appelle opsonine, se produit dans l'individu par périodes rythmiques d'ascension et de descente : dans la nature, vous le savez, tout est rythmique. La vaccination a simplement pour effet de stimuler la fabrication quand elle est dans sa période d'ascension, la phase positive comme je l'appelle, et de la diminuer, quand elle est dans sa période de descente, la phase négative. Si j'avais vacciné Jeanne Marsh quand son usine à beurre était en période d'ascension, j'aurais pu lui guérir le bras. Mais je suis arrivé au moment de la période de descente et je lui ai fait perdre son bras. Tout dépend du moment où se fait la vaccination. Vaccinez quand le patient est dans la phase négative, et vous tuez. Vaccinez quand le patient est dans la phase positive, et vous guérissez.

SIR PATRICK. — Et comment, je te prie, peux-tu savoir si le patient est dans la phase positive ou négative?

RIDGEON. — Envoyez une goutte du sang du patient au laboratoire de Sainte-Anne, et un quart d'heure après, je vous donnerai son indice opsonique en chiffres. Si cet indice est tant, vaccinez et vous guérissez. S'il est tant, vous tuez si vous vaccinez... Voilà ma

découverte, la plus importante qui ait été faite depuis la découverte de la circulation du sang par Harvey... Maintenant, mes malades de la tuberculose ne meurent plus.

SIR PATRICK. — Tandis que les miens meurent quand ma vaccination les attrape dans la phase négative, comme tu dis, n'est-ce pas?

RIDGEON. — Précisément. Injecter un vaccin à un patient sans rechercher d'abord son indice opsonique, c'est être assassin autant que peut l'être un respectable praticien. Si je voulais tuer un homme, c'est comme cela que je le tuerais.

EMMA, *passant la tête à la porte.* — Voulez-vous t'y voir une dame qui veut la guérison des poumons de son mari?

RIDGEON, *avec impatience.* — Non. Est-ce que je ne vous ai pas dit, Emma, que je ne voulais voir personne? (*A Sir Patrick.*) Je vis dans un véritable état de siège, depuis que le bruit s'est répandu que je suis un magicien qui peut guérir la tuberculose avec une simple goutte de sérum. (*A Emma.*) Ne venez plus m'ennuyer au sujet de gens qui n'ont pas de rendez-vous fixe. Vous m'entendez, je ne peux voir personne, personne.

EMMA. — C'est bon, je vas lui dire d'attendre.

RIDGEON, *furieux.* — Vous aller lui dire que je ne peux pas la voir, et vous allez la renvoyer! Vous entendez?

EMMA, *nullement émue.* — Alors, voulez-vous t'y voir M. Walpole Coutelier? Y demande pas à être guéri, lui, y veut seulement vous féliciter.

RIDGEON. — Certainement, certainement. Faites-le monter... (*Elle se retourne pour s'en aller.*) Attendez... (*A Sir Patrick.*) J'ai besoin de causer encore deux minutes, seul avec vous. (*A Emma.*) Emma, priez M. Coutelier d'attendre deux minutes, seulement deux minutes, le temps de terminer une consultation.

EMMA. — Oh, lui, il attendra bien. Il est en train de causer avec c'te pauvre dame. (*Elle sort.*)

SIR PATRICK. — Alors, de quoi s'agit-il?

RIDGEON. — Ne vous fichez pas de moi... Je veux avoir votre avis.

SIR PATRICK. — Un avis professionnel?

RIDGEON. — Oui... J'ai quelque chose, mais je ne sais pas ce que c'est.

SIR PATRICK. — Ni moi non plus... Tu as été ausculté, je pense.

RIDGEON. — Bien entendu... Il n'y a rien de dérangé dans aucun organe; rien de spécial, tout au moins. Mais j'ai une curieuse sensation de douleur, je ne sais pas où. Je ne peux pas la localiser... Parfois, je crois que c'est mon cœur. D'autres fois, c'est ma

moelle épinière que je soupçonne. Cela ne me fait pas précisément mal, mais cela me bouleverse complètement. Je sens que quelque chose va se passer. Du reste, il y a d'autres symptômes. Des bribes d'airs me viennent en tête, et ils me semblent très jolis, quoique très ordinaires.

SIR PATRICK. — Entends-tu des voix?

RIDGEON. — Non.

SIR PATRICK. — J'en suis heureux. Quand mes malades me disent qu'ils ont fait une découverte plus grande que celle de Harvey et qu'ils entendent des voix, je les enferme.

RIDGEON. — Vous croyez donc que je suis fou? Justement, ce même soupçon m'a traversé l'esprit une ou deux fois... Dites-moi la vérité, je peux la supporter.

SIR PATRICK. — Tu es sûr que tu n'entends pas de voix?

RIDGEON. — Tout à fait sûr.

SIR PATRICK. — En ce cas, ce n'est qu'un peu de déséquilibre momentané.

RIDGEON. — Est-ce que vous avez quelquefois rencontré un cas semblable dans votre clientèle?

SIR PATRICK. — Oh oui, souvent. C'est très fréquent entre dix-sept et vingt-deux ans. Parfois, cela revient aussi vers quarante ans. Tu es célibataire, vois-tu... Allons, ce ne sera pas sérieux... si tu es prudent.

RIDGEON. — Relativement à mon alimentation?

SIR PATRICK. — Non, relativement à ta conduite. Tu n'as rien à la moelle épinière et rien non plus au cœur. Mais tu as quelque chose à ton sens commun. Tu n'en mourras pas, mais cela pourrait faire de toi un vrai fou. Aussi, sois prudent.

RIDGEON. — Allons, je vois que vous ne croyez pas à ma découverte... Parfois, moi non plus, je n'y crois pas... Merci tout de même. Faisons-nous monter Coutelier?

SIR PATRICK. — Oui, qu'il monte. (*Ridgeon sonne.*) C'est un opérateur habile, Coutelier, bien qu'encore ce ne soit qu'un de vos chirurgiens à chloroforme... Au temps de ma jeunesse, on saoulait son homme, puis brancardiers et étudiants vous le maintenaient de force, et il fallait serrer les dents, dur, pour enlever l'affaire, vivement... Au jour d'aujourd'hui, vous travaillez à l'aise; et la souffrance ne vient que plus tard, après, quand vous avez empoché votre chèque, rebouclé votre valise et quitté la maison. Je te le dis, mon petit, le chloroforme a fait beaucoup de mal. Il a permis à tous les imbéciles d'être chirurgiens.

RIDGEON, *à Emma, qui a répondu au coup de sonnette.* — Faites monter monsieur Coutelier.

EMMA. — Y cause avec la dame.

RIDGEON, *exaspéré.* — Est-ce que je ne vous ai pas dit... (*Emma sort sans l'écouter. Il a simplement un haussement d'épaules, et se plante le dos à la console, s'y appuyant avec résignation.*)

SIR PATRICK. — Je les connais, tes Coutelier et leurs pareils!... Ils ont découvert que le corps de l'homme est plein de bouts et de bribes d'anciens organes dont il n'a que faire. Grâce au chloroforme, ils peuvent en couper une demi-douzaine sans qu'il s'en porte plus mal, sauf la souffrance et les louis que cela lui coûte... J'ai bien connu les Coutelier, il y a une quinzaine d'années. Le père coupait le bout des luettes des gens pour cinquante louis, et il brûlait les gorges à la pierre infernale, tous les jours de l'année, pour deux louis la séance. Son beau-frère extirpait les amygdales pour deux cents louis, jusqu'au jour où, pour le double, il se spécialisa dans les maladies des femmes. Quant à mon Coutelier, il a pioché son anatomie avec rage, afin de trouver quelque chose de neuf à opérer. Et à la fin, il a déniché quelque chose qu'il a appelé le sac nuciforme, et il l'a mis tout à fait à la mode. Les gens lui paient cinq cents louis pour qu'il le leur coupe. Ils pourraient tout aussi bien se faire simplement couper les cheveux; l'effet serait tout pareil. Mais après qu'on le leur a coupé, ils doivent se sentir plus d'importance, je crois... Dire, mon petit, que maintenant on ne peut plus aller dîner quelque part sans que son voisin ne se vante d'avoir subi une opération quelconque, tout à fait inutile, d'ailleurs.

EMMA, *annonçant.* — Monsieur Walpole Coutelier. (*Elle sort.*)

M. Walpole Coutelier est un homme de quarante ans, vigoureux, résolu. Son visage, d'expression très décidée, est bien modelé, symétrique par rapport à son nez, un peu court, saillant, assez plaisant et aux trois coins si gentiment tournés que forment son menton et sa bouche. Comparé au visage aux traits délicats, brisés, de Ridgeon, et aux traits doux, rugueux et vieux de Sir Patrick, son visage a l'air mécanique et ciré. Mais ses yeux, qu'il a scrutateurs et audacieux, lui donnent vie et force. Il semble n'être jamais embarrassé de rien et ne jamais douter de rien. On sent que s'il commettait une erreur, il la ferait complète et avec fermeté. Il a des mains potelées, soignées et des bras courts. Sa charpente indique la force, la solidité, plutôt que de la stature. Il est élégamment habillé. Avec son gilet de fantaisie, sa cravate de couleur vive passée dans un bel anneau, sa chaîne de montre tout ornementée, ses boucles sur ses souliers, toute sa personne présente l'aspect général d'un sportsman riche. Il marche droit sur Ridgeon et lui serre la main.

COUTELIER. — Mon cher Ridgeon, mes meilleurs souhaits!

Mes félicitations les plus cordiales! Vous le méritez réellement.

RIDGEON. — Merci.

COUTELIER. — Comme homme, vous entendez, comme homme... C'est comme homme que vous le méritez; car l'opsonine, c'est une pure absurdité. N'importe quel chirurgien capable vous le dirait; mais nous sommes tous enchantés de voir vos qualités personnelles officiellement reconnues. — Comment allez-vous, Sir Patrick?... Je vous ai dernièrement envoyé un journal, à propos d'un petit instrument que j'ai inventé, une nouvelle scie pour omoplates.

SIR PATRICK, *d'un air méditatif.* — Oui, je l'ai reçu... C'est une bonne scie, très bonne; un instrument utile et bien en main.

COUTELIER, *avec confiance.* — Je le savais bien, que vous en verriez les qualités.

SIR PATRICK. — Oui, je me la rappelle, cette scie; on s'en servait il y a soixante-cinq ans.

COUTELIER. — Comment?

SIR PATRICK. — On la nommait alors une gouge d'ébéniste.

COUTELIER. — Allons donc!... Vous plaisantez! Une gouge d'éb...

RIDGEON. — N'y faites pas attention, Coutelier. Il est jaloux.

COUTELIER. — Dites donc, j'espère que je ne vous dérange pas tous deux dans un entretien particulier?

RIDGEON. — Nullement. Asseyez-vous. Je le consultais simplement parce que je me sens un peu déprimé... Le surmenage, je pense.

COUTELIER, *avec vivacité.* — Je le sais, moi, ce que vous avez... Je le vois à votre mine. Je le sens à la pression de votre main.

RIDGEON. — Et qu'est-ce que c'est?

COUTELIER. — Un empoisonnement du sang.

RIDGEON. — Un empoisonnement du sang!... Impossible.

COUTELIER. — Si, si, si!... Je vous le dis, un empoisonnement du sang. Quatre-vingt-quinze pour cent de la race humaine souffrent d'empoisonnement chronique du sang et en meurent. C'est simple comme l'A B C, mon cher. Votre sac nuciforme est plein de matière en décomposition — des aliments non digérés et des résidus de la digestion — de violentes ptomaïnes. Suivez donc mon conseil, mon cher. Laissez-moi vous l'enlever. Après, vous serez un tout autre homme, vous verrez.

SIR PATRICK. — Alors, vous ne l'aimez pas tel qu'il est?

COUTELIER. — Non, je ne l'aime pas... Je n'aime pas un homme qui n'a pas une circulation saine. Je vous le dis nettement, dans un pays intelligemment gouverné, on ne devrait pas permettre aux gens de garder leur sac nuciforme, parce que ce sont des centres

d'infection. L'opération devrait être rendue obligatoire..., c'est dix fois plus important que la vaccination.

SIR PATRICK. — Et vous, vous êtes-vous fait enlever votre sac nuciforme?

COUTELIER, *d'un ton triomphant.* — Je n'en ai pas, moi!... Regardez-moi! Je n'en ai aucun symptôme. Je me porte aussi bien que le Pont-Neuf! Environ cinq pour cent de la population n'ont pas de sac nuciforme, et je suis dans ces cinq pour cent. Je vais vous citer un autre exemple. Vous connaissez, n'est-ce pas, madame Jean Foljambe, la belle madame Foljambe? Eh bien, à Pâques, j'ai opéré sa belle-sœur, la comtesse Ciron, et j'ai découvert qu'elle avait le plus gros sac nuciforme que j'eusse encore jamais vu. Sa contenance était d'environ soixante centimètres cubes. La belle madame Foljambe fut inspirée, réellement inspirée par le véritable esprit, le véritable instinct hygiénique. Elle ne put supporter que sa belle-sœur fût une femme propre et saine, et elle, un sépulcre blanchi, rien qu'un sépulcre blanchi. Aussi insista-t-elle pour que je l'opérasse. Je cédai. Et elle n'avait pas le plus petit sac! Pas la moindre trace! Pas le plus petit rudiment!... Sacrédié, messieurs! vous me croirez lorsque je vous dirai que j'en fus si ébaubi que j'en oubliai d'enlever les éponges. Et je recousais la plaie, quand l'infirmière s'aperçut qu'elles lui manquaient. Et dire que je m'étais en quelque sorte persuadé qu'elle devait avoir un sac nuciforme exceptionnellement grand!... (*Il s'assied sur la chaise longue, redressant ses épaules et faisant sortir ses mains de ses manchettes, en mettant les poings sur les hanches.*)

EMMA, *apparaissant à la porte.* — Sir Ralph Bonington.

Une longue pause pleine d'expectative suit cette annonce. Tous regardent la porte. Mais nul Sir Ralph n'apparaît.

RIDGEON, *à la fin.* — Eh bien, où est-il?

EMMA, *regardant derrière elle.* — Que le diable l'emporte! Je croyais qu'y me suivait... Sans doute qu'y est resté z'en bas, à causer avec c'te dame.

RIDGEON, *éclatant.* — Je vous ai dit de dire à cette dame...

(*Emma disparaît.*)

COUTELIER, *sautant de nouveau sur ses pieds.* — Ah! à propos, Ridgeon, cela me rappelle!... J'ai parlé à cette pauvre jeune femme. C'est pour son mari... Elle se figure que c'est un cas de phtisie... Comme d'habitude, le diagnostique est erroné, naturellement... Ah! ces sacrés médecins qui font de la médecine générale! Ils ne devraient jamais être autorisés à toucher un patient, sauf sous les ordres d'un médecin consultant... Elle m'a décrit les symptômes de son malade; le cas est aussi clair que le jour : c'est tout simplement un cas d'empoisonnement du sang, très avancé. Elle est pau-

vre. Elle ne peut pas payer le prix d'une opération. Mais cela ne fait rien. Envoyez-le dans ma clinique. Je le remettrai sur pieds, je le suralimenterai et je la rendrai heureuse... J'aime rendre les gens heureux. (*Il va à la chaise près de la fenêtre.*)

EMMA, *réapparaissant.* — Le voici.

Sir Ralph Bon. entre dans la chambre comme un sylphe. C'est un homme grand, avec une tête semblable à un œuf long et mince. En son temps, ce fut un homme mince. Mais maintenant, dans sa sixième décade, il a pris du ventre et son gilet bombe un peu. L'arc de ses sourcils blonds indique la bonne humeur et l'absence d'esprit critique. Il a la voix très musicale. Quand il parle, c'est un perpétuel chant, et jamais il ne se fatigue d'en entendre le son. De lui s'irradie une énorme satisfaction de soi, réjouissante, rassurante. Elle guérit, rien que par sa présence bienfaisante, absolument incompatible avec la maladie et l'anxiété. On a même vu, dit-on, des os cassés se rejoindre au seul son de sa voix. C'est un guérisseur-né, aussi indépendant du savoir-faire et du pur traitement que peut l'être n'importe quel zouave Jacob ou n'importe quel scientiste chrétien. Quand il se répand en une exposition oratoire ou scientifique, il a autant d'énergie que Coutelier. Mais c'est une énergie caressante, prolixe, créatrice réelle d'une atmosphère qui enveloppe l'auditoire et le sujet, qui rend impossibles toute inattention ou toute interruption, et qui impose à tous, sauf aux esprits les plus forts, foi et vénération. Il est connu dans le monde médical comme Ralph Bon. L'envie que soulève son succès en clientèle, est adoucie par la conviction qu'au point de vue scientifique, c'est un colossal fumiste, car, tout en sachant autant ou aussi peu que ses contemporains, il a des qualités qui passent chez des hommes ordinaires, mais dont la faiblesse apparaît quand elles sont accolées à un personnage éminent comme lui.

RALPH BON. — Aha! Sir Colenso, Sir Colenso!... hein!... Soyez le bienvenu dans l'ordre de la chevalerie, mon cher.

RIDGEON, *lui serrant la main.* — Merci, mon cher Bon, merci.

BON. — Tiens! Vous êtes là, Sir Patrick! Comment cela va-t-il aujourd'hui? Un peu fraîchement? Un peu de raideur?... Mais encore vigoureux et toujours le plus habile de nous tous, n'est-ce pas? (*Sir Patrick fait entendre un grognement.*) Tiens, Coutelier, le distrait!

COUTELIER. — Que voulez-vous dire?

BON. — Vous avez donc oublié la charmante chanteuse que je vous avais envoyée pour se faire enlever une excroissance sur ses cordes vocales?

COUTELIER, *bondissant sur ses pieds.* — Bon Dieu! Mais vous

ne voulez pas dire que vous me l'avez envoyée pour une opération de la gorge?

BON, *avec malice.* — Aha! ha ha! Aha!... (*Chantant en cadence comme une alouette en agitant son index vers Coutelier.*) Et vous lui avez enlevé son sac nuciforme!... Allons, allons! la force de l'habitude! La force de l'habitude! Mais cela ne fait rien, cela ne fait rien. Elle a recouvré la voix après l'opération, et elle vous croît le plus grand chirurgien de l'époque; et vous l'êtes, et vous l'êtes!

COUTELIER, *en un murmure tragique, intensément sérieux.* — L'empoisonnemeut du sang... Je vois, je vois, l'empoisonnement du sang. (*Il se rassied.*)

SIR PATRICK. — Et dites-moi, Bon, comment va certaine auguste famille qui est confiée à vos soins?

BON. — Notre ami Ridgeon sera heureux d'apprendre que j'ai essayé, avec un complet succès, son traitement aux opsonines sur le petit prince Henry.

RIDGEON, *saisi et anxieux.* — Mais comment?...

BON, *continuant.* — Je soupçonnais qu'il faisait de la typhoïde. Le fils du jardinier en chef en faisait. J'ai passé un jour à Sainte-Anne pour me procurer un tube de votre excellent sérum. Malheureusement, vous étiez sorti.

RIDGEON. — J'espère qu'on vous a expliqué avec soin...

BON, *écartant cette absurde suggestion.* — Mais, mon cher ami, je n'avais besoin d'aucune explication. J'avais laissé ma femme à la porte, dans mon coupé, et vraiment je n'avais pas le temps de recevoir des instructions de la bouche de vos jeunes élèves. Je sais tout ce qu'il y a à savoir... J'ai manié ces antitoxines depuis le moment où elles ont commencé à paraître.

RIDGEON. — Mais ce ne sont pas des antitoxines. Et elles sont dangereuses si on ne les emploie pas au moment voulu.

BON. — Bien entendu. Mais tout est dangereux si on ne le prend pas au moment voulu. A déjeuner, une pomme vous fait du bien, et au moment de vous coucher, une pomme vous bouleverse pour une semaine... Il n'y a que deux règles pour les antitoxines. La première, c'est de ne pas en avoir peur; la seconde, c'est de les injecter un quart d'heure avant le repas, trois fois par jour.

RIDGEON, *terrifié.* — Grands dieux!... Non!...

BON, *entraînant tout, irrésistiblement.* — Si, si, si, si! La preuve du pudding gît dans le fait de le manger, vous savez... D'ailleurs ce fut un immense succès. Votre sérum a agi comme par magie sur le petit prince. Sa température se releva et je le fis mettre immédiatement au lit; une semaine plus tard, il était de nouveau tout à fait bien et absolument immunisé contre la typhoïde pour le restant de ses jours. La famille s'est montrée très gentille à

cette occasion; leur reconnaissance était tout à fait touchante; mais j'ai dit que c'était à vous, Ridgeon, qu'ils devaient tout cela; et je suis heureux que votre anoblissement en soit la conséquence.

RIDGEON. — Je vous en suis vraiment très obligé, très obligé. (*Anéanti, il tombe assis sur la chaise près de la chaise longue.*)

BON. — Pas du tout, pas du tout. C'est votre propre mérite, mon cher... Allons, allons! Du ressort, donc!

RIDGEON. — Ce n'est rien, un léger étourdissement... Le surmenage, je pense.

COUTELIER. — L'empoisonnement du sang.

BON. — Le surmenage!... Cela n'existe pas... Moi, je fais la besogne de dix hommes. Eh bien, suis-je étourdi?... Non, non. Trois fois non. Si vous n'êtes pas bien, c'est que vous avez une maladie. Elle peut n'être que légère, mais c'est tout de même une maladie. Et qu'est-ce qu'une maladie? La présence d'un germe dans le corps, et sa multiplication... Quel est le remède? Trouver le germe et le tuer.

SIR PATRICK. — Supposez qu'il n'y ait pas de germe.

BON. — Pas de germe? Impossible! Il doit y avoir un germe, car sans cela, comment le patient pourrait-il être malade?

SIR PATRICK. — Pouvez-vous me montrer le germe du surmenage?

BON. — Non, non. Mais pourquoi?... Pourquoi?... Parce que, mon cher Paddy, le germe est invisible, quoiqu'il soit là. Ces germes, ces bacilles, sont des corps translucides comme le verre, comme l'eau. Pour les rendre visibles, il faut les colorer. Eh bien, mon cher, faites ce que vous voudrez, mais il y en a qui ne veulent pas se laisser colorer. Ils ne veulent pas prendre la cochenille, ils ne veulent pas prendre le bleu de méthylène; ils ne veulent pas prendre le violet de gentiane; ils ne veulent prendre aucune matière colorante. Et c'est pourquoi nous ne pouvons pas les voir. Mais comme nous, nous sommes des savants, nous savons qu'ils existent... D'ailleurs, pouvez-vous prouver leur non-existence? Pouvez-vous concevoir la maladie sans eux? Pouvez-vous, par exemple, me montrer un cas de diphtérie sans le bacille?

SIR PATRICK. — Non. Mais je vous montrerai le même bacille sans la maladie, dans votre propre gorge.

BON. — Erreur, Sir Patrick, erreur. Ce n'est pas le même. C'est un bacille tout différent. Seulement, malheureusement, les deux sont si exactement pareils qu'on ne peut pas voir la différence. Oui, mon cher, chacune de ces intéressantes petites créatures a un imitateur. Tout comme les hommes s'imitent les uns les autres, les germes s'imitent les uns les autres. Il y a le vrai bacille de la diphtérie découvert par Lœffler, et il y a le pseudo-bacille, exac-

tement pareil, que vous pourrez trouver, comme vous le dites, dans ma propre gorge.

SIR PATRICK. — Et comment les distinguez-vous l'un de l'autre?

BON. — Mais c'est très simple, mon cher, très simple. C'est de toute évidence. Si le bacille est le vrai bacille de Lœffler, vous avez la diphtérie; si c'est le pseudo-bacille, vous n'avez rien. Rien de plus simple, vous voyez. La science est toujours simple et toujours profonde. Ce sont seulement les demi-vérités qui sont dangereuses. Les ignorants qui ont des marottes, ramassent quelques informations superficielles sur les germes, puis ils écrivent aux journaux et essayent de discréditer la Science. Ils dupent et induisent en erreur nombre de dignes et honnêtes gens. Mais la Science a pour eux une réponse absolument parfaite. « Peu de science est chose dangereuse. A la source de la science, il faut boire profondément, ou il ne faut pas y goûter. » Je ne veux pas médire de votre génération, Sir Patrick. D'aucuns, parmi vous autres, vieux routiers, ont fait des merveilles, par pure intuition professionnelle et par expérience clinique. Mais le médecin ordinaire de votre temps, saignant et ventousant à tort et à travers, purgeant et éparpillant sur ses malades une multitude de germes avec ses vêtements et ses instruments!! Quand je compare tout cela avec la certitude et la simplicité scientifiques de ma façon de traiter le petit prince, l'autre jour, je ne peux pas m'empêcher d'être fier de ma génération, de celle de ces hommes qui ont été formés avec la théorie des germes, de ces vétérans de la grande lutte de l'évolution dans les années soixante-dix... Ah certes, nous pouvons avoir nos défauts, mais au moins, mais au moins nous sommes des hommes de science... Voilà, Ridgeon, pourquoi je soutiens votre traitement et pourquoi je le préconise. Il est scientifique. (*Il s'assied sur la chaise près de la chaise longue.*)

EMMA, *annonçant à la porte.* — Le docteur Blenkinsop.

Le Dr Blenkinsop est dans une situation bien différente des autres. Évidemment, cette situation n'est pas prospère. Il est flapi et mal vêtu, car il se nourrit et se vêt à bon marché. Il a, entre les yeux, les rides que fait une conscience, et sur tout son visage, les rides qu'impriment de continuels ennuis d'argent, rides d'autant plus creusées qu'il a connu des jours meilleurs. C'est en labadens et en ancien camarade d'hôpital qu'il salue ses confrères cossus, mais on sent que, même pour ce salut, il doit combattre sa timidité, due à sa pauvreté et à sa relégation dans la classe la plus pauvre de la bourgeoisie.

RIDGEON. — Comment allez-vous, Blenkinsop?

BLENKINSOP. — Je viens vous présenter mes humbles félicitations... Oh mon Dieu! Tous les gros bonnets sont présents!

BON, *d'un ton protecteur mais charmant.* — Comment va, Blenkinsop!

BLENKINSOP. — Et même Sir Patrick! (*Sir Patrick grogne.*)

RIDGEON. — Vous connaissez Coutelier, naturellement?

COUTELIER. — Comment va?

BLENKINSOP. — Non, c'est la première fois que j'ai cet honneur... Que voulez-vous, dans ma pauvre petite clientèle, il n'y a guère de chances de vous rencontrer, vous autres grands hommes... Je ne connais personne sauf ceux qui, de mon temps, étaient à Sainte-Anne... (*A Ridgeon.*) Et ainsi, vous voilà Sir Colenso... Quel effet cela vous fait-il?

RIDGEON. — Au premier abord, cela semble ridicule... Mais n'y faites pas attention, allez.

BLENKINSOP. — Je suis vraiment honteux d'avouer que je n'ai pas la moindre idée de ce qu'est votre grande découverte. Mais je vous félicite tout de même, en souvenir de l'ancien temps.

BON. — Mais, mon cher Blenkinsop, je me rappelle que la science vous attirait beaucoup, autrefois.

BLENKINSOP. — Ah! autrefois, j'étais attiré par bien des choses... Autrefois, j'avais deux ou trois complets, et aussi des costumes de flanelle pour canoter sur la rivière, le dimanche... Mais maintenant, regardez-moi. C'est mon meilleur costume, ceci, et il faut qu'il dure jusqu'à Noël. Qu'y puis-je?... Depuis que j'ai été reçu docteur, il y a trente ans, je n'ai jamais ouvert un livre. Au commencement, j'avais l'habitude de lire des journaux de médecine. Mais, vous savez, on abandonne vite cette habitude-là. D'ailleurs, je ne puis plus m'offrir cette dépense. Et puis, après tout, que sont tous ces journaux, sinon des feuilles commerciales remplies d'annonces?... Toute ma science, je l'ai oubliée. A quoi bon prétendre le contraire?... Mais j'ai une grande expérience, l'expérience clinique, l'expérience qu'on acquiert au chevet du malade. Et c'est là la chose principale, n'est-ce pas?

BON. — Sans doute, mais à la condition que toujours, ne l'oubliez pas, vous l'étayiez d'une solide théorie scientifique qui vous permette d'établir des relations entre vos observations, au chevet du malade. En elle-même, la pure expérience n'est rien... Si je prends mon chien avec moi, au chevet du malade, il voit ce que je vois, mais il n'en apprend rien. Pourquoi? Parce que ce n'est pas un chien de science.

COUTELIER. — C'est amusant de vous entendre parler d'expérience clinique, vous autres médecins qui faites de la médecine générale!... Voyons, qu'est-ce que vous voyez au chevet du malade? Rien, rien que l'extérieur! Est-ce son extérieur qui est malade? Non, sauf dans les cas de maladie de peau, et encore!... Alors?...

Ce dont vous avez besoin, voyez-vous, c'est une familiarité quotidienne avec l'intérieur des gens, et cela vous ne pouvez l'obtenir, vous entendez, qu'à la table d'opération... Je sais ce dont je parle. Voilà vingt ans que je suis chirurgien et médecin consultant, et jamais encore je n'ai connu un seul médecin, faisant de la médecine générale, qui eût raison dans son diagnostic... Amenez-leur, à ces praticiens, un cas absolument simple, et ils diagnostiqueront un cancer ou de l'arthritisme, ou une appendicite, ou n'importe quelle autre maladie en « ite », alors qu'un chirurgien quelconque, vraiment expérimenté, verrait tout de suite que c'est un simple cas d'empoisonnement du sang.

BLENKINSOP. — Ah! Il vous est facile de parler, à vous autres, médecins du grand monde!... Mais que diriez-vous si vous aviez ma clientèle?... En dehors des sociétés ouvrières, mes clients sont tous des employés et des boutiquiers. Ils n'osent pas être malades. Ils ne peuvent pas se permettre d'être malades. La dépense serait trop grande pour eux. Et quand ils sont obligés de céder à la maladie, que puis-je faire pour eux?... Vous autres, vous pouvez envoyer vos malades à Saint-Moritz ou en Égypte; vous pouvez leur recommander l'équitation, l'automobile, la tisane de champagne ou encore un changement complet, un repos de six mois. Mais moi, moi, je pourrais avec autant de raison, leur ordonner de prendre la lune avec les dents. Et le pis c'est que, moi aussi, je suis trop pauvre pour me maintenir en bonne santé, avec la cuisine dont il faut que je me contente. J'ai la digestion terriblement mauvaise, et ça se voit sur ma figure. Comment, alors, puis-je inspirer confiance? (*Il s'assied sur la chaise longue d'un air désolé.*)

RIDGEON, *avec agitation.* — Oh, je vous en prie, Blenkinsop, je vous en prie! C'est trop pénible. La chose la plus tragique au monde, c'est un docteur malade!

COUTELIER. — C'est vrai, sacrédié, c'est vrai! C'est comme un chauve qui essaie de vendre un régénérateur des cheveux. Mais moi, grâce à Dieu, je suis chirurgien.

BON. — Moi, je ne suis jamais malade. Jamais, dans toute ma vie, je n'ai eu un jour de maladie. C'est cela qui me permet de compatir avec mes malades.

COUTELIER, *intéressé.* — Comment! Vous n'êtes jamais malade?

BON. — Jamais.

COUTELIER. — C'est intéressant, cela... Je parie que vous n'avez pas de sac nuciforme... Dites donc, Bon, si un jour vous ne vous sentez pas comme à l'ordinaire, faites-moi signe; j'aimerais beaucoup jeter un coup d'œil dans votre intérieur.

BON. — Merci, cher ami, merci; mais actuellement, j'ai trop à faire.

RIDGEON. — Je leur disais justement, quand vous êtes entré, Blenkinsop, que je ne suis pas dans mon assiette, par excès de travail.

BLENKINSOP. — Cela va peut-être vous paraître présomptueux de ma part, d'indiquer une prescription à un grand homme comme vous, mais pourtant, j'ai une grande expérience. Tenez, si vous voulez prendre chaque jour, une demi-heure avant le déjeuner, une livre de reine-claudes bien mûres, je suis sûr que vous vous en trouveriez bien. Elles sont très bon marché.

RIDGEON. — Que dites-vous, de cela, Bon?

BON, *d'un ton d'encouragement.* — Très sensé, Blenkinsop, vraiment très sensé. Je suis enchanté de voir que vous désapprouvez les médicaments. (*Sir Patrick grogne. D'un ton malicieux.*) Aha! Ha ha!... N'ai-je pas entendu sortir de ce fauteuil, près de la cheminée, le oua oua de la vieille école qui défend ses médicaments?... Ah, croyez-moi, Paddy, le monde serait en meilleure santé si toutes les boutiques de pharmaciens étaient démolies! Regardez les journaux! Pleins de réclames scandaleuses pour des médicaments brevetés! Un vaste système commercial de charlatanisme et d'empoisonnement... Eh bien, à qui la faute? A nous! Je dis : à nous! C'est nous qui donnons l'exemple. Nous répandons la superstition. Nous avons appris aux gens à croire en les médicaments du Docteur. Et maintenant, ils les achètent dans les magasins, sans consulter de Docteur.

COUTELIER. — C'est absolument vrai, absolument vrai. Moi, je n'ai plus prescrit un seul médicament depuis quinze ans.

BON. — Les médicaments ne peuvent que supprimer les symptômes; ils ne peuvent pas extirper le mal. Le vrai remède pour tous les malades, voyez-vous, c'est le remède de la nature. La nature et la science sont d'accord, oui, Sir Patrick, d'accord. Croyez-moi, allez, bien qu'on vous ait enseigné le contraire. La Nature a pourvu les globules blancs, comme on les appelle, — les phagocytes comme nous, nous les appelons — du moyen naturel de dévorer et de détruire tous les germes de maladie. Au fond, pour toutes les maladies, il n'y a qu'un seul traitement véritablement scientifique, c'est de stimuler les phagocytes. Stimuler les phagocytes, voilà le traitement. Les médicaments, c'est une illusion. Trouvez le germe de la maladie; préparez-en une antitoxine appropriée; injectez-la trois fois par jour, un quart d'heure avant le repas. Et alors, quel est le résultat? Les phagocytes sont stimulés. Ils dévorent la maladie. Et le malade guérit, à moins, naturellement, qu'il ne soit trop avancé. C'est là, je l'ai bien saisi, l'essence de la découverte de Ridgeon.

SIR PATRICK, *d'un ton rêveur.* — Quand je suis assis ici, à

vous écouter, il me semble entendre de nouveau mon pauvre vieux père.

BON, *se levant avec stupéfaction.* — Votre père! Mais, mon cher, votre père doit avoir été un homme plus vieux que vous!

SIR PATRICK. — Il a dit presque mot pour mot, ce que vous venez de dire : Plus de médicaments; rien que des vaccinations.

BON. — Des vaccinations!... Vous voulez parler de la vaccination variolique?

SIR PATRICK. — Oui. Dans l'intimité de notre cercle familial, mon père, monsieur, avait coutume d'affirmer sa croyance en la bonté de la vaccination variolique, non seulement pour la variole, mais pour toutes les fièvres.

BON, *immensement intéressé, et très animé.* — Vraiment?... Ridgeon, vous entendez?... Je vous assure, Sir Patrick, que je suis plus frappé que je ne puis le dire, par ce que vous venez de conter... Votre père, monsieur, a pressenti une découverte que j'ai faite. Écoutez, Coutelier, Blenkinsop! Un moment d'attention! Vous allez tous être vivement intéressé par ce que je vais vous dire. J'ai été mis sur la voie par hasard. J'avais à l'hôpital, côte à côte, un cas de typhoïde et un cas de tétanos : un bedeau et un missionnaire. Songez à ce que cela signifiait pour eux, les pauvres garçons! Un bedeau peut-il être imposant avec la typhoïde? Et un missionnaire peut-il être éloquent avec le trismus? Non, non, trois fois non! Donc, je me procurai un tube d'antitoxine de la typhoïde de Ridgeon, et un tube de sérum de l'antitétanos, de Muldooley. Mais dans un de ses accès, le missionnaire envoya se balader par terre tout ce qui était sur la table; et en replaçant tout cela, je posai le tube de Ridgeon où j'aurais dû mettre celui de Muldooley. La conséquence fut que j'inoculai la typhoïde pour le tétanos, et le tétanos pour la typhoïde. (*Les docteurs se regardent d'un air très inquiet. Bon sourit triomphalement.*) Eh bien, ils ont été guéris tous deux! Ils ont été guéris. Sauf une légère atteinte de la danse de Saint Guy, le missionnaire est aussi bien aujourd'hui qu'il l'a jamais été. Et le bedeau est dix fois mieux portant qu'il n'était.

BLENKINSOP. — J'ai vu des choses comme celle-là arriver. On ne peut pas les expliquer.

BON, *d'un ton sévère.* — Il n'y a rien, Blenkinsop, que la science ne puisse expliquer, rien... Qu'ai-je fait, moi? Ai-je désespéré? Me suis-je croisé les mains en me disant : ce cas ne peut pas être expliqué? Non, non, trois fois non!... Je me suis assis et je me suis servi de mon cerveau. J'ai essayé de résoudre ce cas en prenant une base scientifique... Je me suis demandé : Pourquoi le missionnaire n'est-il pas mort de la typhoïde surajoutée au tétanos, et le bedeau, du tétanos surajouté à la typhoïde?... Ridgeon, voilà un

problème pour vous! Songez-y, Sir Patrick, songez-y! Réfléchissez là-dessus, Blenkinsop! Et vous aussi, Coutelier, envisagez-le sans préjugés. Quelle est la véritable fonction de l'antitoxine? simplement de stimuler les phagocytes. Fort bien. Mais du moment que vous stimulez les phagocytes, qu'importe l'espèce particulière de sérum que vous employez!... Ha ha!... Hein! Vous saisissez? Vous voyez?... Depuis lors, j'ai employé toutes espèces d'antitoxines, absolument sans distinction, avec des résultats tout à fait satisfaisants. J'ai inoculé le petit prince avec votre drogue, Ridgeon, parce que je voulais vous donner un coup de main. Mais, il y a deux ans, j'ai fait l'expérience de traiter un cas de fièvre scarlatine avec du sérum de l'hydrophobie, de l'Institut Pasteur. Cela a merveilleusement réussi. Cela a stimulé les phagocytes, et les phagocytes ont fait le reste. Et voilà pourquoi le père de Sir Patrick a trouvé que la vaccination guérissait toutes les fièvres. Elle stimulait les phagocytes! (*Il se jette sur sa chaise, épuisé par le triomphe de sa démonstration, tandis qu'il les regarde tous d'un air superbement radieux.*)

EMMA, *montrant sa tête à la porte.* — Monsieur Coutelier, vot' auto vient d'arriver, et elle fait peur aux chevaux de Sir Patrick. Vous feriez bien de vous dépêcher.

COUTELIER, *se levant.* — Au revoir, Ridgeon.

RIDGEON. — Au revoir, et encore merci.

BON. — Vous voyez ma thèse, Coutelier?

EMMA. — Y peut pas attendre, Sir Ralph. La voiture sera dans le sous-sol, si y ne vient pas.

COUTELIER. — Je viens. (*A Bon.*) Il n'y a rien dans votre thèse. Les phagocytes, de la pure blague. Tout n'est qu'empoisonnement du sang, et le vrai remède, c'est le couteau... Au revoir, au revoir, Sir Paddy... Heureux de vous avoir rencontré, Monsieur Blenkinsop... Allons, Emma. (*Il sort suivi d'Emma.*)

BON, *avec tristesse.* — Coutelier n'est pas bien intelligent. C'est un simple chirurgien, un merveilleux opérateur, c'est vrai, mais après tout, qu'est-ce qu'opérer? Un pur travail manuel. Le cerveau!... LE CERVEAU! Voilà le maître de la situation... Son sac nuciforme, une vraie plaisanterie! Ça n'existe pas, un organe de cette espèce... C'est un simple repli accidentel de la membrane qui se produit peut-être chez deux et demi pour cent de la population... Naturellement, je suis heureux pour Coutelier que cette opération soit à la mode, car c'est un excellent camarade : et après tout, comme je le dis toujours aux gens, l'opération ne peut pas leur faire de mal. J'en ai même connu à qui le choc nerveux et la quinzaine au lit ont fait énormément de bien, après une saison de Londres très fatigante. Mais tout de même, c'est une affreuse tromperie. (*Il*

se lève.) Et maintenant, il faut que je me trotte... Au revoir, Paddy. (*Sir Patrick grogne.*) Au revoir, au revoir... Au revoir, mon cher Blenkinsop, au revoir!... Au revoir, Ridgeon. Ne vous inquiétez pas au sujet de votre santé : vous savez ce qu'il faut faire. Si votre foie est paresseux, un peu de calomel ne fait jamais de mal. Si vous vous sentez énervé, essayez du bromure. Si cela ne fait pas d'effet, alors un stimulant, vous savez, un peu de phosphore et de strychnine. Si vous ne pouvez pas dormir, du trional, du trional, du trio...

SIR PATRICK, *d'un ton sec.* — Et surtout pas de médicaments, mon petit, pas de médicaments, souviens-t-en.

BON, *d'un ton plein d'assurance.* — Bien sûr, pas de médicaments. Vous avez parfaitement raison, Sir Patrick. Comme expédients temporaires, c'est évident... pas comme traitement : alors, non, non, trois fois non... Ridgeon, quelque maladie que vous fassiez, tenez-vous éloigné de la boutique du pharmacien.

RIDGEON, *qui l'accompagne jusqu'à la porte.* — Entendu, entendu!... Et merci pour la promotion... Au revoir.

BON, *s'arrêtant à la porte.* — A propos, qui est cette patiente?

RIDGEON. — Laquelle?

BON. — Celle d'en bas. Une femme charmante. Un mari tuberculeux.

RIDGEON. — Elle est encore là?

EMMA, *montrant sa tête.* — Dépêchez-vous, Sir Ralph, vot' femme attend dans la voiture.

BON, *subitement calmé.* — Ah!... Au revoir. (*Il sort précipitamment.*)

RIDGEON. — Emma, cette femme est-elle toujours là? Si oui, dites-lui une fois pour toutes que je ne peux ni ne veux la voir. Vous entendez?

EMMA. — Oh! Elle n'est pas pressée. Ça lui fait rien d'attendre plus ou moins. (*Elle sort.*)

BLENKINSOP. — Je dois m'en aller aussi. Chaque demi-heure que je passe loin de mon travail me coûte trente sous. Au revoir, Sir Patrick.

SIR PATRICK. — Au revoir, au revoir.

RIDGEON. — Venez déjeuner avec moi, un jour de cette semaine, celui que vous voudrez.

BLENKINSOP. — Merci, mon cher camarade, mais je ne suis pas assez riche pour cela. Et cela bouleverserait mon alimentation pour une semaine entière. Merci tout de même.

RIDGEON, *mal à l'aise devant la pauvreté de Blenkinsop.* — Est-ce que je ne peux rien faire pour vous?

BLENKINSOP. — Eh bien, si vous avez une vieille redingote qui

ne vous serve plus... Vous savez, ce qui serait une vieille redingote pour vous en serait encore une neuve pour moi... Pensez à moi, la prochaine fois que vous débarrasserez votre garde-robe... Au revoir. (*Il sort avec hâte.*)

RIDGEON, *le suivant du regard.* — Pauvre garçon!... (*Se tournant vers Sir Patrick.*) Ainsi, voilà pourquoi on m'a fait chevalier!... Et c'est ça la profession médicale!

SIR PATRICK. — Mais oui, et une très bonne profession encore, mon petit. Quand tu en sauras autant que moi sur l'ignorance et la superstition des malades, tu t'étonneras que nous soyons même moitié aussi bons que nous le sommes.

RIDGEON. — Ce n'est pas une profession. C'est une conspiration.

SIR PATRICK. — Toutes les professions sont des conspirations contre les profanes. Et puis, nous ne pouvons pas tous être des génies comme toi. Le premier imbécile venu peut tomber malade. Mais le premier imbécile venu ne peut pas devenir un bon docteur : il n'y en a pas assez de bons pour suffire... Et d'après ce que tu en sais, Ralph Bon tue moins de gens que toi, mon petit.

RIDGEON. — C'est bien possible. Mais vraiment, il devrait tout de même savoir la différence qui existe entre un vaccin et une antitoxine... Stimuler les phagocytes!... Le vaccin n'affecte pas du tout les phagocytes!... Il est dans une erreur complète, sans espoir, dans une dangereuse erreur... Mettre un tube de sérum dans ses mains, c'est un meurtre, un vrai meurtre, tout simplement.

EMMA, *réapparaissant.* — Eh bien, Sir Patrick!... Combien de temps que vous allez-t-y encore laisser vos chevaux attendre dans le courant d'air?

SIR PATRICK. — Qu'est-ce que ça vous fait, vieux dragon?

EMMA. — Allons, allons! Voulez-vous t'y pas vous mettre de mauvaise humeur avec moi!... Il est temps que mon gars se mette à la besogne.

RIDGEON. — Emma! Ayez donc de la conduite! Sortez.

EMMA. — Oh! j'ai appris à en avoir, de la conduite, et avant que je ne vous aie appris à en avoir vous-même... Je connais les docteurs. Y restent assis à bavasser d'eux-mêmes, alors qu'y devraient être à soigner leurs pauvres malades! Et je connais aussi les chevaux, Sir Patrick. J'ai t'y pas z'été élevée à la campagne? Allons, soyez raisonnable et venez.

SIR PATRICK, *se levant.* — C'est bon, c'est bon!... Au revoir, mon petit. (*Il donne une petite tape sur l'épaule de Ridgeon et s'en va vers la porte. Arrivé là, il se retourne un moment pour regarder Emma d'un air méditatif et sort après avoir dit avec une intense conviction :*) Franchement, vous êtes une horrible vieille diablesse. Il n'y a pas d'erreur.

EMMA, *très indignée, criant après lui.* — Dites donc, vous n'êtes pas une beauté, vous non plus!... (*A Ridgeon, très agitée.*) Y n'ont aucunes manières. Y croient qu'y peuvent me dire tout ce qu'y veulent! Et vous, vous les y poussez encore! Ah! Je leur apprendrai leur place, moi!... Voyons, maintenant, allez-vous voir c'te pauvre créature, oui z'ou non?

RIDGEON. — Je vous dis, pour la centième fois, que je ne veux voir personne. Renvoyez-la.

EMMA. — Ah! ce que je suis fatiguée de m'entendre dire de la renvoyer!... Qué bien ça lui fera-t-y, dites?

RIDGEON. — Emma!... Faut-il que je me fâche?

EMMA, *le cajolant.* — Allons, mon petit gars, allons!... Pourquoi pas la voir, juste une minute, rien que pour me faire plaisir? Vous serez si gentil... Elle m'a donné quarante sous. Elle croit qu'y va de la vie ou de la mort de son mari, si qu'elle vous voit pas.

RIDGEON. — Elle évalue la vie de son mari à quarante sous!

EMMA. — Mais c'est tout ce qu'elle peut donner, c'te pauvre pigeon!... Les autres, un tas de péronnelles, ça donne quarante sous comme rien, rien que pour bavasser d'elles avec vous! Mais elle, la pauvre dame! D'ailleurs, elle vous mettra de bonne humeur pour le restant de la journée, car sûr que c'est une bonne action de la voir. Et pis, vous savez, elle est de l'espèce de celles qui vous embobinent.

RIDGEON. — En effet, elle n'a pas trop mal commencé... Pour quarante sous, elle a eu une consultation de Sir Ralph Bon et de Walpole Coutelier... Bon début : cela vaut déjà six louis, cela! Je parie qu'elle a aussi dû consulter Blenkinsop... Trente sous encore, cela!

EMMA. — Alors, vous la verrez, s'pas?

RIDGEON. — Oh! Faites-la monter, et allez au diable!... (*Emma satisfaite, s'en va en trottant hors de la chambre. Ridgeon appelle.*) Rougeliard!

ROUGELIARD, *apparaissant à la porte.* — Qu'y a-t-il?

RIDGEON. — Une malade va monter. Si elle n'est pas partie dans cinq minutes, venez me réclamer d'une façon urgente pour l'hôpital... Vous comprenez? Il faut lui faire comprendre qu'elle doit partir.

ROUGELIARD. — Bien. (*Il disparaît. Ridgeon va devant la glace pour arranger un peu sa cravate.*)

EMMA, *annonçant.* — Mame Dubaidatte.

Ridgeon quitte la glace et va à sa table-bureau. La dame entre. Emma sort et ferme la porte. Ridgeon, qui a pris un air professionnel impénétrable et plutôt froid, se tourne vers la dame et, du geste, l'invite à s'asseoir sur la chaise longue.

Madame Dubédat est, sans conteste, une jeune femme d'une

beauté remarquable. Elle a quelque chose de la grâce et du romanesque d'une créature sauvage, et beaucoup de l'élégance et de la dignité d'une vraie grande dame. Ridgeon, qui est extrêmement sensible à la beauté des femmes, se met d'instinct, immédiatement, sur la défensive, en prenant un aspect encore plus rébarbatif. Il a l'impression qu'elle est très bien habillée. D'ailleurs, elle a un corps sur lequel toutes les robes paraîtraient bien. Elle est distinguée sans affectation, comme une femme qui, dans sa vie, n'a jamais souffert de doutes et de craintes relativement à sa position sociale, de ces doutes et de ces craintes, qui rendent si douloureuse la conscience des bourgeois. Elle est grande, svelte et forte. Elle a des cheveux noirs arrangés de façon à ressembler à des cheveux, et non à un nid d'oiseau ou à un Botticelli (la mode, en ce moment, oscille entre ces deux idéals). Elle a des yeux étonnamment étroits, pénétrants et frangés de noir, qui changent son expression d'une façon troublante quand elle est animée, et qui flamboient, tout grands ouverts. Elle a une douce impétuosité dans son discours et de la vivacité dans ses mouvements. En ce moment même elle est dans une mortelle anxiété. Elle porte un carton à dessin.

MADAME DUBÉDAT, *d'une voix basse et pressante.* — Docteur...

RIDGEON, *d'un ton bref.* — Pardon, mais avant de commencer, permettez-moi de vous dire tout de suite, que je ne peux rien faire pour vous. J'ai plus de malades que je n'en peux traiter... Je vous l'ai déjà fait dire par ma vieille bonne, mais vous n'avez pas voulu l'entendre.

MADAME DUBÉDAT. — Comment le pouvais-je?

RIDGEON. — Vous l'avez achetée!

MADAME DUBÉDAT. — Moi...

RIDGEON. — Peu importe... Elle m'a amadoué pour vous recevoir. Eh bien, maintenant, vous l'entendrez de ma propre bouche : avec toute la bonne volonté du monde, je ne peux pas me charger d'un nouveau cas.

MADAME DUBÉDAT. — Docteur, il faut que vous sauviez mon mari... Il le faut... Quand je vous aurai expliqué, vous verrez qu'il le faut... Ce n'est pas un cas ordinaire; ce n'est pas un cas comme un cas quelconque. Il est comme personne au monde... Oh! je vous assure que c'est vrai... Croyez-moi. D'ailleurs, je peux le prouver... (*Elle touche son carton du doigt.*) J'ai apporté là, différentes choses pour vous montrer... Vous pouvez le sauver. Les journaux disent que vous le pouvez.

RIDGEON. — Qu'est-ce qu'il a? De la tuberculose?

MADAME DUBÉDAT. — Oui. Son poumon gauche...

RIDGEON. — C'est bon. Inutile de m'en parler.

MADAME DUBÉDAT. — Vous pouvez le guérir! Vous le pouvez, si simplement vous le voulez!... C'est vrai, n'est-ce pas, que vous le pouvez? (*Dans une grande détresse.*) Oh! dites-le moi, je vous en prie, je vous en prie!

RIDGEON, *d'un ton d'admonition.* — Vous allez être calme et en possession de vous, n'est-ce pas?

MADAME DUBÉDAT. — Oui, oui... Je vous demande pardon... Je sais que je ne devrais pas... (*Cédant de nouveau.*) Oh! je vous en prie, je vous en prie, dites que vous pouvez, et alors je serai bien calme.

RIDGEON, *avec humeur.* — Je ne suis pas un marchand de guérisons... Si vous en voulez, des guérisons, allez chez ceux qui en vendent. (*Honteux du ton de sa propre voix, il se remet.*) Mais j'ai, à l'hôpital, dix tuberculeux dont je crois pouvoir sauver la vie.

MADAME DUBÉDAT. — Dieu soit loué!

RIDGEON. — Un moment, un moment!... Tâchez de vous représenter ces dix tuberculeux comme dix naufragés réfugiés sur un même radeau, un radeau à peine assez large pour les porter tous, et incapable d'en tenir un de plus. Au milieu des vagues, à côté, une autre tête émerge. Puis une autre et encore une autre. Et chacun supplie qu'on la prenne à bord. Chacun implore le capitaine pour qu'il le sauve. Mais le capitaine ne peut le faire qu'en poussant hors du radeau un des dix naufragés, et en le noyant pour faire place au nouveau venu. C'est cela, exactement cela, que vous me demandez de faire.

MADAME DUBÉDAT. — Mais comment?... Je ne comprends pas... Sûrement...

RIDGEON. — Croyez-moi sur parole, Madame, c'est ainsi... Dans mon laboratoire, mes internes, moi-même, tous, nous travaillons sous pleine pression... Nous faisons tout le possible... Le traitement est nouveau. Il exige du temps, des moyens, de l'adresse... Nos dix cas sont déjà des cas choisis... Comprenez-vous ce que je veux dire par « choisis »?

MADAME DUBÉDAT. — Choisis?... Non, je ne comprends pas.

RIDGEON, *d'un ton sévère.* — Il faut que vous compreniez. Il le faut... Vous devez regarder la chose en face et comprendre... Dans chacun de ces dix cas, il m'a fallu considérer, non seulement si l'homme pouvait être sauvé, mais encore, s'il valait la peine d'être sauvé. J'avais à choisir parmi cinquante cas, et quarante devaient être condamnés à mort. Parmi ces quarante, certains avaient de jeunes femmes et des enfants dans la misère... Si la gravité de leur cas avait pu les sauver, ils auraient été sauvés dix fois. Je ne doute pas que votre cas ne soit un cas grave : j'aperçois les larmes qui sont dans vos yeux... (*Vivement, elle essuie ses yeux.*)

Je sais que vous avez un torrent de supplications tout prêt, dès que j'aurai cessé de parler... Mais c'est inutile. Il faut que vous vous adressiez à un autre docteur.

MADAME DUBÉDAT. — Mais pouvez-vous me donner le nom d'un autre docteur qui connaisse votre secret?

RIDGEON. — Je n'ai pas de secret... Je ne suis pas un charlatan.

MADAME DUBÉDAT. — Je vous demande pardon... Je ne voulais rien dire de mal... Excusez-moi. Je ne sais pas comment je dois vous parler... Oh! je vous en prie, ne soyez pas offensé!

RIDGEON, *de nouveau un peu honteux de lui-même.* — Allons, allons!... cela ne fait rien. Cela n'a pas d'importance!... (*Il se déride et s'assied.*) Bah, après tout, je dis des bêtises. Je ne suis peut-être bien qu'un charlatan, un charlatan diplômé : mais ma découverte, elle, n'est pas brevetée.

MADAME DUBÉDAT. — Alors, un docteur quelconque peut-il guérir mon mari? Mais, pourquoi ne le fait-il pas? Ce que j'en ai essayé des docteurs!... Et ce que j'en ai dépensé, de l'argent!... Oh, si seulement vous vouliez me donner le nom d'un autre docteur!

RIDGEON. — Tous les hommes de cette rue sont docteurs. Mais en dehors de moi-même et d'une poignée d'hommes que je forme à Sainte-Anne, personne encore ne connaît à fond le traitement avec les opsonines. Et nous sommes débordés. Je le regrette, mais c'est tout ce que j'ai à vous dire... (*Il se lève.*) Au revoir, madame.

MADAME DUBÉDAT, *en désespoir de cause, tire subitement quelques dessins de son carton et les lui tend.* — Docteur! Regardez!... Vous aimez les dessins. Vous en avez de bons dans votre salon... Regardez ceux-ci. Ce sont ses œuvres...

RIDGEON. — C'est inutile que je les regarde... (*Il regarde tout de même.*) Tiens!... (*Il les prend, s'approche de la fenêtre pour en étudier un de plus près.*) C'est vrai... C'est tout à fait bien... tout à fait bien, dame! (*Il en prend un autre et revient près d'elle.*) Ils sont très bien enlevés... Ce sont des ébauches, n'est-ce pas?

MADAME DUBÉDAT. — Il se fatigue si vite... Mais quel génie c'est! Vous le voyez, n'est-ce pas?... Vous voyez qu'il vaut la peine d'être sauvé... Docteur, c'est exprès pour l'aider dans ses commencements que je l'ai épousé. J'avais assez d'argent pour lui faire surmonter les dures années du début, pour lui permettre de suivre son inspiration jusqu'à ce que son génie fût reconnu... Et puis, je lui étais utile comme modèle... Ses dessins de moi se sont tous vendus très rapidement.

RIDGEON. — En avez-vous ici?

MADAME DUBÉDAT, *retirant un autre dessin et le lui mon-*

trant. — Seulement celui-ci... C'est le premier qu'il ait fait.

RIDGEON, *dévorant le dessin des yeux.* — C'est un dessin merveilleux, merveilleux!... Pourquoi est-il intitulé Jennifer?

MADAME DUBÉDAT. — Je m'appelle Jennifer.

RIDGEON. — C'est un nom étrange.

MADAME DUBÉDAT. — Pas en Cornouailles... Je suis Cornouaillaise. C'est tout simplement le nom de la reine Guinevere.

RIDGEON, *répétant ce nom avec un certain plaisir.* — Guinevere! Jennifer!... (*Considérant de nouveau le dessin.*) Vraiment, il est merveilleux, merveilleux!... Pardon, mais puis-je vous demander s'il est à vendre?... Je l'achèterais volontiers.

MADAME DUBÉDAT. — Prenez-le! Prenez-le!... Il est à moi. Il me l'a donné. Prenez-le! Prenez-les tous... Prenez tout... Demandez ce que vous voulez, mais sauvez-le!... Vous le pouvez... Vous le voulez!... Vous le devez!

ROUGELIARD, *entrant, avec tous les signes d'une vive alarme.* — On vient de téléphoner de l'hôpital qu'il faut que vous veniez instantanément... Un malade sur le point de mourir. La voiture attend.

RIDGEON, *sans aucune tolérance.* — C'est de la blague! Sortez! (*Excessivement ennuyé.*) Mais à quoi pensez-vous de m'interrompre ainsi?

ROUGELIARD. — Mais...

RIDGEON. — Taisez-vous! Vous ne voyez donc pas que je suis occupé? Allez-vous en! (*Rougeliard, ahuri, disparaît.*)

MADAME DUBÉDAT, *se levant.* — Docteur, un instant seulement, avant que vous ne partiez...

RIDGEON. — Asseyez-vous. Ce n'est rien.

MADAME DUBÉDAT. — Mais le malade?... Il a dit qu'il était mourant.

RIDGEON. — Bah!... Il doit être mort, maintenant... Peu importe... Asseyez-vous.

MADAME DUBÉDAT, *s'assied et cède à sa détresse.* — Oh! Pas un de vous ne se soucie de cela!... Tous les jours vous voyez des gens mourir.

RIDGEON, *la cajolant.* — Allons, allons, ce n'est rien, chère madame, ce n'est rien... Je lui avais dit de venir me dire cela. Je croyais qu'il faudrait me débarrasser de vous.

MADAME DUBÉDAT, *choquée de ce mensonge.* — Oh!

RIDGEON, *continuant.* — Ne prenez pas un air si effaré. Il n'y a personne de mourant.

MADAME DUBÉDAT. — Si, mon mari.

RIDGEON, *se remettant.* — Ah oui!... J'avais oublié votre mari... Vous me demandez là, Madame, une chose très grave.

MADAME DUBÉDAT. — Je vous demande de sauver la vie d'un grand homme.

RIDGEON. — Et de tuer un autre homme à sa place, voilà ce que vous me demandez!... Aussi sûr que vous êtes assise là, devant moi, si j'entreprends un nouveau cas, il va me falloir en faire retourner un ancien au traitement ordinaire... Eh bien, je ne recule pas devant cela... J'ai eu à le faire déjà avant. Je le ferai de nouveau, si vous pouvez me convaincre que sa vie est plus précieuse que la pire de celle que je sauve en ce moment. Mais il faut que vous me convainquiez de cela d'abord.

MADAME DUBÉDAT. — Il a fait ces dessins, Docteur! Et ce ne sont pas ses meilleurs, c'est loin, bien loin, même d'être ses meilleurs... En réalité, je n'ai pas apporté ses meilleurs. Il y a si peu de gens qui les aiment... Il n'a que vingt-trois ans. Il a toute sa vie devant lui... Ne voulez-vous pas que je vous l'amène?... Ne voulez-vous pas lui parler?... Ne voulez-vous pas le voir vous-même?

RIDGEON. — Est-ce qu'il est assez bien pour venir dîner à Richmond, hôtellerie de l'Étoile et de la Jarretière?

MADAME DUBÉDAT. — Oui, oui... Pourquoi?

RIDGEON. — Je vais vous le dire. J'invite tous mes vieux camarades à dîner, pour célébrer ma promotion de chevalier... Vous avez vu cela dans les journaux, n'est-ce pas?

MADAME DUBÉDAT. — Oui... C'est même comme cela que j'ai eu l'idée de vous consulter.

RIDGEON. — Ce sera un dîner de docteurs, ce devrait être un dîner de célibataires. Je le suis, célibataire... Alors, si vous voulez en faire les honneurs pour moi, et amener votre mari, il me rencontrera et il rencontrera quelques-uns des hommes les plus éminents de ma profession : Sir Patrick Cullen, Walpole Coutelier, et d'autres encore... Je leur exposerai le cas. Et selon ce que nous penserons de lui, votre mari sera tiré d'affaire ou succombera. Consentez-vous à venir?

MADAME DUBÉDAT. — Oui, certes, je viendrai... Oh! merci! Merci!... Et me permettez-vous d'apporter quelques-uns de ses dessins?... Ceux vraiment bons?

RIDGEON. — Oui, volontiers. Demain, dans la journée, je vous ferai savoir la date exacte. Laissez-moi votre adresse.

MADAME DUBÉDAT. — Merci! Merci! Encore merci!... Vous m'avez rendue si heureuse!... Je sais que vous l'admirerez et que vous l'aimerez... Voici mon adresse. (*Elle lui donne sa carte.*)

RIDGEON. — Merci. (*Il sonne.*)

MADAME DUBÉDAT, *embarrassée.* — Puis-je... Y a-t-il... Combien... Je veux dire... (*Elle rougit et s'arrête, toute confuse.*)

RIDGEON. — Qu'est-ce?

MADAME DUBÉDAT. — Vos honoraires pour cette consultation?

RIDGEON. — Au fait, j'oubliais!... Voulons-nous dire un beau dessin de son modèle favori, pour le traitement complet, guérison comprise?

MADAME DUBÉDAT. — Vous êtes tout à fait généreux... Merci!... Je le sais, je le sais, vous le guérirez... Au revoir.

RIDGEON. — Oui, je le veux... Au revoir. (*Ils se serrent la main.*) A propos, vous savez, n'est-ce pas, que la tuberculose est contagieuse... Vous prenez toutes les précautions, j'espère.

MADAME DUBÉDAT. — Il y a peu de probabilité que je l'oublie. Dans les hôtels, on nous traite comme des lépreux.

EMMA, *de la porte.* — Eh bien, mon chou, avez-vous eu raison de lui?

RIDGEON. — Oui. Occupez-vous d'ouvrir la porte, et retenez votre langue.

EMMA. — Ça, c'est d'un bon gars! (*Elle sort avec madame Dubédat.*)

RIDGEON, *seul.* — Consultation gratuite. Guérison garantie... (*Il pousse un profond soupir.*)

BERNARD SHAW

(Version française par AUGUSTIN et HENRIETTE HAMON.)

(A suivre.)

LA
BELGIQUE PENDANT LA GUERRE[1]

LES PROTAGONISTES DU DRAME

I

Au moment où la guerre a éclaté, Bruxelles possédait depuis cinq ans un jeune bourgmestre qui avait conquis rapidement les sympathies de la population et celles, plus difficiles à gagner, de la société mondaine. Dans notre somptueux hôtel de ville, joyau d'architecture ogivale et foyer de nos libertés civiques, plus vieilles que l'édifice lui-même, nos trois partis politiques étaient représentés, comme au Parlement, avec leurs passions et leurs programmes. Sans renier en rien ses convictions libérales, Adolphe Max avait fait pénétrer dans l'atmosphère parfois échauffée du Conseil communal un souffle de conciliation et de concorde qui répondait au sentiment général, tel qu'il s'affirmait à l'aube d'un nouveau règne. Modérés, courtois, éloquents, ses discours revêtaient une forme élégante et littéraire, qu'on avait fort goûtée, à l'étranger comme à Bruxelles, chaque fois qu'il avait été amené à prendre la parole en public. De taille moyenne, le visage éclairé par des yeux vifs et souriants, la moustache blonde relevée en croc, la barbe en pointe, notre bourgmestre n'avait pas la mine d'un sectaire, ni même d'un combatif. Qui aurait cru que sous cette affabilité

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre 1921.

extérieure sommeillaient un cœur de lion et un caractère indomptable, que les malheurs de la patrie allaient soudain éveiller !

Le gouvernement s'étant retiré à Anvers, le voilà en face des Allemands qui s'approchent, investi d'une responsabilité périlleuse, car du premier contact avec eux pouvaient jaillir des incidents irréparables. La veille de leur entrée, le 19 août, il adresse aux Bruxellois une proclamation pour les exhorter à s'abstenir de tout acte hostile comme à refuser tout renseignement à l'ennemi. Il leur fait cette promesse, à laquelle il est resté rigoureusement fidèle : « Aussi longtemps que je serai en vie et en liberté, je protègerai de toutes mes forces les droits et la dignité de mes concitoyens. » Auparavant l'ordre avait été donné d'éloigner la garde civique, de combler les retranchements et de détruire les barricades, car une résistance armée eût été aussi désastreuse qu'inutile.

Le lendemain matin, accompagné de deux échevins et du secrétaire communal, le bourgmestre est sur la chaussée de Louvain en conférence avec le capitaine allemand Kriegsheim, qui représente le général von Bülow, commandant du 4e corps. D'énormes réquisitions en vivres et en fourrages, une contribution de guerre de 50 millions à payer par Bruxelles et les faubourgs, une autre de 450 imposée pour le surplus à la province de Brabant, telles sont les conditions draconiennes que l'officier communique aux édiles bruxellois, mais que Max se jure bien de faire modifier.

A deux heures apparaissent sur la chaussée des généraux allemands et leur état-major. L'un d'eux, le général von Jarotsky, tend la main au bourgmestre, qui refuse de la prendre : « Je regrette de ne pouvoir, en ces douloureuses circonstances, mettre ma main dans la vôtre, car je ne puis oublier que ma patrie souffre cruellement et j'espère que vous me comprendrez. — Je comprends, répond le général après une seconde d'hésitation. » Ce refus simple et ferme pouvait avoir des conséquences redoutables, étant donnée l'arrogance de nos ennemis, mais il était nécessaire. Il caractérisait dès le premier instant la résistance morale, à laquelle se heurteraient sans succès dans la suite les efforts et les avances des autorités allemandes. Le geste du bourgmestre

de Bruxelles retirant sa main, c'est le peuple belge refusant d'entrer en relations avec l'envahisseur, qui fut un voisin félon avant de devenir un oppresseur sans excuse.

Dès lors commence une lutte, qui sera courte, entre Max et le pouvoir militaire. Elle débute par un succès pour le bourgmestre. La contribution de 450 millions, les Allemands reconnaissent eux-mêmes que la province du Brabant est incapable de la supporter. Restent les 50 millions exigés de l'agglomération bruxelloise. Max déclare au général von Jarotsky qu'il lui est impossible de se procurer cette énorme somme ; il propose de payer tout de suite 1 million et demi, et 18 millions et demi dans les huit jours. Après avoir vainement essayé de faire réduire la contribution à 20 millions, il obtient un rabais qui en porte le total à 45. Von Jarotsky consent à ce que l'autorité militaire s'abstienne de toute réquisition de vivres pendant le délai de huit jours. Cet engagement, conclu le 25 août et contresigné par le conseiller aulique de la Légation d'Allemagne, est violé dès le lendemain, comme un simple chiffon de papier, par un général passant par Bruxelles, et quelques jours après par un autre chef allemand. Max proteste énergiquement ; on lui accorde un répit de trente jours pour le dépôt des 45 millions. La ville de Bruxelles, s'exécute par des acomptes réguliers, de sorte qu'au 30 septembre il ne lui restait plus à payer que 4.400.000 francs ; mais les communes suburbaines, dont la quote-part avait été fixée à 25 millions au prorata de leur population, ne parviennent pas à réunir les fonds nécessaires et Bruxelles n'a pas les moyens de les leur fournir. En conséquence, le général von Luttwitz, gouverneur militaire, fait afficher le 26 septembre que les bons de réquisition ne seront plus payés par la caisse gouvernementale, ce traitement de faveur n'étant justifié que si la ville avait versé le restant de la contribution de guerre ; les bons ne seront remboursés qu'après la conclusion de la paix. Max de riposter sur-le-champ en suspendant le paiement de la contribution à la Deutsche Bank de Bruxelles. Le jour même, comme il présidait une réunion convoquée en vue d'aviser au ravitaillement de la capitale, il est arrêté. Une nouvelle affiche apprend aux Bruxellois que leur bourgmestre, dépos-

sédé de ses fonctions, se trouve en détention honorable dans une forteresse.

La suspension de la contribution n'était que le prétexte de l'arrestation. En réalité le gouverneur militaire voulait briser l'opposition qu'il rencontrait dans ce chétif magistrat communal, assez hardi pour le braver. Celui-ci n'osait pas seulement rappeler l'autorité allemande au respect de la parole donnée, quand il lui arrivait d'y manquer, il la convainquait de mensonge, quand elle cherchait par ce moyen à démoraliser la population. Ainsi le gouverneur allemand de Liége avait fait placarder que le gouvernement français était dans l'impossibilité d'assister le gouvernement belge en aucune manière et que le bourgmestre de Bruxelles en avait informé les habitants ; Max aussitôt par voie d'affiche oppose à cette affirmation le démenti le plus formel (30 août). Nouvelle escarmouche au sujet du drapeau national, que nombre de citoyens continuaient d'arborer à leurs fenêtres. Le gouverneur militaire les avait invités à le retirer de bon gré, ce pavoisement étant considéré comme une provocation par les troupes allemandes. Quelques heures après, Max parle à son tour aux Bruxellois dans une proclamation vibrante de patriotisme : « L'avis a été rédigé, je le reconnais, en termes mesurés et avec le souci de ménager nos susceptibilités. Il n'en blessera pas moins d'une manière profonde l'ardente et fière population de Bruxelles... Acceptons provisoirement le sacrifice qui nous est imposé de retirer les drapeaux pour éviter les conflits et attendons patiemment l'heure de la réparation (30 sept.). » Pendant la nuit, le gouverneur militaire fit recouvrir l'affiche de papier blanc, mais le coup néanmoins avait porté.

Le courage civique du bourgmestre l'avait rendu chaque jour plus cher à la population, fière de cette voix mâle qui interprétait si vaillamment ses propres sentiments. Le général von Luttwitz s'imagina qu'en supprimant le berger il réduirait plus aisément le troupeau à l'obéissance passive. Les ministres d'Espagne et des Etats-Unis, avertis de l'arrestation, étaient accourus chez lui pour l'engager à relâcher le prisonnier. Il s'y refusa obstinément et avoua le véritable motif de sa rigueur : le bourgmestre était devenu trop popu-

laire. Il ajouta avec un gros rire que la popularité lui était montée à la tête comme un vin trop capiteux.

En vérité le duel était inégal entre Adolphe Max, habile escrimeur aux rapides ripostes, et son lourd adversaire bardé de fer. Faut-il donc regretter qu'il n'ait pas été moins téméraire, afin de se maintenir à l'hôtel de ville et de servir plus longtemps ses concitoyens? Je ne le pense pas. N'oubliez pas en effet que ce magistrat urbain, seul représentant de l'autorité légitime, devait payer de sa personne et prêcher d'exemple? A lui de montrer aux timides, aux hésitants, aux incertains, qui se rencontrent toujours aux moments les plus critiques, comment il fallait se comporter devant l'ennemi. Adolphe Max a tracé la voie que ses successeurs dans ce poste de combat et de sacrifice, le solide et énergique Lemonnier et le courageux Steens, ont fidèlement suivie. Le premier a disparu, déporté comme Max en Allemagne, léguant au second le drapeau qu'il avait fermement tenu, le drapeau rouge et vert aux couleurs de Bruxelles, symbole de l'indépendance et de la fierté communales ; tels des soldats se passant l'un à l'autre l'étendard de leur corps, avant de succomber sur le champ d'honneur.

Une détention honorable dans une forteresse allemande, à en croire le général von Luttwitz, était le sort réservé au bourgmestre mis à l'ombre. Le beau billet qu'avait là Adolphe Max ! Au cours de sa captivité, qui dura autant que la guerre, on le promena de la forteresse de Glatz au château de Celle, pour le soumettre ensuite pendant deux ans, comme un malfaiteur vulgaire, au régime cellulaire dans les prisons de Berlin. Les Allemands se sont vengés bassement de la raideur inflexible à laquelle ils se heurtaient chez cet adversaire, même après lui avoir ravi la parole et la liberté. Des négociations entreprises par la diplomatie du Havre afin qu'il fût compris dans un échange de prisonniers, aucune ne réussit ; on craignait trop à Berlin le bourgmestre bruxellois qu'on avait appris à connaître. Adolphe Max n'est rentré qu'après l'armistice dans notre capitale, où son portrait était conservé en évidence avec ceux du Roi, de la Reine et du Cardinal Mercier. Les geôles allemandes n'avaient altéré ni sa santé ni son moral ; elles ne marquèrent d'aucun

pli de souffrance les traits souriants de son visage et ce héros national ressuscita, simple et bon enfant, tel qu'on l'avait connu avant la guerre. De sa dure captivité, il parlait avec autant de belle humeur qu'il avait mis de vaillance à la supporter.

Les grands exemples sont contagieux. Madame Carton de Wiart, femme du Ministre de la Justice, restée à Bruxelles, est la première ensuite à être frappée, en raison de la crânerie de son langage et de son attitude, d'un emprisonnement à Berlin. Après le bourgmestre, un homme tient fièrement tête à l'autorité allemande, et c'est le bâtonnier des avocats, Me Théodor. Non pas qu'il eût à plaider de cause retentissante qui passionnât le sentiment public. Le bâtonnier, dans ses lettres au Dr von Sandt, chef de l'administration civile, comme dans ses plaidoiries devant les tribunaux belges, s'est tenu strictement sur le terrain du droit, où le populaire avait quelque peine à le suivre. Il a signalé et s'est efforcé de circonscrire, en interprétant les conventions de La Haye, les empiètements du pouvoir occupant dans le territoire occupé. Question vitale pour les Belges ! Reconnaître la situation qui nous était faite, simplement parce qu'elle nous était imposée, c'eût été, disait éloquemment Me Théodor, accepter l'annexion avant qu'elle fût proclamée. Or nous n'étions pas annexés, nous n'étions pas conquis, nous n'étions pas même vaincus. Notre armée combattait et nos trois couleurs flottaient au vent à côté de celles de la France, de l'Angleterre et de la Russie.

Qu'il eût à laver le barreau de Bruxelles des accusations formulées contre sa partialité à l'occasion d'un procès perdu par un Allemand ou à protester contre l'introduction de tribunaux militaires, quel beau langage que le sien, mesuré, élevé, digne de l'ordre qu'il représentait et animé d'un souffle patriotique qui nous enchante ! Un arrêté du pouvoir occupant, créant des tribunaux arbitraux pour juger les contestations en matière de loyers aux lieu et place de la juri-

diction ordinaire, procura au bâtonnier le moyen de porter la question de leur légalité et celle des actes de l'occupant devant le tribunal de Bruxelles dans un procès d'une minime importance. Des membres de tous les barreaux de Belgique se pressaient à l'audience avec les magistrats des cours de justice. L'affaire avait pris une ampleur extraordinaire en vertu de l'intérêt juridique et national qu'elle soulevait. La thèse d'illégalité, soutenue victorieusement par Me Théodor en première instance, ne fut pas admise cependant par les juges, à qui la cause avait été déférée par le Dr von Sandt, et la Cour de cassation confirma l'arrêt de la Cour d'appel. Cette décision contraire à l'espérance générale, parce qu'elle donnait raison à l'occupant, suscita alors autant de surprise que de déception. Mais la Cour de cassation n'entendait reconnaître à l'occupant qu'un pouvoir limité par les conventions internationales, et elle le fit bien voir deux ans plus tard, quand avec toute la magistrature belge elle refusa de continuer à siéger, pour protester contre les attentats du gouvernement général à la souveraineté et à l'indépendance de la Belgique.

Quant à Me Théodor, son sort était décidé dans l'esprit vindicatif des Allemands, résolus à expédier en Allemagne tous ceux qui osaient leur barrer le chemin. Il fut déporté comme indésirable. Libéré grâce à l'intervention du Roi d'Espagne, à condition de ne pas reparaître en Belgique, l'accueil enthousiaste, qu'il reçut en France du barreau parisien et de ses compatriotes réfugiés dans l'hospitalité française, lui adoucit l'épreuve de l'exil.

Les dirigeants du parti socialiste n'ont pas eu maille à partir au début de l'occupation avec l'autorité allemande. Ce n'est pas que le patriotisme ait été chez nous le monopole des classes dites privilégiées. La haine de l'ennemi et le dévouement à la patrie ne furent pas moindres ni moins vivaces chez l'ouvrier affilié au socialisme que chez le bourgeois libéral comme Max ou conservateur comme Théodor. Les chefs des social-démocrates, enrégimentés sous le drapeau impérial dans une alliance monstrueuse avec l'autocratie qu'ils combattaient naguère sur les bancs du Reichstag, s'étaient flattés de provoquer des défections dans les rangs des socia-

listes belges, leurs confrères de l'Internationale. Les visites qu'ils firent à la Maison du Peuple de Bruxelles leur enlevèrent toute illusion. Leurs promesses de lois sociales qui seraient promulguées par le Gouverneur général, leurs offres de ravitaillement à l'usage des coopératives belges, furent écoutées dédaigneusement. La Belgique socialiste ne voulut rien recevoir, ni vivres ni bienfaits législatifs, de la main des Allemands et le mirage de l'Internationale s'effaça pour lors de ses yeux devant l'image vivante de la patrie persécutée.

III

Après avoir complété sa formation théologique à l'université de Louvain, l'abbé Mercier avait débuté dans l'état ecclésiastique comme professeur de philosophie au petit séminaire de Malines et directeur spirituel des élèves. Il s'était voué passionnément à cette double tâche, l'enseignement de la philosophie et l'éducation des jeunes clercs. C'était le temps où Léon XIII par son encyclique *Æterni Patris* avait résolu de renouveler l'enseignement philosophique, tandis qu'il attirait par d'autres encycliques célèbres l'ardeur du monde catholique vers l'étude des problèmes sociaux. Dociles aux vues du Souverain Pontife, les évêques de Belgique créèrent une nouvelle chaire à Louvain et la confièrent à l'abbé Mercier.

Pour combattre le matérialisme grandissant et l'indifférence religieuse plus envahissante encore, le Saint-Père voulait que la jeunesse universitaire puisât ses armes dans la doctrine de Saint Thomas d'Aquin, l'Ange de l'École. L'enseignement du professeur de Louvain répondit avec éclat à ce désir, si bien que, mandé à Rome, il fut chargé de dresser un programme complet d'études philosophiques selon Saint Thomas, auquel le Pape enchanté donna son entière approbation.

De là est né l'Institut supérieur de philosophie à Louvain, l'œuvre maîtresse de Mgr Mercier, dont la riche floraison d'ouvrages, de revues, de travaux de laboratoire, répandit

dans le monde religieux et dans le monde savant le renom de son fondateur. Par ses écrits de penseur original, son vaste cours de philosophie traduit en plusieurs langues, ainsi que par ses innovations hardies, ses appels à la science, notamment à la biologie et à la physiologie, le directeur de l'Institut supérieur a fécondé à nouveau en Belgique l'enseignement de la philosophie scolastique.

A la mort de Mgr Goossens, archevêque de Malines, survenue en janvier 1906, Pie X choisit pour occuper le premier siège épiscopal de Belgique le disciple de Léon XIII, le prêtre que l'œil pénétrant du Pontife romain avait choisi pour mener le bon combat contre les fausses doctrines qui se déclarent issues de la science moderne. Moins d'un an après le nouvel archevêque reçut la pourpre cardinalice.

Aucun choix n'eût été plus heureux, car ce grand théologien n'est rien moins qu'un esprit perdu loin du monde vivant dans des spéculations philosophiques. Vingt années passées à enseigner lui avaient appris non seulement à former, mais encore à manier les hommes. Aussi se trouva-t-il tout de suite à l'aise et à sa vraie place en son palais épiscopal de Malines comme chef du clergé belge; il était par surcroît, un des conseillers du parti catholique, qui est accoutumé de consulter son archevêque en toute circonstance importante. La nature l'a fait à la taille de ce rôle éminent, d'une stature si élevée qu'elle domine presque toutes les têtes, d'un visage ascétique, attirant les cœurs par la bonté qui nage dans ses yeux ; elle l'a pourvu d'une voix singulièrement persuasive, montant sans effort du haut de la chaire aux sommets de l'éloquence sacrée. Mais qu'on ne s'y trompe pas ! La douceur du Cardinal Mercier, sa bonhomie paternelle, si j'ose dire, ne confinent pas à la faiblesse ; dans les discussions nul jouteur n'est plus redoutable par la force de la dialectique sous la courtoisie du langage ; pour son courage, on l'a vu à l'épreuve, et pas n'est besoin d'en parler. Les catholiques belges bénissent la Providence de leur avoir donné en prévision de la guerre ce professeur des âmes comme Primat de Belgique. Chose curieuse, notre futur ennemi, Guillaume II, dans la visite qu'il rendit au Roi Albert en octobre 1910, s'était montré glacial envers le Cardinal, comme

s'il eût pressenti en cet imposant Prélat un obstacle irréductible à l'exécution de ses desseins cachés. Le Kaiser à la voix gutturale, prodigue de belles phrases aux autres Belges, se contenta de saluer Son Éminence, lorsqu'Elle lui fut présentée au Palais des Beaux-Arts. Je fus témoin de cette petite scène, qui resta notée dans mon souvenir.

Le 20 août 1914 le Cardinal avait dû quitter la Belgique pour prendre part à Rome à l'élection du nouveau Pape. C'est là qu'il apprit les ruines accumulées en quelques jours dans sa patrie : détruite, la belle église collégiale de Louvain ; incendiés, les trésors de la bibliothèque et les installations scientifiques de l'université ; dévastée, cette ville qu'il aimait entre toutes; et l'honnête population, au sein de laquelle il avait longtemps vécu, décimée, fusillée, torturée sans défense ! Tandis qu'il frémissait encore de ces horreurs, ainsi qu'il l'a dit dans une émouvante lettre pastorale, les agences télégraphiques lui annoncèrent le bombardement de son église métropolitaine, d'un autre sanctuaire au delà de la Dyle, du palais épiscopal et de quartiers considérables de sa chère cité malinoise.

De retour à Malines, le cœur gros de douleurs, Mgr Mercier mesura aussitôt les vastes devoirs qui lui étaient imposés. Il ne sera plus seulement le chef respecté du clergé belge et le directeur des consciences catholiques, il sera le Pasteur du peuple. Comme les évêques primitifs au temps des invasions barbares, il le soutiendra de ses prédications, de son exemple et de son courage ; il l'empêchera de tomber dans le marasme ou le désespoir ; il entretiendra dans son âme, avec la dévotion au Dieu consolateur, la flamme du patriotisme ; il lui soufflera sa foi et ses espérances invincibles ; il sera à l'intérieur du pays envahi le champion sacerdotal de l'indépendance et l'incarnation religieuse de la patrie.

A l'égard des Allemands, son langage ne variera pas. S'il exhorte la population au calme, s'il lui recommande instamment de s'abstenir de toute hostilité envers le pouvoir occupant, il attisera ouvertement en revanche sa fidélité au seul pouvoir légitime, celui qui combat l'envahisseur sur la ligne de feu. Il répétera d'une voix forte pour être entendu des Allemands que la Belgique n'est pas asservie et que le jour

de la délivrance se lèvera infailliblement à son tour après les longues nuits de captivité.

Un tel langage l'exposera aux vengeances et aux sévices des maîtres de l'heure, il ne l'ignore pas; son arrestation sera agitée dans les palabres de l'Empereur Guillaume avec ses conseillers, il s'en doute bien. Oseront-ils porter la main sur un Prince de l'Église, au risque d'indisposer contre l'Allemagne le Saint-Siège, qu'elle s'efforce de gagner à sa cause? Peu importe. Il ne se laissera pas impressionner par le souci de sa sécurité personnelle ; il parlera toujours haut et clair à l'ennemi.

C'est de ce double point de vue qu'il faut considérer l'apostolat du Cardinal Mercier pendant l'occupation. C'est dans ce double rôle qu'il deviendra si grand aux yeux de ses concitoyens qui le béniront, aux yeux des étrangers qui l'admireront, aux yeux de ses adversaires qui le craindront, jusqu'à ce qu'ils avouent leur défaite à ce prêtre désarmé, lorsqu'ils seront contraints, comme il l'avait prédit, d'évacuer la Belgique.

IV

Pour réconforter ses ouailles dans leurs épreuves, le Cardinal avait sa plume et sa parole. De la première il usa avec une audacieuse indépendance, tant que l'autorité allemande, impuissante à la lui arracher des mains, n'eut pas exercé toutes les rigueurs de sa censure sur l'imprimeur qui publiait les mandements épiscopaux. Cinq de ces mandements ou lettres pastorales ont été édités à la suite de la correspondance de Son Éminence avec le Gouvernement général. Ils suffisent à classer leur auteur en tête des écrivains et des penseurs les plus élevés de cette époque et ils eurent dans leur temps un prodigieux retentissement en dehors même de la Belgique, malgré le fracas de la guerre et les efforts faits par le pouvoir occupant pour en empêcher la diffusion.

En les relisant, on y sent passer comme un souffle biblique. On songe aux prophètes d'Israël annonçant au peuple de

Dieu la fin de ses misères et le terme de sa captivité, pourvu qu'il se couvre de cendre et fasse pénitence devant l'Éternel. Des images d'une poésie qui rappelle les livres saints naissent spontanément sous la plume du Prélat. Veut-il, par exemple, expliquer aux fidèles qu'ils ne sauraient comprendre le comment et le pourquoi des événements que la Providence ordonne ou permet, il cristallise ainsi sa pensée : « Est-il étonnant que le témoin d'un lever ou d'un coucher de soleil n'embrasse pas l'éternité? »

Chacune de ses homélies est venue à son heure ; elle correspondait à l'état d'esprit où se trouvait la population Le Cardinal, observateur anxieux du degré de souffrance atteint par les victimes de l'Allemagne, écoutait les palpitations de leurs cœurs, et ce merveilleux médecin spirituel puisait aussitôt dans son âme, toute brûlante d'un feu religieux et patriotique, les paroles les plus propres à les consoler ou à les ranimer.

Dans sa première lettre pastorale, la plus célèbre, intitulée : « Patriotisme et Endurance » et datée de Noël 1914, après une définition de la patrie, association d'âmes au service d'une organisation sociale, qu'il faut à tout prix, même au prix de notre sang, sauvegarder et défendre, il ne craint pas de dire que nous avions besoin d'une leçon de patriotisme ; le bien-être bourgeois étouffait les sentiments généreux ; la guerre sera un agent de purification, un facteur d'expiation. La charge sacerdotale dont il est revêtu lui prescrit de définir les devoirs de conscience des Belges en face de la puissance qui a envahi leur sol. Une situation de fait existe, qu'ils doivent loyalement subir, tant que les règlements imposés par l'occupant ne portent pas atteinte à leur liberté de conscience ni à leur dignité patriotique. L'Allemagne toutefois, par l'invasion d'un pays neutre et ami, a trahi ses engagements les plus solennels ; le pouvoir qu'elle y a institué n'est pas une autorité légitime : on ne lui doit ni estime, ni obéissance, ni attachement. L'unique pouvoir légitime appartient au Roi, au gouvernement et aux représentants de la nation.

Quoique l'offensive allemande eût échoué en France, la situation restait obscure, et indécise l'issue de la lutte. Il

fallait donc réfréner les impatiences et prévenir les découragements. C'est l'objet d'une autre lettre pastorale « L'appel à la prière », écrite, afin de réagir contre la lassitude des esprits, à l'occasion d'un anniversaire heureux, celui de la glorieuse mais mystérieuse bataille de la Marne. Que les âmes ferventes ne cessent pas de prier ; qu'elles abritent dans leurs invocations les combattants du front sous le bouclier de Saint-Michel, le vainqueur inspiré du droit, dont la protection rayonne sur la patrie entière ; qu'elles associent le salut de la Belgique au redoublement de leur ferveur chrétienne.

Après son second voyage à Rome, ce bon Pasteur se hâte de communiquer à son troupeau les fortifiantes nouvelles qu'il en rapporte (mars 1916). Tout d'abord l'affirmation des sentiments compatissants que Benoît XV nourrit pour notre pays. Pareille attestation n'était pas inutile ; des esprits chagrins s'étaient pris à douter du Souverain Pontife et de son affection pour la Belgique, cette fille si dévouée de l'Église, en n'entendant aucune déclaration formelle tomber de ses lèvres augustes. Puis le Prélat raconte les acclamations qui sur toute sa route, à aller et au retour, ont salué le nom belge. Des hommes haut placés n'osent plus insinuer, comme il y a quinze mois, que la Belgique n'avait pas besoin de s'immoler pour la défense de son territoire et qu'une protestation verbale aurait suffi. L'esprit de sacrifice est compris, honoré, admiré. La génération actuelle est entrée avec éclat dans l'histoire.

Cependant, à mesure que la guerre se prolonge l'épreuve devient plus dure. L'oreille attentive du Cardinal entend les murmures s'accentuer et des voix s'élever en faveur de la paix. Il publie alors sa quatrième lettre pastorale « La voix de Dieu » (octobre 1916), contre la paix à tout prix. Vouloir la paix pour la paix, ce serait accepter avec une égale indifférence le droit et l'injustice, la vérité et le mensonge; ce serait une lâcheté et une impiété. Il dépend de nous de faire du mal un bien suivant l'exemple du Sauveur, dont la Passion lui mérita la royauté du monde. De même pour nous : la passion avant la résurrection, la mort pour arriver à la Vie, la croix pour entrer dans la Gloire. Outre des

plaintes, le Prélat a perçu des récriminations contre les absents, très compréhensibles chez ceux qui souffrent sous le joug de l'ennemi, et ses yeux ont été choqués du contraste entre la misère générale et le luxe de quelques-uns. Aussi recommande-t-il de ne pas faire étalage d'abondance à côté des pauvres en haillons et d'accueillir à bras ouverts les réfugiés qui ont dû fuir devant les Allemands, quand ils reviendront de l'exil. Dans une magnifique prière pour tous, il unit tous les vaillants, nos soldats et leurs alliés, et ces héroïnes silencieuses du grand drame, les épouses et les mères des combattants, et même les nations déshéritées de leur patrie ou de leurs foyers, dont l'indifférence de l'Europe a eu le tort de ne pas s'émouvoir, le pauvre peuple arménien, victime du fanatisme musulman, et la noble Pologne, qui n'a lutté que pour ravoir sa liberté. Par un don de seconde vue il semble apercevoir en pleine guerre la résurrection de la Pologne !

Nous voici arrivés à l'année 1917, année d'efforts stériles qui ne donneront ni la victoire ni la paix, année de souffrances infinies pour les Belges, année de désespoir chez les uns, de révolte chez les autres contre la volonté divine, parce qu'elle n'a pas permis, après trente mois de combats, que l'ennemi, coupable de cette horrible tuerie, fût abattu. N'est-ce pas alors que j'entendis dans un salon parisien, ces mots empreints d'une incertitude douloureuse qui hantait beaucoup d'esprits : « Le silence de Dieu est impressionnant? » On devine quelles véhémentes et patriotiques exhortations ce spectacle inspire à Mgr Mercier dans son mandement de carême pour l'année 1917, qui porte pour titre : « Courage, mes frères ! » En ces pages chrétiennes, à côté d'une haute leçon, on remarque une allusion transparente aux nouveaux riches et aux traîtres, moins nombreux heureusement, qui ont pactisé avec l'occupant. Mais s'il y a quelques ombres au tableau, quelques délateurs, courtisans ou espions, quelques égarés, qui ont spéculé sur la misère de leurs compatriotes, ces taches s'estomperont dans le recul de l'histoire, pour ne laisser en lumière que la beauté morale d'une nation de sept millions d'âmes, son élan patriotique et sa ténacité après trente mois de douleurs.

Voilà par quels encouragements le Cardinal Mercier s'est appliqué durant quatre années à soutenir l'âme de ses frères d'oppression. Après cela, il serait presque injurieux d'ajouter que la charité de Son Éminence fut à la hauteur de son patriotisme, et qu'Elle l'a prodiguée à soulager la misère du petit peuple, auquel allait toute sa sollicitude, et à secourir les prisonniers de son diocèse déportés en Allemagne.

V

J'ai essayé de montrer le Pasteur au milieu de ses brebis. Voyez maintenant le Primat de Belgique aux prises avec les Allemands.

Sous l'impression cruelle que lui causaient les déportations de prêtres et d'instituteurs, il n'hésita pas à entrer en relations avec le gouverneur général von der Goltz. Il alla le trouver à Bruxelles et reçut le lendemain sa visite à Malines. Au cours de ces entrevues, il obtint du maréchal des promesses pour le rapatriement des prisonniers, ainsi que la ratification d'un engagement souscrit par le général von Hucne, gouverneur d'Anvers, d'après lequel les gardes civiques ayant déposé les armes et les jeunes gens en état de les porter ne seraient inquiétés d'aucune manière. En retour, le Gouverneur général exprima le désir de voir la vie normale reprendre en Belgique. La renaissance de l'activité publique, que les Allemands se sont évertués plus tard à rendre impossible, eût été alors un voile jeté sur les dévastations de leur armée, et l'on comprend que von der Goltz y tînt. Le Cardinal de répliquer froidement, qu'on ne pouvait pas demander à la population d'avoir confiance, ni d'oublier les scènes tragiques dont elle avait été témoin.

Le nouveau gouverneur général von Bissing sentit tout de suite combien lui serait précieux le concours du clergé pour endormir l'hostilité des Belges. La première conquête à entreprendre dans ce but était celle de Mgr de Malines. Il se fit introduire auprès de Son Éminence par le Cardinal Hartmann, archevêque de Cologne, et lui fit tenir une lettre

de ce Prélat, dépeignant le Gouverneur comme un homme intelligent, circonspect, juste et bienveillant, qui aurait à cœur de répondre aux désirs des évêques belges. Sans plus attendre, von Bissing s'empressa de mander par lettre au Cardinal Mercier que les prêtres détenus en Allemagne seraient remis en liberté, à condition qu'aucun soupçon ne pesât sur eux. — Fort bien, lui fut-il répondu, et les instituteurs laïques? De ceux-là aussi la libération est réclamée.

Le 16 décembre 1914 une première entrevue eut lieu à Bruxelles entre les représentants des deux Puissances en présence, la Puissance religieuse et la Puissance politique. Le Gouverneur général fit parade de ses bonnes intentions à l'égard du clergé belge et déploya une finesse de vieux routier. Le Cardinal se tint sur la défensive et n'eut pas peur de rappeler les horreurs qui avaient ensanglanté les débuts de l'invasion. Sur ce terrain brûlant, von Bissing refusa de mettre le pied. La réponse au Cardinal Hartmann, qui lui fut envoyée de Malines, était accompagnée d'une lettre à lui adressée, que Mgr Mercier terminait par cette déclaration catégorique : « Le Gouverneur général représente une nation usurpatrice et ennemie, en face de laquelle nous affirmons notre droit à notre indépendance et au respect de notre neutralité. Au surplus, en ma qualité de représentant des intérêts moraux et religieux de la Belgique, je proteste contre les injustices et les violences, dont mes compatriotes ont été les innocentes victimes. » La lettre au Cardinal Hartmann reproduisait les mêmes accusations ; aussi le gouverneur déçu et furieux s'abstint-il de la transmettre telle quelle au destinataire. Elle fut modifiée dans la suite.

Notre Cardinal laissait clairement entendre à von Bissing, qu'aucune paix, qu'aucun armistice entre eux n'étaient possibles sous couleur de protéger les intérêts de la religion et que, si la voix des autres Belges était réduite au silence, celle de leur Pasteur ne se tairait pas.

Les premières hostilités éclatèrent aussitôt après la lecture en chaire, le 1er janvier 1915, de la lettre pastorale « Patriotisme et Endurance ». Le passage qui fit bondir le représentant de Guillaume II, est celui où le Prélat affirmait que le pouvoir occupant n'était pas une autorité légitime, et

qu'aucun des sentiments que mérite une semblable autorité ne lui était dû. Toute la thèse, sur laquelle l'usurpateur prétendait échafauder la légalité de ses actes et la légitimité de son pouvoir, s'écroulait, renversée par une seule phrase. Mais comment étouffer l'écho de ces paroles factieuses? Von Bissing, comme tous les caractères despotiques, ne connaissait que des procédés d'intimidation, qui auraient pu effrayer tout autre que le Cardinal : saisie des exemplaires de la lettre pastorale, retrait des facilités de circulation accordées à Son Éminence, envoi d'émissaires chargés de ne La point quitter qu'ils n'eussent obtenu des explications exigées sur le texte incriminé. Dans l'entourage de Mgr Mercier on craignait son arrestation. Sa réponse franche et hautaine ne contint aucune concession. Bien plus, le 11 janvier, dans une circulaire à son clergé, il protesta, comme membre du Sacré Collège, contre la violation dont ses droits et ceux de ses prêtres avaient été l'objet. L'affaire n'eut pas d'autres suites. Von Bissing, impuissant à intimider, s'était montré incapable de sévir. La passe d'armes se terminait à l'avantage du Cardinal et ce premier succès présageait la faillite des demi-mesures que le gouverneur essaierait encore d'appliquer.

Quand Son Éminence eut été appelée à Rome pour faire rapport au Saint-Père sur la véritable situation de la Belgique, von Bissing essaya de l'empêcher de revenir, en ne mentionnant pas sur le sauf-conduit l'autorisation de rentrer en Belgique. Le Cardinal déjoua cette ruse de policier et put partir en toute tranquillité. La lettre pastorale, lue aux fidèles à son retour, provoque une nouvelle explosion de colère chez le gouverneur, que l'accueil triomphal fait au voyageur à Rome et à Paris avait exaspéré. Il prend sa plume la plus acérée et écrit au Prélat qu'il a abusé du sauf-conduit sollicité pour lui par le Saint-Siège : « Vous avez fait en sorte que vos rapports avec le pouvoir occupant seront plus tendus que jamais. Je ne tolèrerai pas que Votre Éminence poursuive sa propagande effrénée. Elle aura à s'abstenir désormais de toute activité politique. »

Menaces et injonctions inutiles ! Le Cardinal ne se borne pas à écrire ce qui lui plaît, il le dit en public et à quelle occasion ! Le jour de la fête nationale, le 21 juillet 1916. Un service

solennel, remplaçant le *Te Deum*, interdit par l'autorité allemande, était célébré à Sainte-Gudule pour les soldats belges tombés au champ d'honneur. A l'Évangile le Cardinal monte en chaire, revêtu de ses ornements sacerdotaux. Il annonce avec la certitude d'un prophète sacré que dans quatorze ans à pareil jour on célèbrera le centième anniversaire de l'indépendance nationale. L'heure de la délivrance approche, s'écrie-t-il, mais elle n'a pas encore sonné. Demeurons patients. Lorsqu'en 1930 nous nous remémorerons les années sombres de la guerre, elles nous apparaîtront comme les plus lumineuses et les plus fécondes de notre histoire. *Per crucem ad lucem!* Du sacrifice jaillit la lumière.

Les paroles de ces lèvres inspirées, résonnant sous les voûtes de Sainte-Gudule comme une voix d'en haut, suscitent un enthousiasme irrésistible; l'orgue entonne la *Brabançonne*, on crie éperdument : Vive le Roi ! Vive la Belgique ! Vive le Cardinal ! Vive la liberté ! Malgré les recommandations du Prélat et du Doyen l'exaltation patriotique se propage au dehors. On arbore le vert, couleur de l'espérance, puisque le port de nos trois couleurs est prohibé. Une bagarre éclate entre la foule et la police au moment où Mgr Mercier quitte en automobile l'Institut Saint-Louis pour rentrer à Malines et il est l'objet d'une ovation délirante.

La punition ne se fit pas attendre. Le surlendemain le général Hurt, gouverneur de Bruxelles, annonça à M. Lemonnier, bourgmestre intérimaire, que, la population ayant enfreint les mesures d'ordre prises pour empêcher toute démonstration, la ville et les faubourgs étaient frappés d'une amende extraordinaire d'un million de marks. Encore le chiffre n'était-il si modéré que par considération pour la coopération loyale des autorités communales. Le bourgmestre protesta immédiatement auprès de von Bissing ; il invoqua l'article 50 de la convention de La Haye, prohibant les punitions collectives et en outre une convention conclue le 12 octobre 1914 par la ville de Bruxelles avec l'autorité allemande qui s'engageait, après le paiement de l'indemnité de guerre (45 millions), à ne pas lever de nouvelles contributions, sauf dans le cas d'un attentat criminel contre les troupes impériales. La protestation demeura sans effet.

Mais sans doute les Bruxellois se sont-ils consolés d'ouvrir encore leur bourse par le plaisir, qu'ils avaient copieusement goûté, de huer leurs oppresseurs.

En même temps qu'il les rançonnait de la sorte, le gouverneur général réclamait du Cardinal des explications sur son discours. Les espions, semés autour de la chaire avec des mines de faux dévôts, lui avaient rapporté les paroles de l'orateur en les déformant. Le Cardinal rétablit la vérité et ajouta pour affirmer son droit : « J'ai parlé en évêque et n'ai prononcé que des paroles de charité et de réconfort. »

Chaque fois désormais qu'il manifeste l'intransigeance de son patriotisme, von Bissing gronde, mais son poing ganté de fer, comme celui de son impérial patron, n'ose pas s'appesantir sur un Prince de l'Église. Il se venge en emprisonnant ou déportant des prêtres qui en chaire avaient loué des traits héroïques de patriotes belges. Le Cardinal est surveillé, entouré de policiers, soumis à des vexations outrageantes et continuelles. Son apostolat n'en devient que plus militant. Nous le retrouverons protestant de toute son éloquence contre les déportations de travailleurs, le chapitre le plus sombre de l'oppression allemande et l'un des plus grands crimes qu'elle ait commis. Les jours de von Bissing, d'ailleurs, étaient comptés : le 18 avril 1917, il mourait au château de Trois Fontaines, et il ne subit pas le châtiment de voir s'écrouler l'empire des Hohenzollern et avec lui l'œuvre d'asservissement qu'il avait poursuivie en Belgique. Désarmé par la mort de son adversaire, Mgr Mercier écrivit à von der Lancken qu'il prierait pour l'âme du défunt.

Dans ce duel de deux ans et demi, les récriminations adressées au Cardinal à coups de lettres par le représentant du Kaiser firent place parfois à des tentatives de persuasion. Un jour, von Bissing députa à Malines un prêtre allemand, Mgr Mittendorf, aumônier en chef des armées, chargé de faire à l'intraitable Éminence des représentations sur sa correspondance avec l'archevêque de Paris, laquelle n'avait pas passé sous les yeux de la censure allemande. L'aumônier ne rapporta de l'archevêché qu'une fine leçon sur le caractère allemand, qui obéit mécaniquement aux ordres de l'auto-

rité. Une autre fois le gouverneur général dépêcha au Cardinal son principal lieutenant, von der Lancken, avec mission de lire à Son Éminence un long factum où étaient énumérés les griefs nourris contre Elle. Dialogue courtois, dont le manque de psychologie du peuple germanique, jugé par Mgr Mercier parfaitement incapable de comprendre le patriotisme belge, fit les frais. Von der Lancken, venu en conciliateur, apportait, comme gage de pacification, l'offre de boucher les blessures béantes laissées aux flancs de la cathédrale de Saint-Rombaud par le bombardement. Le Cardinal refusa, objectant qu'il y avait des dommages plus urgents à réparer et qu'au surplus le conseil de fabrique n'accepterait pas l'argent de l'Allemagne.

Ses relations avec ce diplomate beau parleur n'en demeurèrent pas là. Quelque prompt qu'il fût à se servir de sa plume contre son adversaire mitré, à défaut du grand sabre qu'il ne pouvait brandir, von Bissing, soit épuisement physique, soit lassitude cérébrale, laissa son collaborateur le remplacer dans sa correspondance. Nous devons à cette substitution un échange de lettres très curieuses entre Mgr Mercier et le baron von der Lancken dans l'été et l'automne de 1916. Le ton de l'Allemand ne cesse pas d'être déférent, même quand il s'efforce à l'ironie ; son style est celui d'un diplomate rompu à la connaissance du français. L'objet du litige est d'établir les droits du pouvoir occupant, tels que les entend chacun des deux contradicteurs. Le Gouverneur général n'avait pas digéré la thèse exposée par le Cardinal dans son premier mandement et reprise par lui dans ses lettres, à savoir que le pouvoir occupant n'était pas un pouvoir légitime. Son collaborateur, plus délié, plus subtil, ergota à la manière allemande, en interprétant à sa façon les conventions de La Haye. Le débat ne tarda pas à s'élargir sous la plume de Mgr Mercier jusqu'à mettre en cause l'Allemagne dans la responsabilité de la guerre. L'intérêt principal cependant n'est pas là, mais dans la tournure philosophique et bien inattendue que prit la controverse, le disciple de Saint Thomas d'Aquin, le rénovateur de la philosophie thomiste, faisant le procès de Kant et de sa morale, démontrant leur effet pernicieux sur la déformation de l'âme alle-

mande, tandis que le chef du département politique auprès du gouverneur général n'hésite pas à s'aventurer dans ce domaine, beaucoup moins familier pour lui que les intrigues diplomatiques, et à rompre une lance en l'honneur du philosophe de Kœnigsberg.

Simple intermède de discussion académique au milieu d'une tragédie, dont les scènes se succédaient d'autant plus terribles que la situation de l'armée allemande devenait plus critique à mesure que la guerre se prolongeait. A von Bissing, Guillaume II avait donné pour successeur un soldat brutal, le baron von Falkenhausen, ne connaissant que sa consigne, si désastreuse fût-elle pour la germanisation de la Belgique, qu'avait rêvée son devancier. Le nouveau gouverneur général voulut bien entrer en relations avec le Cardinal, mais pour discuter seulement des questions concernant des intérêts religieux. Comment le Primat de Belgique, qui avait tenu tête à von Bissing, se serait-il laissé arrêter par cette limitation péremptoire? Chacune des violations du droit international, commises d'après les ordres du gouverneur, fut dénoncée par Son Eminence avec une énergie constante, qu'il s'agît de fonctionnaires emprisonnés pour avoir refusé de collaborer à la séparation administrative ou de mesures décrétées en vue de dépouiller la Belgique de ses produits agricoles.

Ces protestations restèrent vaines et il en fut de même des demandes n'ayant qu'un caractère religieux. Von Falkenhausen n'avait consenti à les recevoir que pour les jeter au feu. Sa consigne était de tout refuser sans discussion. Une seule fois le Cardinal eut gain de cause, lorsqu'il fit appel aux sentiments catholiques du Chancelier de l'Empire, le Comte Hertling. L'autorité militaire, manquant de cuivre, voulait saisir les cloches de nos églises. C'est un sacrilège, écrivit Mgr Mercier au Chancelier dans une lettre qui troubla sa conscience religieuse. Nos cloches restèrent à leur place, pour sonner à toute volée quelques mois plus tard la victoire des Alliés.

Cette victoire, qui s'avançait à grands pas pendant l'automne de 1918, opéra une transformation *in extremis* dans les rapports du Cardinal avec le pouvoir occupant. Le 17 octobre, le baron

von der Lancken se présenta à l'archevêché, porteur d'une déclaration où se lisait cet aveu dicté par la défaite : « Vous incarnez à nos yeux l'âme de la Belgique occupée, dont vous êtes le Pasteur vénéré et écouté. Aussi est-ce à vous que M. le Gouverneur général et mon gouvernement m'ont chargé de venir annoncer que, lorsque nous évacuerons votre sol, nous allons rendre spontanément et de plein gré les Belges, prisonniers politiques et déportés ».

L'Allemand, se voyant perdu, dépouillait son arrogance devant l'adversaire faible et triomphant, dont la robe rouge avait rallié autour d'elle les résistances de la Belgique martyrisée.

La noble figure de Mgr Mercier dominera l'histoire de l'occupation allemande comme l'image du patriotisme belge indissolublement uni à la religion traditionnelle du pays. Mais Son Eminence en voudrait aux historiens qui essaieront de fixer ses traits, s'ils laissaient dans l'ombre les évêques, ses dignes collaborateurs. Dès les premiers attentats perpétrés par l'armée d'invasion, les évêques de Liége et de Namur ont flétri leurs auteurs avec une indignation qui les désignait au ressentiment de l'ennemi. L'évêque de Namur en particulier, Mgr Heylen, a été tout le temps de l'occupation, comme défenseur de son troupeau diocésain, une de ces voix ardentes et vengeresses qui retentiront dans l'Histoire contre les forfaits de l'Allemagne. Avant le second voyage du Cardinal à Rome, les évêques de Liége, de Namur et de Tournai, — ceux de Gand et de Bruges étant empêchés de communiquer avec eux, — se sont joints à Son Eminence pour signer une lettre célèbre adressée aux membres de l'épiscopat d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie. Réquisitoire implacable où sont passées en revue toutes les infractions aux conventions de La Haye, que les chefs de l'armée et après eux le pouvoir occupant avaient faites en 1914 et 1915. Rien n'y est oublié, depuis les massacres expliqués par la légende des francs-tireurs, jusqu'aux punitions collectives et à la méconnaissance flagrante des lois en vigueur dans notre pays. Les évêques belges prient, ou plutôt somment leurs collègues des empires germaniques de provoquer une enquête contradictoire où comparaîtront les témoins désignés

par les deux parties et d'où jaillira la vérité. Il va sans dire que cette invitation est restée sans réponse, l'épiscopat allemand discipliné comme le reste de la nation n'étant pas susceptible de plus d'indépendance que les civils vis-à-vis de l'autorité militaire.

La postérité, qui jugera en dernier ressort, mieux que la Cour de Leipzig, les crimes dont la grande guerre a été la cause ou le prétexte et citera à sa barre les ombres des criminels et celles de leurs victimes, constatera qu'au premier rang des défenseurs du peuple persécuté ont figuré les membres de l'épiscopat belge. Elle leur décernera sûrement ce témoignage, qui en dit plus dans sa simplicité antique que des louanges hyperboliques : le Cardinal Mercier et ses collègues ont bien mérité de la patrie.

VI

L'histoire du ravitaillement de la Belgique pendant la guerre a été retracée dans le magistral rapport du Comité national de secours et d'alimentation, dont l'auteur est M. Albert Henry, secrétaire général du Comité. Tout était à créer et à organiser, sans qu'on pût s'inspirer d'aucun précédent ni emprunter aucun modèle à l'histoire des pays envahis. C'est pourquoi on mit sur pied en Belgique un organisme inédit, sorti spontanément du cerveau de nos hommes d'affaires, le Comité national de secours et d'alimentation qui eût pour président M. Emile Solvay. Pourvu d'un mécanisme pratique et simple (l'unité de direction combinée avec une décentralisation poussée aussi loin que possible), étendant au moyen de Comités provinciaux et de 400 Comités locaux, la ramification de ses services sur toute l'étendue de nos neuf provinces, il partagea ses opérations en deux branches, l'Alimentation et les Secours.

Les Gouvernements alliés ayant imposé comme condition à l'autorisation d'introduire en Belgique des denrées alimentaires étrangères, qu'elles fussent réservées uniquement à la population indigène, il fallut créer un second organisme pour veiller à l'observation de cette condition : ce fut la

Commission for Relief in Belgium, la C. R. B., placée sous le haut patronage des ambassadeurs et ministres d'Espagne et des États-Unis à Londres, Paris, Berlin, La Haye et Bruxelles. Là ne se bornèrent pas les fonctions de la C. R. B. Elle a été à l'étranger le bras droit du Comité national, exécutant toutes les opérations d'achat, d'expédition et de réception des marchandises, que l'état de guerre l'empêchait de faire lui-même, tandis qu'en Belgique et dans la France envahie elle était l'œil toujours ouvert qui contrôlait pour le compte des ministres protecteurs l'affectation des vivres importés et bientôt après celle de tous les vivres indigènes.

Phénomène admirable ! Les deux organismes ont marché côte à côte, sans frictions et sans heurts, sans empiètements sur leurs attributions respectives, en se prêtant au contraire un fraternel appui. En 1917 l'entrée en guerre des États-Unis a nécessité le remplacement en Belgique de la *Commission for Relief* par un Comité hispano-néerlandais qui, jusqu'à la fin des hostilités, a continué avec le même dévouement la même œuvre de salut sous des drapeaux différents.

M. Albert Henry nous conte aussi les difficultés financières que le ravitaillement a eu à surmonter. Il nous fait assister aux tentatives d'investigation et d'immixtion, auxquelles s'est livré le pouvoir occupant pour pénétrer dans un domaine qui lui demeurait fermé. N'y pouvant parvenir, il a restreint l'activité du Comité national en matière de ravitaillement à la répartition des seuls vivres importés. Mais les vexations allemandes n'ont pas réussi à empêcher que le Comité s'érigeât par ses relations dans toutes les provinces en soutien de l'unité nationale, qu'il contribuât à entretenir partout le culte de la patrie et qu'à côté de sa tâche matérielle il en ait accompli une autre, toute morale et patriotique. Quant à la grandeur de son œuvre, quelques chiffres suffiront à l'indiquer : on peut évaluer à 125 000 le nombre de ses collaborateurs, à 3 milliards 200 millions de francs la valeur des vivres importés par lui à destination de la Belgique et du Nord de la France, et à 2 milliards 200 millions celle des vivres répartis dans notre pays.

Autant il est juste de rendre à chacun ce qui lui revient, autant il est utile de rectifier des erreurs, quand elles ont

cours. On a attribué parfois aux États-Unis un rôle exclusif dans le ravitaillement de notre pays. En ce qui concerne le rassemblement et l'envoi à destination des denrées alimentaires à travers tous les obstacles suscités par le blocus et la guerre sous-marine, l'honneur de cette grande entreprise appartient sans conteste à des citoyens américains et nous ne serons jamais assez reconnaissants de ce qu'ils ont fait. Pour ce qui est des moyens financiers, il est clair que l'Amérique ne pouvait pas les prendre à sa charge. C'est à tort aussi qu'on confond le rôle de la *Commission for Relief* avec celui du Comité national, où s'est déployé le talent organisateur de nos compatriotes, surexcité par le plus pur patriotisme. Tout a été belge dans le Comité national : belge, l'initiative ; belges, les moyens d'exécution et la méthode de travail ; belges, le dévouement, la vigilance, l'esprit sans cesse sur le qui-vive pour déjouer les manœuvres hostiles des Allemands.

Il est enfin un troisième facteur qu'on oublie un peu trop, c'est le gouvernement du Havre. Que n'a-t-on pas reproché à ce malheureux gouvernement? Il faisait la guerre, comme aurait dit M. Clemenceau, ce qui était bien quelque chose ; il maintenait fièrement l'indépendance de la Belgique vis-à-vis de l'Allemagne et obtenait pour sa restauration des assurances formelles de nos Alliés ; il venait en aide à des milliers de réfugiés ; il apprenait de nouveaux métiers aux mutilés ; il étudiait les moyens de remédier à notre détresse économique. Mais ce n'était point assez ; il aurait dû, a-t-on dit, préparer à l'avance dans les heures d'angoisse qu'il a vécues la note des réparations à imposer à l'Allemagne et la liste des revendications à présenter au Congrès de la Paix. Réparations collectives et conditions de paix, nos grands Alliés se sont réservé le droit de les fixer, et Dieu merci ! le gouvernement du Havre n'en est pas responsable. Ce qu'on ne sait pas suffisamment, c'est qu'il est intervenu dès l'origine dans les énormes dépenses qu'exigeait le ravitaillement de la Belgique et qu'il y a consacré en fin de compte 1 milliard 257 millions de francs sur les fonds avancés par les Alliés.

Les premières sommes, dont put disposer le Comité National pour ses achats de vivres et ses distributions de secours, provenaient d'une souscription publique belge. Lorsqu'il eut

constaté qu'il devait importer mensuellement 60 000 tonnes de denrées, un premier fonds de roulement de 25 millions de francs fut constitué au moyen de 200 000 livres sterling, reçues des gouvernements belge et anglais, et de prêts faits par la Banque Nationale et la Société Générale de Belgique. De plus une propagande intense, menée à l'étranger par la *Commission for Relief*, fit affluer au bout de quelques mois 100 millions, envoyés principalement à l'infortunée Belgique par la générosité de l'Angleterre et de ses colonies (60 millions) et par celle des Etats-Unis (30 millions). Ces dons, pour considérables qu'ils fussent, eussent été vite épuisés, si à partir du 1er janvier 1915 le gouvernement du Havre n'avait versé chaque mois au crédit du Comité National à Londres une somme de 25 millions de francs.

Le Comité National s'engageait à employer la contre-valeur en argent belge de l'or ainsi versé au paiement des dettes de l'Etat envers les communes, les établissements publics et les particuliers ; ceux-ci comprenaient les fonctionnaires, agents et ouvriers de l'Etat, qui d'après ses ordres avaient abandonné leur poste, et les familles des soldats combattant sur le front, sans compter les innombrables chômeurs de l'industrie privée. Le Comité National eut ainsi à sa disposition les remises mensuelles du gouvernement belge, les souscriptions recueillies en Belgique et à l'étranger et le bénéfice réalisé sur la revente des denrées importées à la partie aisée de la population. Le prix des vivres ayant subi peu à peu une hausse considérable, l'allocation du gouvernement fut portée de 25 à 37 millions et demi à partir du mois de janvier 1917. Cinq mois plus tard, les Etats-Unis devenus belligérants se chargèrent de financer le ravitaillement, mais seulement pour les achats que la *Commission for Relief* faisait en Amérique[1].

Le problème, que le gouvernement du Havre eut à résoudre, s'aggravait d'une question de fait et d'une question de principe, lesquelles se sont imposées immédiatement à ses perplexités. Etait-il possible de ravitailler la Belgique, sans rompre le blocus, dont les Alliés avaient noué les mailles

1. Pour plus de détails, voyez le Rapport du Comité national de secours et d'alimentation.

autour de l'Allemagne et, d'autre part, n'était-ce pas faire le jeu de l'ennemi que d'assumer, en nourrissant la population belge, des charges qui, d'après le droit des gens, incombaient au pouvoir occupant? Le Conseil des Ministres, réuni à Sainte-Adresse en décembre 1914, n'hésita pas un seul instant à adopter la solution que lui dictaient envers ses concitoyens aussi bien des raisons d'honneur et des devoirs d'humanité que le souci d'entretenir la résistance morale des Belges, qui réclamaient les moyens de vivre pour pouvoir persister jusqu'au bout dans leur attitude patriotique.

Il restait à convaincre de cette nécessité le gouvernement britannique, dont le concours financier était indispensable. Le premier Ministre, M. de Broqueville, et le Ministre des Finances, M. van de Vyvere, vinrent à Londres solliciter cet appui. Ils essuyèrent un refus. Les raisons d'humanité et les motifs politiques, développés dans une note remise à M. Asquith, n'eurent aucune prise sur l'obstination de l'Amirauté et du War Office à n'envisager que le côté militaire de la question.

Nos deux ministres, sans se décourager, retournèrent à Londres au mois de février suivant. Si lord Fisher, le vieux loup de mer très influent à l'Amirauté, et lord Kitchener, le grand soldat occupé à faire jaillir du sol britannique deux millions de combattants, restèrent sourds et insensibles, les ministres civils du cabinet Asquith admirent que des paiements pouvaient être faits par le gouvernement belge dans le pays occupé, mais non des vivres y être importés. La Belgique en vertu de cette distinction allait-elle donc mourir de faim? Les instances de M. de Broqueville finirent par ébranler lord Kitchener, qui s'en remit à la décision du généralissime français, le général Joffre. Nous avions partie gagnée, car notre Premier savait bien qu'il ne ferait pas appel en vain au cœur largement humain du vainqueur de la Marne. « Ce serait un crime, dit en effet le général, de laisser la Belgique dans le dénuement après tout ce qu'elle a fait pour nous. » Le chef du Cabinet, M. Viviani, ratifia immédiatement l'avis du chef de l'armée. La Belgique était sauvée et, en même temps qu'elle, les départements français envahis, qui bénéficièrent des mêmes avantages.

Cette crise surmontée, la diplomatie du Havre eut constamment à s'employer pour le ravitaillement et à résoudre de nouveaux problèmes, en dehors des questions de trésorerie parfois ardues avec Londres et Paris : tantôt le manque de tonnage causé par les torpillages allemands qui réduisaient d'une façon alarmante les 321 000 tonnes accordées à la *Commission for Relief*, tantôt l'arrêt des navires de la Commission dans des ports britanniques par précaution contre les exploits des sous-marins. Une des crises les plus dangereuses pour l'alimentation de la Belgique survint en mai 1918 à la suite de l'accaparement des transports pour l'armée américaine. M. de Broqueville dans un dernier voyage à Londres eut le bonheur de la conjurer.

VII

A la fin d'octobre 1914, j'étais réfugié à Londres avec les miens, quand on m'annonça une visite inattendue, celle du baron Lambert, que je n'avais plus vu depuis mon départ de Bruxelles. Le baron Lambert était mon ami le plus ancien et le plus cher ; en quelques mots il me mit au courant de sa mission. La Belgique sous le régime allemand était acculée à la famine, à moins que l'Angleterre ne consentît à desserrer le blocus de la Mer du Nord pour laisser passer des vivres achetés en pays neutres. Le Comité National sitôt formé à Bruxelles l'avait envoyée à Londres avec M. Francqui, afin d'arracher leur consentement aux autorités britanniques. Le Cabinet Asquith ne voulut d'abord rien entendre et mon ami se désespérait. Son compagnon et lui réussirent pourtant à obtenir ce qu'ils demandaient. Trois jours après ils se rembarquèrent pour la Belgique, ayant rendu un service inestimable à leurs concitoyens. Outre l'assurance donnée par le maréchal von der Goltz, que les vivres provenant de pays neutres seraient réservés aux besoins de la population belge, le gouvernement britannique avait exigé qu'il fussent convoyés jusqu'à notre frontière et de là jusqu'aux magasins de distribution sous le patronage des représentants diplomatiques de l'Espagne et des Etats-Unis.

Les relations cordiales que le baron Lambert entretenait avec la plupart des hommes en vue de l'Angleterre et la séduction personnelle qu'il exerçait le mettaient à même de vaincre là où un diplomate de métier aurait peut-être échoué. Sympathique au possible avec son visage plein de franchise et d'intelligence, son esprit gai et primesautier, il cachait sous une élégance impeccable un des plus nobles cœurs qui aient battu dans notre pays. D'un solide jugement en affaires comme en politique et très apprécié par là de la haute banque cosmopolite, il restait foncièrement Belge et Bruxellois ; on l'a bien vu au dévouement passionné dont il a fait preuve pour sa patrie et à l'intérêt toujours en éveil qu'il portait à sa ville de prédilection. Son patriotisme pendant la guerre s'est dépensé sans relâche par l'exemple qu'il donnait, par la fermeté de sa conduite envers l'occupant et par sa bienfaisance aussi inépuisable qu'elle était dissimulée.

J'ai pu alors le rencontrer quelquefois à Paris où il fit des séjours, strictement limités sur les sauf-conduits de l'autorité allemande, pour voir sa femme mourante, qui y était venue chercher une guérison impossible loin des ennemis qu'elle exécrait. Il y conduisit le deuil de cette compagne tant aimée. Quatre mois après l'armistice, mon vieil ami s'éteignait à son tour, victime de la guerre, usé avant l'âge par des soucis et des douleurs stoïquement supportés, n'ayant plus qu'un désir sur les lèvres, celui de voir la Belgique bientôt restaurée dans sa prospérité passée. J'évoque ici la figure de ce cher disparu parmi celles des meilleurs serviteurs de notre patrie, parce qu'il risquerait d'être oublié, si ses amis n'y prenaient garde, dans l'ombre discrète où il aimait à se tenir et à s'effacer.

Son associé dans le succès providentiel remporté à Londres, M. Francqui, est heureusement aussi actif que jamais. Vigoureux d'aspect, carré d'épaules comme d'idées, c'est une force, une énergie et une volonté, avec lesquelles les Allemands ont été obligés de compter. Bien avant que la guerre l'eût campé au premier plan, il avait couru le monde, d'abord comme officier enrôlé dans l'équipe héroïque des explorateurs du Congo, et il avait acquis au loin la pratique des affaires. Le Roi Léopold, à qui certes on ne pouvait refuser le don de se connaître en hommes, l'ayant toisé d'un coup d'œil, le nomma

consul général à Hankéou, dans le temps qu'il aiguillait vers la Chine l'activité débordante de ses sujets. Au bout de trois ans, M. Francqui s'évada de la carrière consulaire pour voler de ses propres ailes ; elles le portèrent jusqu'à la Société générale de Belgique, notre plus puissant établissement financier, dont il fut vite un des directeurs les plus écoutés.

Le Comité national de secours et d'alimentation le mit à la tête de son comité exécutif et il devint l'âme du ravitaillement. Tous ses dons, innés et développés par l'usage, le désignaient pour cette charge écrasante, grosse de responsabilités et de dangers : son esprit autoritaire et organisateur, le ton du commandement qu'il avait conservé de son passage dans l'armée, la fertilité de ses ressources pour parer les coups et obvier aux manques de parole des Allemands et jusqu'à ses saillies qui tempéraient les brusqueries de son langage. L'énorme influence dont a joui M. Francqui a fait de lui un des pivots de la résistance belge. A Sainte-Adresse, où il est venu à deux reprises, parlant peu, mais écoutant beaucoup, il m'apparaissait comme une puissance grandie pendant la guerre, et qui ferait parler d'elle encore après la paix.

Très différent d'apparence est M. Herbert Clarke Hoover, qui avait accepté de diriger la *Commission for Relief*, après avoir magistralement organisé le rapatriement de milliers d'Américains surpris en Europe par l'ouverture des hostilités : un homme aux yeux profonds, de taille moyenne, de structure mince et de tempérament nerveux, en qui la volonté particulière à sa race, ne se manifeste que par une mâchoire forte et carrée. Mais au moral il y a des points de ressemblance entre lui et M. Francqui, tous deux dominateurs. Ils s'étaient par extraordinaire rencontrés en Chine quelque quinze ans auparavant et même associés dans une affaire. Lorsqu'ils se furent tâtés, leurs caractères incompatibles renoncèrent à collaborer. Qu'allait-il arriver d'une nouvelle rencontre et quelles étincelles ne verrait-on pas jaillir du choc de ces deux volontés? En se retrouvant à Bruxelles, ils s'abordèrent la main tendue, et leur union, malgré quelques divergences passagères, ne se desserra pas au milieu de difficultés inouïes, chacun d'eux rivalisant d'habileté, de patience et d'énergie au service de la cause commune.

Il se peut que la mise sur pied d'une machine aussi gigantesque et aussi compliquée que la *Commission for Relief* ait séduit de prime abord M. Hoover, comme un tour de force digne du génie américain. Mais un autre mobile aussi le fit se prodiguer sans compter. Une pitié vive et agissante le saisit à toucher du doigt les souffrances de la population belge et à voir de près les excès de l'occupation. Cette sentimentalité concentrée, qui ne se gaspille pas en discours et se traduit immédiatement par des actes, est un des traits caractéristiques de la nation, dont M. Hoover est un des plus forts représentants : beaucoup d'idéalisme sous une écorce parfois rugueuse, un foyer ardent d'humanité dans des corps d'athlètes et des tempéraments de lutteurs.

Les auxiliaires qu'il lui fallait et qui devaient appartenir à une Puissance neutre, il les chercha presque uniquement parmi ses compatriotes, et d'abord parmi des jeunes gens qui suivaient les cours de l'université d'Oxford. Il les recruta ensuite dans les universités de l'Union. Les jeunes Américains, accourus dans notre pays pour se consacrer avec une admirable abnégation à une noble entreprise de solidarité humaine, en sont repartis les meilleurs amis des Belges, des amis qui ne se bornaient pas à les assister matériellement, mais s'employaient à relever leur moral, s'il était affaibli, et qui communièrent avec eux dans la haine des Allemands. Ces robustes gars des États-Unis, en mettant le pied dans une Europe inconnue d'eux, n'y apportaient aucune prévention contre l'Allemagne. Sans se départir de leur neutralité, lorsqu'ils virent à nu le militarisme prussien, ils en devinrent les adversaires, longtemps avant que le Président Wilson eût déclaré la guerre à l'Empereur Guillaume.

VIII

L'Espagne avait accepté la protection pendant la guerre des ressortissants russes, français et belges, qui se trouvaient en Allemagne ; les États-Unis celle des sujets britanniques. La Belgique étant envahie, le roi Alphonse dans une pensée généreuse autant que prévoyante, estima que la présence de son représentant serait plus utile aux Belges à Bruxelles, au

cœur de l'occupation allemande, qu'auprès du gouvernement enfermé dans Anvers. Le ministre des États-Unis reçut de Washington l'autorisation d'imiter son collègue espagnol et de rester dans notre capitale. Ainsi donc à leurs devoirs envers leurs nationaux et envers les sujets de l'Entente, dont les intérêts leur étaient confiés, s'ajoutaient pour ces deux ministres les services qu'ils étaient appelés à rendre aux Belges, livrés à l'arbitraire de l'envahisseur.

Ils continuèrent à jouir des privilèges et immunités diplomatiques dans une situation qui, n'ayant pas été prévue par le droit international, fut à l'origine tolérée plutôt que reconnue par le pouvoir occupant. Mais cette situation s'éclaircit et s'affermit, dès l'instant que les conditions mises au ravitaillement de la Belgique par l'Angleterre et ses alliés eurent été souscrites par l'Allemagne et que les Puissances neutres, l'Espagne, les États-Unis et la Hollande eurent consenti à en faire surveiller l'exécution par leurs agents. Voilà donc nos deux diplomates investis d'un mandat international. Ils avaient déjà accepté la présidence d'honneur du Comité national ; ils furent aussi les hauts protecteurs de la *Commission for Relief*. Double et délicate mission : d'une part servir d'intermédiaires et de parties au nom de leurs gouvernements dans tous les accords à conclure entre les belligérants, pour secourir et alimenter la population belge, d'autre part veiller à l'observation des engagements consentis tant par les Alliés que par l'Allemagne en ce qui concernait ces secours et ce ravitaillement[1]. Au mois d'avril 1915, les deux ministres demandèrent que le représentant de la Hollande leur fût adjoint dans leur haut protectorat, ce qui fut ratifié avec empressement par le gouvernement néerlandais.

Le marquis de Villalobar, un des plus fins diplomates de l'Espagne, s'est signalé par tant de bons offices à la reconnaissance du peuple belge, qu'il serait impossible ici de les énumérer. Se considérant toujours comme le représentant du Roi Alphonse auprès du Roi Albert, malgré l'absence et l'éloignement, il a entretenu des rapports continus avec les augustes solitaires de la Panne, comme avec le gouvernement retiré au Havre. Les ministres du Roi ont trouvé en lui un intermé-

1. Cf. le Rapport du Comité national de secours et d'alimentation.

diaire empressé et discret pour les messages qu'ils avaient à transmettre au pays occupé et pour les rapports qu'ils en recevaient. Et aussi les simples particuliers : sans le très obligeant marquis, combien d'eux auraient été privés des nouvelles qui entretenaient dans leurs cœurs le courage de la séparation ! Bien plus, grâce à l'ascendant qu'il avait su prendre sur le gouverneur général et sur le chef de son département politique, des condamnations iniques n'ont pas reçu d'exécution. A sa prière également le chevaleresque Roi d'Espagne a intercédé sans cesse auprès de l'empereur régnant à Berlin pour en obtenir des grâces ou des commutations de peine. Non moins actif fut le rôle du marquis dans l'œuvre du ravitaillement, où son ingéniosité pratique a aplani bien des difficultés. Enfin il s'est montré un ami de bon conseil et de courageuse intervention, en vue d'adoucir autant que possible l'horreur des déportations ouvrières.

C'est que le ministre d'Espagne savait comment parler aux Allemands. Sa franchise, assaisonnée d'ironie, ne leur mâchait pas les vérités. Leurs arguties ou leurs éclats de voix ne démontaient pas ce solide discuteur, aussi maître de lui que prompt à la rispote, et son masque, naturellement impénétrable, restait impassible. Ce sang-froid, me direz-vous, est assez rare chez un Castillan. Et pourtant, Espagnol et hidalgo, notre marquis l'est jusqu'aux moelles par la générosité des sentiments et par la vaillance que ses ancêtres lui ont léguées avec leur sang.

La prolongation des souffrances dont il était témoin et leur aggravation continue, lui inspirèrent pour le peuple belge une pitié remplie d'inquiétude, qu'il exprimait en termes pressants dans ses lettres. Assurément cette atroce guerre durait trop longtemps, mais en pouvait-il être autrement, tant que les hommes de Berlin conservaient une attitude de sphinx et se refusaient à faire des déclarations catégoriques au sujet de la Belgique? Les Belges l'ont bien compris, dont l'endurance a tenu bon jusqu'à ce que l'Allemagne eût été acculée à la défaite.

On se figure volontiers la plupart des Américains taillés sur le même patron : des visages volontaires, où la régularité des traits s'accentue, comme sur des médailles antiques, par

la nudité des lèvres et du menton ; des cerveaux positifs, où ne s'élaborent que des affaires. Or le Président Wilson nous avait envoyé quelque temps avant la guerre un ministre qui ne répondait en rien à ce signalement, une âme de poète et d'artiste, sensible à la beauté des choses, au charme qui se dégage des vieux monuments et des paysages ensoleillés, un psychologue aimant à étudier la mentalité d'une nation plutôt que ses ressources économiques et ses aptitudes commerciales, un écrivain sachant fixer ses impressions avec un relief et une couleur qui n'appartiennent qu'aux maîtres de la plume. Jeté tout à coup en plein drame, spectateur désolé des malheurs qui accablaient cette petite Belgique pacifique et artistique, qu'il s'était pris tout de suite à aimer, M. Brand Whitlock est sorti avec indignation de la neutralité, où le confinaient ses fonctions diplomatiques, pour haïr les Allemands d'une haine vigoureuse. Aucun des publicistes de la guerre n'a flétri leurs crimes, dénoncé leurs violations de la justice et du droit, démasqué leur hypocrisie, d'un style plus personnel et plus vivant ; ses deux volumes de souvenirs se lisent comme un témoignage accablant. *Facit indignatio verbum.*

Quel que fût son attachement pour ses pauvres amis belges, il prit avec satisfaction sa place de ministre d'une puissance belligérante auprès du gouvernement du Havre, car la déclaration de guerre des États-Unis était le châtiment qu'il attendait et prévoyait pour l'Allemagne. Auparavant, il avait servi de toutes ses forces notre cause auprès du pouvoir occupant, s'attachant de préférence à l'œuvre du ravitaillement. Le départ de M. Brand Whitlock donna lieu à Bruxelles à une manifestation baignée de larmes et de regrets, tant cet homme svelte et jeune sous ses cheveux grisonnants, au regard observateur et au sourire bienveillant, avait su se faire chérir de tous ceux qui l'approchaient.

Le ministre des Pays-Bas, le Jonkheer van Weede, avait suivi fidèlement l'odyssée du gouvernement belge d'Anvers jusqu'au Havre. En son absence les intérêts des nombreux Hollandais fixés en Belgique ne pouvaient pas rester sans protection ; d'où l'envoi à Bruxelles d'un chargé d'affaires, M. van Vollenhoven, qui reçut le titre de ministre résident.

Nommé avec les ministres d'Espagne et des Etats-Unis haut protecteur du ravitaillement, il seconda efficacement ses collègues, que leur situation diplomatique mettait plus que lui en évidence. Grâce à son appui le Comité national obtint du gouvernement néerlandais pour le transport des vivres des avantages importants, mais c'est surtout pour la libération des travailleurs belges déportés en Allemagne que le chargé d'affaires des Pays-Bas déploya une activité admirable. L'organisation que son esprit méthodique donna à la transmission des requêtes peut être citée comme un modèle; aucune demande, fût-ce la plus humble, que les bureaux de la légation néerlandaise n'aient examinée avec soin. Aussi en reçut-elle pour sa part plus de 33 000, tandis que celles adressées aux autres légations ne se chiffrèrent que par quelques milliers.

Quand on se remémore aujourd'hui, dans l'apaisement qui commence à s'emparer des esprits surexcités par la guerre, les services que rendit à la Belgique envahie sa voisine du Nord, qu'on additionne en plus les secours prêtés par elle à nos réfugiés et qu'on établit le bilan de notre reconnaissance, comment ne souhaiterait-on pas sincèrement la reprise des relations cordiales ayant existé entre les deux nations avant le trouble qu'y ont jeté les événements? Au lieu de réveiller des iniquités historiques, douloureuses comme le sont souvent les leçons de l'histoire, ne vaut-il pas mieux les laisser dormir dans le passé? Plutôt que de revenir sur des faits accomplis, ne serait-il pas plus sage de chercher à établir en vue de l'avenir une entente amicale avec nos voisins, basée sur des intérêts communs et des avantages réciproques?

IX

L'administration allemande n'a pas seulement fait planer sur la Belgique l'épouvantail de la famine, n'eût été la rapide initiative prise par quelques Belges pour écarter cette menace ; elle ne s'est pas contentée de démonter les usines du pays ; elle a cherché aussi à le ruiner par des contributions de guerre exorbitantes et à mettre la main sur ses établissements finan-

ciers, parce qu'ils constituent une des principales forces de son existence nationale.

Mais là encore elle a rencontré l'opposition tenace, habile, irréductible, de ce même groupe de patriotes, qui s'étaient faits les pourvoyeurs de la nation. Parmi ces messieurs une place à part doit être réservée à M. Jean Jadot, gouverneur de la Société générale de Belgique. Il est, comme M. Francqui, un léopoldien ; entendez par là un de ces hommes formés aux affaires à la grande école de Léopold II et distingués par la perspicacité de cet extraordinaire créateur d'État. Il avait, lui aussi, débuté en Chine, où plusieurs de nos meilleures têtes financières ont fait leur apprentissage dans ce rendez-vous des énergies européennes japonaises et américaines. M. Jadot y fut ingénieur en chef et directeur du chemin de fer Pékin-Hankéou, une des plus remarquables créations de l'industrie belge.

Pour lutter contre le pouvoir occupant, il fallait à nos financiers autant de sang-froid que de lucidité d'esprit. Une résistance aveugle n'aurait profité qu'à leur adversaire, toujours prêt à jeter dans la discussion le poids de son épée. Des concessions prudemment pesées et faites à propos, des expédients, des moyens de fortune, afin de gagner du temps et d'empêcher le naufrage du bâtiment qui portait les suprêmes ressources de la Belgique, voilà la vraie tactique, et la seule, qu'il était possible d'employer, et c'est à quoi a excellé M. Jadot. La haute situation qu'il occupait dans la finance belge s'est changée en un poste de combat, où cet homme au jugement sûr s'est révélé comme un tacticien de premier ordre, inspiré et éclairé par son amour ardent pour sa patrie.

L'occasion, qui s'est offerte à lui d'entrer en scène en faisant jouer à son établissement un rôle de salut public, fut la création du « département d'émission ». D'après une décision du conseil des ministres, l'encaisse métallique de la Banque nationale, avec ses clichés, ses poinçons et les billets non encore émis, avait été transportée à Anvers et plus tard à Londres. Les Allemands, à peine entrés à Bruxelles, se précipitèrent à la Banque pour s'emparer de son trésor. Leur dépit, en trouvant l'oiseau envolé, se traduisit par le retrait à cet établissement privé de son privilège d'émission et par

la révocation du gouverneur. Mais l'impossibilité de frapper des billets ayant cours légal eût entraîné pour la Belgique des conséquences désastreuses : d'abord le danger de voir une banque allemande créée à Bruxelles à la place de la Banque nationale, puis l'aggravation du désordre financier causé par les émissions de coupures, comme monnaie de paiement, auxquelles avaient eu recours des chambres de commerce, des communes et des sociétés industrielles ; à tout prix il en fallait endiguer l'inondation, avant qu'elle se fût gonflée outre mesure par la falsification de ces papiers (30 p. 100 avaient été déjà falsifiés, quand on les retira de la circulation). C'est alors qu'intervint M. Jadot. Il accepta d'instituer à la Société générale, du consentement de la Banque nationale, un « département d'émission » de billets qui auraient cours forcé, avec une administration séparée, où siégeraient des commissaires allemands. Cette création absolument désintéressée tira la Belgique d'une situation qui serait devenue inextricable.

Les contributions exigées par l'autorité allemande à charge des provinces « comme quote part aux frais d'entretien de l'armée et aux frais d'occupation du territoire occupé », 40 millions par mois en 1914 et 1915, 50 puis 60 millions en 1917, furent couvertes au moyen de bons émis par un consortium de banques, à la tête duquel était la Société générale, et réescomptés par la Banque nationale ; les intérêts et l'amortissement étaient supportés par le budget général du royaume. Les conseils provinciaux s'insurgèrent dès la seconde année contre ces extorsions qui menaçaient de tarir la fortune publique du pays, déjà épuisée par les réquisitions; la troisième année ils refusèrent de voter l'imposition de guerre. M. von Lumm somma alors le consortium des banques de fournir les capitaux nécessaires au paiement de la contribution, sous peine pour elles d'être mises sous séquestre et d'avoir à payer 80 millions par mois au lieu de 50. M. Jadot décida ses collègues à s'incliner devant l'ultimatum. Combien cette soumission a dû coûter à la fierté de son patriotisme, on l'imaginera sans peine. Mais les banques étaient détentrices des dernières réserves du pays. Tomber sous le séquestre allemand, c'était la ruine financière après la ruine économique qui se poursuivait par la destruction de nos indus-

tries. Sauver les titres et l'avoir dont les banques étaient dépositaires, c'était sauver l'avenir de la Belgique. L'événement a prouvé que M. Jadot avait raison ; il a parlé d'or en cette occasion, c'est bien le cas de le dire.

Cette politique du moindre mal, nécessaire en ce temps de violences et de rapines, le gouverneur de la Société générale la fit encore prévaloir, quand le pouvoir occupant résolut en septembre 1916 de s'emparer de l'encaisse en billets allemands de la Banque nationale et de la Société générale, pour la transférer à Berlin. Ce n'était rien moins qu'un rapt de 537 millions de marks, représentant au change de 1 fr. 25, 671 250 000 francs. En cas de résistance, toujours la même menace, le séquestre allemand. M. Jadot n'eut pas de peine à démontrer que la prise de possession de la Société générale seule, avec son encaisse, son portefeuille, ses prêts sur titres, etc., donnerait au séquestre une somme au moins équivalente au montant du rapt décidé, sans compter des dépôts privés dont il pourrait disposer, sans parler des participations importantes dans des affaires congolaises, chinoises et russes, que les Allemands enviaient depuis longtemps. Mieux valait assurément se laisser dépouiller des marks, mais en répudiant tout arrangement qui eût impliqué une transaction, voire une complicité avec ce gouvernement de voleurs, et conserver sa liberté financière et les capitaux accumulés par des années de travail et de prospérité.

Grâce à cette politique avisée, qui faisait la part du feu, nos banques ont pu traverser la crise de l'occupation, déjouer les calculs de la cupidité allemande et, au retour de la paix, prêter à l'industrie nationale les moyens de réparer ses usines et de recommencer à vivre.

X

Il ne faudrait pas croire que les entraves de toute espèce mises par le pouvoir occupant à la reprise d'une vie normale et l'espionnage qui entourait dans l'ombre les personnalités les plus connues du peuple belge eussent contraint à l'inaction tant d'hommes avides de servir leur pays. Mais à quoi employer

des loisirs forcés? A préparer l'avenir, c'est-à-dire la restauration politique, économique et sociale de la Belgique. Dans leurs esprits, en effet, aucun doute ne se glissait quant à la défaite finale des Allemands et à l'expulsion de l'odieuse séquelle installée sur notre territoire, où les fonctionnaires coudoyaient les traîtres et les délateurs. La certitude de la victoire brillait aux yeux convaincus des Belges de l'intérieur, comme une étoile immuable qui reparaissait sans cesse à travers la course des nuages obscurs.

Au Havre le gouvernement en exil se préoccupait constamment de ce qu'on pensait par delà la ligne de feu, de l'état physique et moral, des aspirations et des idées nées pendant l'occupation. Un certain contact subsistait par bonheur entre les Belges du dedans et leurs frères du dehors, malgré les fils de fer et les tranchées. Le gouvernement avait même un représentant dévoué, M. Levie, ancien ministre, auprès du Comité national. Par l'intermédiaire du marquis de Villalobar, les ministres en fonctions purent à diverses reprises adresser à leurs coreligionnaires et amis politiques, aux industriels de marque, aux hommes compétents, des questions relatives à la situation intérieure, aux souffrances et aux besoins de la population, ainsi qu'aux meilleurs moyens de faire refleurir après la guerre l'industrie et le commerce. Une de ces questions, à laquelle on attachait beaucoup de prix, concernait le maintien ou le rejet de la neutralité belge. Les réponses arrivèrent par le même canal, toutes marquées au coin du plus fervent patriotisme, quelques-unes d'un intérêt supérieur, vu la clairvoyance de leurs auteurs, qui eussent payé cher leur franc parler dans une correspondance sévèrement prohibée, si elle eût été ouverte par la censure allemande.

En Belgique des comités avaient réussi à se former en dépit des obstacles créés par l'occupant et les qualifications qu'ils avaient prises indiquent bien le but qu'ils poursuivaient : Comité central industriel et Comité pour le ravitaillement industriel. Le premier, composé des représentants les plus autorisés de tous les groupes industriels, procédait à des études approfondies ayant pour objectif l'avenir économique du pays. Le second, constitué sous la présidence de M. Jadot

en connexion étroite avec le précédent, faisait des enquêtes sur les besoins en matières premières des principales industries et dressait un relevé complet des matières et de l'outillage nécessaires pour assurer la marche des usines restées debout, pendant les premiers mois qui suivraient les hostilités. Un seul fait suffira à donner une idée de la conscience et de la précision apportées à leurs études. Le Comité central industriel avait entrepris, quels que fussent la difficulté et le danger de pareilles investigations, de relever les dommages subis dans toutes les régions envahies et d'en établir le montant global, pour permettre au gouvernement de justifier ses réclamations sitôt la guerre terminée. Les évaluations du Comité atteignirent un total de 35 milliards environ. C'est presque exactement le chiffre que les experts belges ont défendu à Paris devant la Commission des Réparations et fait adopter par elle.

Dans le courant de l'année 1917, une nouvelle impulsion fut donnée aux travaux visant la reconstitution de la Belgique par M. Emile Solvay, l'initiateur trois ans auparavant du Comité national de secours et d'alimentation. Ingénieur célèbre par le procédé qu'il avait découvert après de patientes recherches pour l'emploi industriel de la soude et qui lui a valu une immense fortune, prodigue de sa richesse à des œuvres de philanthropie et créateur de l'Institut de sociologie pour l'étude pratique des nombreux problèmes de la science sociale, M. Solvay suivait avec un intérêt assidu, où se devinait un grand cœur de philanthrope et de patriote, les efforts de ses amis pour pourvoir aux besoins d'après guerre de la Belgique. Il mit à leur service son Institut de sociologie et les invita à travailler avec les directeurs de cet établissement scientifique au « relèvement de l'industrie et du commerce ». Sous ce titre un comité fut fondé, dont il eut la présidence, en vue d'assurer l'unité d'action dans le travail. Il contenait les noms d'hommes éminents dans la science, l'industrie, la finance et le barreau. Il se divisa en trois groupes, le premier ayant pour programme l'étude des dommages et des dégâts, le second celle des mesures propres à assurer une prompte restauration économique, le troisième celle des tarifs et des traités de commerce. Durant les der-

niers mois de la guerre ces trois groupes préparèrent des solutions aux multiples questions qui allaient se poser au lendemain de la paix.

J'ai dit que M. le ministre d'Espagne avait bien voulu servir d'intermédiaire, d'organe de liaison, entre le gouvernement exilé et les Belges opprimés. L'agent secret qui s'était chargé à ses risques et périls de tenir les ministres du Roi au courant de la situation intérieure, de transmettre des rapports et de les accompagner de notes personnelles rédigées avec un soin scrupuleux, fut le baron Capelle. C'était un des hauts fonctionnaires de l'État, directeur général du commerce au Département des Affaires étrangères, et qui avait acquis par son savoir et sa compétence une réputation dépassant les frontières de la Belgique. Longtemps il remplit sa dangereuse mission sans exciter les soupçons des Allemands. Mais il n'eut pas le bonheur de la mener jusqu'au bout, ni de voir rayonner l'aurore de la délivrance. Ses allées et venues finirent par provoquer son arrestation et sa santé, déjà fort ébranlée, ne put supporter les rigueurs de la prison. Il n'en sortit que pour mourir. Je salue avec une émotion bien naturelle, vu la longue amitié qui nous unissait, la mémoire de cette victime de l'oppression allemande. Le baron Capelle ne sera oublié ni du pays, auquel il voua et sacrifia sa vie, ni de ses camarades, à qui il servit d'exemple dans une carrière dont il fut le lustre et l'honneur.

XI

On consacrerait un volume à la bienfaisance en Belgique pendant la guerre qu'on n'épuiserait pas la matière. Pensez que le département des secours au Comité national en a distribué pour 1 milliard 800 millions de francs. Le Comité avait monopolisé la bienfaisance comme l'alimentation, hiérarchisé les œuvres charitables comme les distributions de vivres, étendu partout sa main directrice et imposé sa volonté par l'octroi ou le refus de ses subsides. Cette unification avait été jugée nécessaire, afin d'éviter la dispersion des dons particuliers, d'empêcher telle œuvre de péricliter au profit de telle autre et de leur permettre à toutes de se développer.

Le Comité en a créé de nouvelles et subventionné d'anciennes embrassant toutes les catégories d'infortunes, depuis les sans-travail nécessiteux, les invalides et les orphelins, jusqu'aux petits enfants à qui il fallait donner du lait et les artistes sans emploi à qui il fallait donner du pain. A son appel sont accourues les dames de la société et les professionnelles de la charité. Que de beaux portraits à tracer de ces héroïnes du dévouement féminin, la comtesse John d'Oultremont, une grande intelligence doublée d'un grand cœur, et madame Léon van den Perre, qui veillait avec elle sur « la Santé de l'enfance », madame Crousse-Washer, la mère des « Petites Abeilles », la comtesse Jean de Merode, la patronne des « Invalides de guerre », la comtesse de Grunne et la baronne de Beeckman, les dispensatrices de « l'Assistance discrète », madame Josse Allard, la vicomtesse de Beughem, la comtesse Élisabeth d'Oultremont, les « Amies de la dentelle » et des pauvres dentellières, et tant d'autres, dont les noms s'imposent à la reconnaissance de la nation.

On noircirait aussi plus d'un chapitre à raconter l'histoire du contre-espionnage, qui n'a pas cessé d'exister depuis l'entrée des Allemands, et les services qu'il a rendus aux armées alliées sous la direction vigilante de M. Buyl, député d'Ostende. Entreprise périlleuse entre toutes, car elle avait à ses trousses les limiers de la police allemande. Aussi a-t-elle compté bien des victimes, outre Lenoir, ce chef de division aux chemins de fer qui centralisait les renseignements sur les mouvements des trains et mourut en héros, et ses collaborateurs, Dubois, Kisters, Wauters, Massart, condamnés et fusillés ensemble. Cette hécatombe n'arrêta pas leurs émules et le service de renseignements, reconstitué les pieds dans le sang, a continué de fonctionner jusqu'à l'armistice.

XII

On n'a pas eu assez de louanges à adresser au peuple belge, parce qu'il s'était sacrifié sans hésiter pour rester fidèle à ses obligations internationales. Mais cette fidélité à l'honneur n'est pas le seul exemple qu'il ait donné. Admirez aussi sa tenue face à face avec l'envahisseur.

Il vivait, le plus heureux de l'Europe et le plus insouciant de tout danger, sous l'abri de traités dont les signataires avaient inscrit sur sa porte un mot longtemps respecté : neutralité. Du jour au lendemain, avec la violation de son territoire, toutes ses libertés ont disparu, libertés individuelles en même temps que libertés politiques. Le régime de fer, forgé par l'occupant a entravé la circulation des personnes, institué la censure postale, prohibé toute réunion, supprimé l'inviolabilité du domicile. A peine osait-on parler à voix basse dans une atmosphère empestée par l'odeur de l'invasion et par la présence invisible d'une légion de délateurs. Le peuple belge, surveillé sur son territoire comme dans le préau d'une prison, n'en a pas moins puisé en lui-même l'énergie physique et la force morale nécessaires pour résister victorieusement quatre ans durant à la puissance illimitée d'une nation de guerre. Connaissez-vous dans l'Histoire un pareil exemple d'endurance nationale? Et si elle s'est maintenue tout le temps sans défaillance, c'est que dès le premier jour une élite de citoyens, que je viens de montrer à l'œuvre, s'était levée pour diriger la résistance, en se dévouant corps et âme aux moyens de l'entretenir et de la cimenter.

BARON BEYENS,
Ancien ministre des Affaires étrangères de Belgique.

(*La fin prochainement.*)

RENAN AU SÉMINAIRE

(SAINT-NICOLAS-DU-CHARDONNET)

Dans les premiers jours de septembre 1838, Ernest Renan, alors âgé de quinze ans et vivant à Tréguier auprès de sa mère veuve, reçut de sa sœur la lettre suivante, datée du 31 août :

Mon Ernest, ma lettre te semblera d'une folle, mais la joie m'ôte toute raison. Tu viens d'être nommé, il y a trois heures, pour une bourse entière au Séminaire de Paris ; elle t'est accordée jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, mais à la condition expresse que tu seras ici le 6 ou le 7, au plus tard : cette époque passée, la place redeviendrait vacante. Je t'en conjure, mon ami, aussitôt ma lettre reçue, monte dans le courrier avec le plus d'effets que tu pourras emporter... le reste viendra plus tard; mais, sale ou blanc, emporte tout ton linge. C'est une Providence inespérée qui a travaillé pour nous, car l'ami qui a agi en ma considération t'a fait connaître de personnages qui peuvent tout dans ton avenir. Mon Ernest, encore une supplication, tu recevras ma lettre dimanche soir, sois à Guingamp pour le courrier de lundi et monte sans faute dans la malle-poste. Je t'attends mercredi soir ou jeudi. Tu prendras de l'argent chez mon oncle Forestier à qui j'écris de t'en prêter. Je le lui rembourserai à mon passage qui sera au plus tard le 15. Dis à maman que c'est un avenir tout entier pour son enfant.

Adieu, pars, je t'attends et te chéris

HENRIETTE

L'ami qui avait si bien servi Henriette, mérite qu'on le présente. C'était le Dr Félix Descuret, médecin parisien,

1. *Lettres du Séminaire*, p. 1.

d'origine bourguignonne, homme d'un esprit distingué et d'une remarquable abondance de culture, attestée par les travaux d'humaniste et d'érudit auxquels il se livrait sans négliger l'exercice actif de la médecine. Réputé dans sa profession où il s'était formé, particulièrement dans le monde catholique, une clientèle de choix, Descuret n'était pas, dans l'ordre littéraire, un simple amateur, et, s'il lui eût plu de s'adonner à l'enseignement, l'Université eût trouvé en lui une très honorable recrue. Il avait le grade de docteur ès lettres. La docte édition de Cornélius Népos qui figure dans la *Bibliothèque classique latine* de Lemaire, est de lui. Son *Supplément au Cours de Littérature* de La Harpe, sa *Théorie morale du goût*, écrits dans un tour un peu déclamatoire et fleuri, rentrent plutôt dans le genre de la pédagogie élevée que dans celui de la critique, mais témoignent d'une connaissance des lettres classiques qui eût fait honneur à un maître de rhétorique de ce temps-là. Ce qu'il a laissé de meilleur est la *Médecine des passions*, assez gros livre où l'on ne trouve à louer, pour l'ensemble, qu'un moraliste substantiel, solide, judicieux, sans vues perçantes et originales, mais dont les deux derniers chapitres ne manquent ni d'intérêt, ni de charme. L'auteur y étudie, d'après des observations personnelles et des confidences très curieuses, les passions de l'intelligence et de l'imagination créatrice, cette irrésistible impulsion qui fait les grands savants et les grands artistes dévorés du zèle de leur œuvre et capables de tout négliger, de tout abandonner pour elle. Ces pages valent encore la peine d'être lues. Croyant zélé, mais préoccupé de faire l'accord de tous les esprits sur les questions de santé morale, Descuret édifie sa doctrine sur les seuls conseils de la raison et de la nature ; il se réjouit de s'être formé sur l'hygiène d'une âme saine et tournée au bien, des idées qui ont pu réunir l'approbation de ses deux illustres amis, le matérialiste Broussais, et M. de Quelen, archevêque de Paris.

Cet honnête homme était le médecin du pensionnat de jeunes filles où professait Henriette. Il ne dut pas être long à discerner cette personnalité d'élite, à la mettre en confiance. Elle lui parla d'Ernest, de ses succès scolaires ; et je la vois dans sa passion fraternelle, sa seule passion, forçant le bon

docteur à emporter dans sa poche le palmarès du Collège de Tréguier pour l'année 1837-1838, où Ernest avait obtenu tous les prix de sa classe[1]. La semence ne pouvait tomber en meilleur terrain. Lié avec l'abbé Dupanloup, supérieur du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, Descuret le savait désireux de recruter dans les séminaires et collèges provinciaux de brillants élèves pour sa maison. Cet appel aux « sujets de province » était une tradition de Saint-Nicolas ou plutôt une nécessité à laquelle l'administration diocésaine devait se soumettre, la population de Paris n'ayant jamais fourni le nombre de vocations ecclésiastiques correspondant aux besoins de la religion dans la capitale. Et c'est par inadvertance que Renan, dans ses *Souvenirs*, en attribue l'initiative à son ancien maître. Ce qui est vrai, c'est que M. Dupanloup, poussé à la fois par les formelles invites de M. de Quelen et par l'ardeur de sa propre nature, donna plus d'ampleur et d'essor à une pratique déjà existante et organisée[2]. Le médecin lui signala l'écolier prodige de Tréguier. La réponse fut immédiate : « Faites-le venir ». C'est le mot que Renan attribue au supérieur de Saint-Nicolas. Il est bien de sa manière prompte et impérieuse[3].

Le 7 septembre, le petit Breton débarquait à Paris.

***

Entrons avec lui dans cette maison de Saint-Nicolas qui commençait alors la période éclatante et mouvementée de

1. *Lettres intimes*, p. 23 et *Souvenirs*, p. 171.

2. P. Schoenher, *Histoire du Séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet*, t. II, p. 120, 133, 361, 425.

3. J'adopte la version de Renan d'après laquelle le Dr Descuret s'adressa directement à M. Dupanloup. C'est ce qu'il fit à coup sûr. Mais on peut conclure de la lettre d'Henriette qu'il n'avait pas négligé non plus de recommander le petit Breton à l'Archevêché dont il était le médecin et où il rencontrait, outre M. de Quelen, Breton lui-même et ancien vicaire général de Tréguier, M. Tresvaux chanoine, originaire du diocèse de Saint-Brieuc. Comme il s'agissait d'accorder une bourse sur des fonds réunis par l'archevêché, il a bien fallu que M. Dupanloup en délibérât avec d'autres autorités, et il semble que sa décision, exprimée brusquement, fût préparée par ce qui lui avait été dit en haut lieu en faveur du jeune Renan. René d'Ys (*Ernest Renan en Bretagne*) bien informé, mais peu clair, a, là-dessus, un paragraphe suggestif, quoique d'une extrême confusion (p. 169). Renan a légèrement dramatisé.

son existence; et allons droit à la personnalité dirigeante qui lui communiquait cet éclat et ce mouvement : l'abbé Dupanloup.

Il y avait un an que M. de Quelen, l'avait placé à la tête du petit séminaire de Paris, afin que cet établissement qui avait été, disait l'aimable archevêque, « sa consolation », devint « sa gloire[1] ». Il pouvait, pour cela, se fier à ce jeune prêtre, l'activité, l'initiative et l'ardeur mêmes, et qui avait déjà prouvé sa faculté, sinon de gouverner avec la dernière prudence, du moins d'animer d'une vie débordante et généreuse toute institution confiée à ses soins. Bien qu'il n'eût que trente-quatre ans, l'abbé Dupanloup était un des hommes les plus en vue du clergé de Paris. Quelques mois après sa prise de possession de Saint-Nicolas, un rôle l'attendait dans un événement fait pour captiver l'attention de toute l'Europe et qui allait conférer à son nom la célébrité universelle.

Il s'était fait connaître presque au lendemain de son ordination sacerdotale, par les fameux catéchismes de la Madeleine, qu'un épisode orageux et pittoresque termina au bout de huit années d'exercice. Nommé vicaire de cette paroisse, il y avait été chargé de la direction générale des catéchismes. Aussitôt, cet enseignement avait acquis dans toute la capitale, en commençant par le faubourg Saint-Germain, le plus brillant renom. Résultat bien singulier pour un enseignement destiné à l'enfance. Ce fut une sorte de révélation dans le monde catholique. Aucune paroisse parisienne n'offrait alors rien de semblable, sauf Saint-Sulpice, où l'ingénieux appareil de pédagogie religieuse introduit par l'abbé Dupanloup à la Madeleine était traditionnellement mis en usage, mais sans le concours de l'extraordinaire force motrice que sa flamme personnelle y ajoutait et qui en rendait le jeu éblouissant. Il fallait être un catholique assez informé des choses de sa religion pour connaître l'originalité des catéchismes de Saint-Sulpice ; il suffisait d'être du monde pour ne pas ignorer le prestige tout nouveau de ceux qui se donnaient dans l'élégante paroisse de la rive droite. Toutes les familles distinguées de Paris y envoyèrent leurs enfants. En huit ans, le nombre des jeunes catéchumènes

1. P. Schoenher, *Histoire du petit Séminaire de Saint-Nicolas*, t. II, p. 142.

passa de deux cents à quatorze cents. Quatorze cents jeunes garçons et filles. Mais gardons-nous d'oublier les parents, dont la présence donnait à ces assemblées leur caractère. Ils s'y pressaient à ce point qu' « indépendamment des places nombreuses qui leur étaient réservées des deux côtés du sanctuaire et dans la chapelle Saint-Hyacinthe, il fallut encore élever une vaste tribune pour leur ménager de nouvelles places et tout cela ne suffisait pas[1] ». Assisté de sept jeunes prêtres qui ne juraient que par lui, l'abbé Dupanloup était l'âme omniprésente de l'institution. Idole des enfants, il était, comme le lui dira un jour, en certain discours solennel, M. de Salvandy, « l'ambition des mères ». Cet académicien n'a pas dans l'esprit, comme son français un peu spécial pourrait le faire croire, que le vicaire de la Madeleine fût à marier, mais que les mères auraient tout donné pour que leurs enfants fussent instruits par lui dans la religion, de préférence à tout autre. La liste de ses élèves contenait tous les noms de l'Armorial de France, et tous ceux des illustrations, déchues ou en place, de la politique et de l'armée. Vu avec la même faveur par la branche aînée et par la branche cadette, il était chargé de l'instruction religieuse des jeunes princes d'Orléans et destiné à celle du duc de Bordeaux.

Pour imprimer un tel essor à ce qu'il entreprenait, pour remuer la haute société parisienne avec un cours de catéchisme, quelle inspiration apportait-il donc, ce jeune prêtre, qui pût ainsi gagner et subjuguer les esprits? Sentait-on dans ses instructions et ses homélies frémir le souffle de nouveauté que les idées menaisiennes, alors à l'apogée de leur influence et de leur gloire, faisaient passer dans la doctrine catholique et que Lacordaire allait porter bientôt, en le tempérant et l'infléchissant selon les exigences de Rome, dans la chaire de Notre-Dame? Venu de l'incrédulité et du XVIIIe siècle, Lamennais avait cherché pour sa foi l'abri d'une apologétique nouvelle qui justifiât le christianisme par le témoignage universel de l'humanité et qui dépassât les vieilles positions doctrinales, trop métaphysiques, trop théologiques, sur lesquelles la religion avait eu à subir de

1. Mgr Dupanloup, *L'Œuvre par excellence, entretiens sur le catéchisme* (1868), p. 66.

la part de l'incrédulité, de désastreux assauts. Lacordaire éprouva un besoin analogue et y satisfit à sa façon dans les limites d'une orthodoxie hardie. Tous deux appliquèrent à cette entreprise, à défaut d'une solidité et d'une prudence rationnelle dont elle ne se fût d'ailleurs guère accommodée, une générosité de passion inquiète, une puissance d'imagination, une hardiesse de dialectique, une abondance de science hâtive, qui, relevées par le génie poétique et oratoire, firent un effet immense. L'espoir se leva qu'ils allaient rouvrir au christianisme, dans la pensée et la société modernes, toutes les voies de diffusion que lui avait fermées la critique des philosophes. Cette espérance animant, accueillant leurs écrits et leurs discours, commmuniqua à l'éloquence chrétienne une vibration nouvelle, fut comme la source d'un pathétique religieux nouveau. La date : 1825, où nous voyons Dupanloup entrer avec tant d'éclat dans la carrière, suscite nécessairement en notre esprit la question de savoir s'il a participé à ce courant d'apostolat, s'il a eu cet accent, propagé, pour sa part, ce genre de frisson.

A cette question nécessaire nous répondons négativement. Non! le courant des idées menaisiennes bouillonnant autour du jeune catéchiste orateur ne l'a pas touché. Ce courant n'est pas la force qui a soulevé sa barque, et l'a, du premier coup, jetée si avant sur les flots de la réputation. Les nouveautés et hardiesses religieuses de son époque ne l'ont pas séduit. Je dis plus : il n'a pas été exposé à leur séduction. Il n'en a pas ressenti, soit comme un attrait, soit comme un péril, l'intérêt puissant. Les états inquiets de l'esprit, les troubles de la pensée religieuse, d'où elles tirent leur raison d'être, lui ont été toujours étrangers. Les questions, les difficultés, angoissantes pour le croyant, auxquelles elles répondent ou essaient de répondre n'ont pas eu de prise sur lui ou l'ont laissé froid. Il n'a pas traversé l'incrédulité, il n'a pas connu les velléités du doute. Lacordaire, nature large, lyrique, grandement sensible, a subi l'impression de toutes les idées modernes qui se sont formées en dehors du cercle tracé par la vieille foi et il s'est efforcé de les faire rentrer dans ce cercle ou de le dilater jusqu'à elles au moyen de raisonnements aventureux, fastueux, romantiques où la

magnifique inflation de l'éloquence et l'éclat d'une incontestable poésie dissimulent souvent le fond de paralogisme. La pensée de Dupanloup a une bien moindre surface et de moins amples contours. L'Eglise l'a fait sien dès sa tendre enfance, et, dès lors, hors du service de l'Eglise, il n'a rien vu, rien rêvé; elle est pour lui le drapeau; lui-même est un gentilhomme (il l'était par le sang, en dépit de son nom roturier) pour qui la foi est affaire de loyalisme et, à ce titre avant tout autre, indiscutable. Il ne lit pas profondément dans les choses de son siècle. Si, sous certains rapports, nous le verrons, il est de ce siècle, beaucoup plus que d'autres hommes d'Eglise, ce n'est pas du moins pour le développement des connaissances et des idées. A cet égard, il retarde, et nous devons le voir, moins comme un homme de son temps que comme un docile et tranquille disciple des catéchismes de Fénelon ou même de Fleury. L'essor de l'incrédulité philosophique moderne a beau être un fait de portée immense : la notion qu'il s'en forme est toute superficielle; il n'en pénètre pas plus les causes profondes qu'il n'en discerne les directions véritables et meurtrières. Bref, il est trop peu curieux de doctrine pour avoir éprouvé la tentation des nouveautés doctrinales et s'être trouvé accessible à leur souffle entraînant.

Il faut seulement remarquer que ce défaut de curiosité spéculative exerce ses conséquences en deux sens : si l'on ne saurait être en matière religieuse, un esprit moins révolutionnaire que Dupanloup, le trait opposé n'a pas non plus de relief chez lui ; il n'est pas un conservateur, un traditionaliste d'autorité et de poids. Réfractaire à toute idée de réformisme ou évolutionnisme théologique, il s'est montré, à ses débuts, comme par la suite, l'homme le moins enclin à l'étude savante et poussée de la théologie orthodoxe et traditionnelle, à la science du dogme. Il n'en a jamais eu qu'une teinture. « Les études théologiques de ces hommes distingués avaient été très faibles » a écrit Renan de M. de Quelen et de lui. On a expliqué cette faiblesse par la décadence des études cléricales au commencement du XIXe siècle. En ce qui concerne Dupanloup, on en rend mieux compte par les impatiences que les longs et lents apprentissages,

la dialectique attentive, les infinies minuties d'analyse de la théologie savante devaient causer à ce tempérament emporté de très brillant et trop facile improvisateur littéraire. En aucun temps, ce pas à pas n'eût convenu à une nature comme la sienne et elle ne s'y fût pliée.

A la distance où nous sommes de sa première apparition sur la scène publique, on pourrait bien se tromper sur lui, sur cette qualité toute soumise et très peu raisonneuse de son intelligence, parce qu'on l'a vu faire figure apparente de « libéral », d'homme avancé dans les querelles d'un temps plus récent. Mais il faut bien voir à propos de quoi ce libéralisme et ces hardiesses se sont manifestés.

Il s'agissait de questions comme la liberté de l'enseignement, les applications pratiques du *Syllabus*, les avantages et les inconvénients pratiques de définir et de promulguer à un certain moment le dogme de l'infaillibilité pontificale, accepté et indiscuté en lui-même. Questions mi-religieuses, mi-politiques sur lesquelles l'Eglise tient de sa doctrine des positions qu'elle maintient dans l'ordre du droit, tout en acceptant dans l'ordre du fait, l'hypothèse des concessions indispensables pour assurer ses pacifiques rapports avec les Etats et les sociétés modernes, émancipés de sa tutelle. La mesure des concessions qu'elle peut consentir sans renoncer au degré de pouvoir et de liberté au-dessous duquel elle ne saurait vivre, est le sujet de débats où entrent forcément des considérations très variables d'opportunité temporelle. C'est de considérations de ce genre que s'est inspiré, à partir de l'année 1845, date où commencent les grands débats sur l'enseignement, ce libéralisme de Dupanloup, prêtre, puis évêque, soit qu'il ait mieux apprécié que les catholiques intransigeants la limite des droits dont l'Eglise devait se contenter sous peine de s'exposer à de dangereux retours offensifs, soit que, selon le reproche des intransigeants, il n'ait été, en toutes ces affaires, qu'un politique étourdi et agité, avide de popularité, se laissant circonvenir par les politesses et les hommages d'un adversaire malin qui se servait de lui pour faire renoncer les catholiques à ce qui n'eût pu leur être refusé, s'ils l'avaient réclamé énergiquement. Quelque interprétation que l'on

adopte, une telle attitude ne trahit pas la plus faible tendance à l'hérésie ou à la réformation. Et sans doute pourrait-on comparer ce cas à celui de notre bon abbé Lemire, qui passe pour hardi aux yeux de certaines personnes, parce qu'il se fait souvent applaudir par l'extrême gauche, mais qui ne voudrait pour rien au monde changer une virgule de place dans son bréviaire.

Revenons à nos catéchismes. Cet extraordinaire succès qu'y remporte le jeune prêtre parisien et que n'expliquent ni les attraits d'une pensée audacieuse et périlleuse, ni ceux, inverses et nécessairement moindres, au surplus, d'une orthodoxie présentée et motivée avec grandeur, tournons-nous, pour le comprendre, vers l'homme lui-même. Demandons-en le secret, non à ce qu'il pense et conçoit, mais à ce qu'il est, à cette nature morale, prodigieusement vive, toute en mouvement, généreuse, fougueuse et non moins impérieuse, à ces beaux dons d'imagination, de tempérament et de cœur, à ce véritable génie d'animation, de commandement, d'entraînement et de mise en scène. Voyons-le à l'œuvre.

A son idée, ces séances de catéchisme devaient se dérouler comme de belles et émouvantes scènes dramatiques propres à captiver passionnément les enfants et les mères et à les laisser sous le charme. Il voulait que le catéchisme fût pour eux l'événement de la semaine et qu'ils le quittassent, impatients d'en voir le retour. Les tenir en haleine était son but, et il usait, pour y atteindre, de tous les ressorts. Le principal était l'émulation qu'il excitait au plus haut degré, inventant mille formes ingénieuses et excitantes de concurrence entre ses élèves, et proposant pour les plus zélés, les plus capables, des sujets de composition au-dessus du niveau commun, qui leur permettraient de briller, parmi leurs camarades, comme de petits Chrysostomes. Les récompenses, bons points, médailles, images de piété, « livres dorés », dignités, places d'honneur, étaient d'une variété d'application poussée jusqu'à la minutie, et il en modifiait parfois le système afin qu'elles ne devinssent pas banales. Il avait établi parmi les élèves du catéchisme de persévérance une académie qui avait ses séances de réception avec un discours prononcé par le titulaire, comme sous la coupole. Le côté décoratif

ne formait pas l'objet de ses recommandations les moins vives. Il enviait saint François de Sales qui, pour annoncer aux habitants de Chambéry l'heure de l'instruction religieuse, déléguait, à travers les rues, un héraut d'armes, muni d'une sonnette et revêtu d'une cotte bleu de ciel où étaient inscrites en lettres d'or les initiales du nom de Jésus-Christ. Il enviait aussi le P. Romilion, fondateur des Ursulines, qui avait imaginé de faire descendre les anges dans les assemblées de catéchismes. Les anges étaient des enfants désignés par leur sagesse, qui, du haut de quelque estrade, lisaient au jeune auditoire des « billets » ou messages du ciel, rédigés avec un soin tout spécial par le catéchiste, et consistant en sentences de piété, rappel de vérités religieuses importantes, énoncés de questions à résoudre. L'abbé Dupanloup avait conservé les anges. Mais il regrettait que les mœurs du temps ne permissent plus de leur mettre, comme le P. Romilion, la tunique blanche et les ailes. Aux jours de fête, il voulait que la chapelle fût disposée et décorée d'une façon qui la fît ressembler à quelque sanctuaire célèbre comme Notre-Dame-de-Lorette ou telle chapelle romaine. Tout cet aimable appareil n'était pas, sans doute, de son invention exclusive. Il rentrait dans la tradition, non seulement des prédécesseurs que j'ai nommés, mais de Fénelon et généralement de ces optimistes ou, comme dirait M. Henri Brémond, « humanistes » chrétiens qui ont pensé que la religion doit saisir les jeunes âmes par sa grâce plus que par sa sévérité. Ce qu'il sera permis de reconnaître, sans avoir pour cela l'esprit janséniste, c'est que le vicaire de la Madeleine en poussait le goût un peu loin et le faisait fonctionner d'une manière assez théâtrale.

Les appels directs et chaleureux qu'il adressait au cœur des enfants par les chants des cantiques étaient plus efficaces encore. Il avait pour les cantiques pieux un goût extraordinaire, sans nulle délicatesse sur la musique et assez accommodant sur la qualité littéraire des paroles. Il y trouvait l'expression de son âme et rien ne peint la belle candeur un peu rude de cette âme, plus ardente que fine, plus vibrante que nuancée, comme la joie qu'il éprouvait, l'été, dans une excursion annuelle en Savoie, son pays natal, à manifester

par le chant d'un cantique l'émotion éprouvée aux beaux spectacles de la nature qui eussent plus naturellement appelé sur les lèvres d'un homme de son temps quelque strophe de Lamartine, quelque phrase harmonieuse de Chateaubriand ou de Rousseau. Pour son éloquence, ce qu'elle a de meilleur, c'est ce qu'elle emprunte à la poésie des fêtes chrétiennes et au pathétique de leur succession et de leur enchaînement dans le cours de l'année. L'année chrétienne est un drame, associé au drame de la nature et des saisons. Le Christ naît, misérable et abandonné, dans une étable, au plus dur de l'hiver. Dans les mois hivernaux qui suivent, ses fidèles commémorent par le jeûne et la pénitence les temps d'épreuve et de lutte de sa « vie publique », chargée du poids de l'iniquité humaine. Le drame de sa passion s'achève dans le dénouement glorieux de la Résurrection, qui marque la renaissance du printemps. Les rayonnantes fêtes de l'été, Pentecôte, Ascension, Fête-Dieu, Assomption, sont comme les moissons de l'œuvre rédemptrice, moissonnées dans la lumière du monde revenu à la vie. Les significations d'une moralité supérieure que le christianisme attribue à ces événements et à ces célébrations, illustrent d'un sens nouveau et plus grand les données d'un mythe qui est plus ancien que le christianisme lui-même. Dans les mystères grecs, nous voyons la piété de l'initié suivre de ses émotions successives les épreuves que traverse un être divin, son passage sur la terre, sa descente aux enfers, son retour à la vie. Et l'on trouve plus d'un exode et d'un pèlerinage de ce genre dans les religions de l'Inde. Prendre les fêtes chrétiennes du côté poétique (ce qui n'exclut pas, de la part d'un prêtre et n'excluait assurément pas de la part de l'abbé Dupanloup, leur explication dogmatique et morale élémentaire) c'est donc entrer en contact avec les plus vieilles imaginations poétiques du genre humain, c'est en subir, sans peut-être le savoir, le mystérieux et atavique attrait. C'est ce qu'avait éprouvé en grand poète, le Celte au langage magnifiquement séducteur, à l'âme étrangère et lointaine, qui était venu, dans le *Génie du Christianisme*, rafraîchir, par des tableaux et des images, et sans s'inquiéter, comme le contentieux Lamennais, du dogme lui-même, le sentiment religieux des

Français. C'est ce qu'éprouvait après lui, et placé, comme toute sa génération, sous cette immense influence, le catéchiste de la Madeleine. Poète lui aussi, mais poète de second ordre. Poète orateur, dirai-je, et poète décorateur, qui trop souvent remplace la fraîcheur d'expression de cette poésie par le douteux éclat d'une forme oratoire commune et usée, et qui, au lieu de la laisser s'épanouir dans le plein air du ciel et de la nature, aurait tendance à l'enfermer dans un cadre de cierges bénits, d'ornements dorés et de fleurs artificielles.

Ce qu'elle lui inspire n'en est pas moins sincère. A défaut de personnalité et de vie imaginative, le lyrisme religieux de ses instructions et de ses sermons a une chaleur vraie, pénétrante, puisée à la source vive de ses souvenirs d'enfance. Ce qu'il veut faire aimer, ce dont il veut communiquer le charme aux enfants qu'il instruit, c'est ce qui enveloppa sa propre existence quand il avait leur âge, d'un charme tutélaire et délicieux. Les récits de son *Journal intime* (son plus beau livre de beaucoup, celui qu'il a écrit sans le savoir) sont fort touchants sur ce point. On le voit, petit paysan de Savoie, un peu perdu dans Paris, un peu livré à la rue, et sur qui pèsent, en dépit des hautes et discrètes protections que lui attire sa naissance, clandestinement aristocratique, la tristesse et le malaise moral d'un foyer sans père; on le voit chercher d'instinct et trouver avec ravissement dans les processions et cérémonies de Saint-Sulpice, dans le commerce affectueux de pieuses assemblées enfantines, dans la tendre sollicitude des bons prêtres dont il se fait discerner et qui l'adoptent, ces enchantements du cœur, ces chaleurs et ces douceurs puissantes que versent à de plus heureux les fêtes intimes de la famille et l'irremplaçable don des affections filiales et fraternelles. Les honneurs délicatement décernés, les exquises marques de dilection que lui prodigue ce milieu ecclésiastique choisi et caressant, attentif aux rares promesses de sa nature, réparent la privation cruelle d'un nom et d'un rang dans la société et remettent dans cette jeune âme si exposée à douter tristement du sort et de Dieu, toute la lumière d'une enfance heureuse et bénie. Le parfum de ces premières impressions le suivra toujours et il y puisera ce qu'il y a eu de plus chaleureux et de plus à

lui dans les inspirations et les mobiles de son action sacerdotale. Nous ne saurions le dire aussi bien que lui-même :

Je fus heureux le jour de ma première communion, de ma confirmation. Dans ces belles cérémonies, les enfants sentent qu'ils sont un spectacle d'admiration aux hommes et aux anges. Rien ne les élève davantage. Ils sont traités, aimés, honorés, considérés, comme les enfants de Dieu, comme des âmes pures et sublimes. L'impression est ineffable : rien n'approche de cela parmi les impressions humaines.

Les temps qui suivirent furent délicieux. J'aimais à la tendresse, ces Messieurs, j'allais sans cesse au Séminaire les voir. Le lendemain soir surtout de la première communion, tous à la récréation du soir... ce fut une ivresse... Je vis M. Teyssère... Tous ces Messieurs, quoique jeunes, me paraissaient vénérables ; je ne pensais pas qu'ils pussent pécher. Leur bonté, leur modestie, leur douceur, leur recueillement, leur zèle, me les faisaient paraître comme des anges sur la terre.

J'allais servir la messe à Saint-Sulpice. Les réunions du catéchisme jusqu'à la fin de l'année me charmaient. J'y allais *comme dans ma famille*, comme chez moi, c'était délicieux.

Le catéchisme fini, j'éprouvai un vide profond, un découragement indéfinissable. J'étais privé du ciel sur la terre ; ma pauvre âme manquait de ce qui l'avait ravivée. Le plus beau des ministères est le ministère pastoral. Mais le catéchisme est plus beau encore. C'est le beau idéal du cœur de Dieu ; rien n'est comparable à cela, c'est indéfinissable et céleste. C'est le ministère le plus désintéressé, le plus pur, le plus dégagé des prétentions... qui s'adresse à l'âge le plus naïf, le plus tendre, le plus confiant[1].

Ces derniers mots renferment quelque illusion. Nous avons vu la grande estrade dressée pour les parents aux catéchismes de la Madeleine. Comment le catéchiste eût-il fait abstraction de leur présence? Comment, dirais-je, si la comparaison n'était bien irrévérencieuse pour le sujet, le ténor n'eût-il pas plus ou moins accordé son la à cet auditoire? Gardons-nous d'ailleurs de lui croire « des prétentions ». La vanité n'est pas le fait de ce vrai prêtre. Il n'y a là qu'un apparat habile et naïf, moyen un peu gros, relevé par la noblesse du but spirituel auquel il est destiné et qu'il atteint d'une certaine manière; mais il y a aussi l'élément plus précieux sans lequel cet apparat n'eût eu aucun effet vif : le courant de flamme émané du cœur du catéchiste, cet amour et ce zèle du jeune âge qui est et demeure son trait le plus beau.

1. *Journal intime*, p. 6 et suiv.

Ce zèle se plaisait à rassembler le jeune troupeau en dehors des pieux exercices, pour des divertissements innocents. A la belle saison, quand les cours étaient terminés, ils se couronnaient d'une joyeuse excursion à Issy. M. Dupanloup l'animait de sa présence, qui en était pour ses élèves, le grand, le passionnant attrait. Il prenait part aux courses et aux jeux. Il entraînait, il soulevait. Imaginons-le fendant le flot de cette jeunesse qui se suspend à sa soutane et pour laquelle, en ces occasions, et sans que cela certainement lui déplaise, il est tout.

Il y avait huit ans qu'il remplissait ses fonctions quand la foudre s'abattit sur ce qu'il avait si brillamment édifié, et n'en laissa rien debout. Elle se présentait dans la rigide personne de M. Beuzelin, curé de Saint-Eustache, nommé à la Madeleine. M. Dupanloup s'était fort bien entendu avec les deux curés, MM. Gallard et Mathieu, sous lesquels il avait exercé jusque-là. Ces Messieurs avaient bien dû se sentir un peu bousculés par les bouleversements que leur vicaire apportait, en faveur de ses catéchismes, aux horaires et arrangements traditionnels de la paroisse, dont il n'avait pas tardé à devenir le principal personnage ecclésiastique; mais ils s'étaient évangéliquement pliés à ce déplacement d'autorité, souriant à une impétuosité juvénile et d'accord en cela avec leur archevêque, M. de Quelen, protecteur passionné de M. Dupanloup, et qui poussait à ce point la confiance en lui que, lorsqu'en 1833, M. Mathieu fut nommé évêque, il fut question de lui donner la cure de la Madeleine, bien qu'il n'eût que trente-deux ans. Le gouvernement de Louis-Philippe refusa son agrément à un jeune prêtre qui passait pour trop ami de la branche aînée. Le poste échut à M. Beuzelin, qui arrivait avec son siège fait et porteur d'un arrêt de mort contre les catéchismes.

Il marqua ses intentions par une suite de coups d'État, accomplis promptement, d'une main fort rude et parfois avec un pittoresque dans les formes qui aurait pu faire de tels incidents la matière d'un nouveau *Lutrin*. Une affiche, que n'avait préparée aucune communication personnelle, fit connaître à tout le monde, en même temps qu'à l'intéressé, que les fonctions de directeur général des catéchismes

étaient abolies. Mille vexations injurieuses s'ajoutèrent aux mesures désorganisatrices qui détruisaient tout ce qu'avait fait M. Dupanloup, y compris l'estrade. A chaque coup, le bon archevêque intervenait pour arranger les choses. Mais le curé, fort de ses droits canoniques, demeurait intraitable. L'affaire faisait du bruit dans Paris. On s'en amusait. On se demandait qui aurait le dernier mot. L'archevêque y mit fin en enlevant d'un seul coup l'abbé Dupanloup et ses aides à la paroisse de la Madeleine pour les placer ailleurs. L'œuvre de M. Beuzelin était consommée.

Le caractère de ce digne homme ne nous intéresse point par lui-même. Les griefs dont il se montrait rempli contre son vicaire sont instructifs. Ne les imputons pas à un mauvais naturel, à une vanité ombrageuse. Dans cette querelle, la plupart des curés de Paris étaient avec leur confrère. Il devait y avoir une large part de raison de son côté. Il est certain que la place qu'il trouvait prise par un subordonné était contraire à l'ordre. En matière ecclésiastique, comme en toute autre, le chef est le chef; il y a de fort honnêtes gens qui ne s'arrangent pas de ne l'être que de nom. Mais la brutalité de procédé du curé, son acharnement, la satisfaction visible qu'il éprouve à asséner ses coups, ont une autre cause. M. Beuzelin est en colère. Voici longtemps que ce qu'il entend dire de ces catéchismes irrite sa bile. Ancien universitaire devenu prêtre, il est sévère deux fois. Il juge que cette façon de donner l'instruction religieuse manque de sévérité. Péguy disait que la Sorbonne faisait trop parler d'elle pour une honnête Sorbonne. M. Beuzelin dirait que les catéchismes de la Madeleine font trop parler d'eux pour de bons catéchismes. Trop d'auditoire, trop de moyens profanes et extérieurs! M. Dupanloup est d'une activité prodigieuse, et, dans tout ce qu'il fait, il veut faire grand. Mais c'est un homme à illusions, qui confond le faste et brillant de l'effet avec la solidité des résultats. Son action est en surface, non en profondeur. Le plus fâcheux, c'est qu'elle soit toute liée à sa personnalité. Qu'en restera-t-il quand le contact sera perdu? Au cas le plus favorable, des âmes qui ne penseront et ne respireront que par M. Dupanloup, qui auront en lui toute leur vie spirituelle. Oh! ces enfants sont fous de lui, ils l'adorent.

C'est là le danger. L'homme ne s'efface pas derrière l'œuvre, et d'autant moins qu'elle ne tient que par lui et sa perpétuelle initiative pour l'animer, pour suppléer, en payant sans mesure de sa personne, à l'absence de principes étudiés de fonctionnement qui opéreraient sans agiter et surmener les hommes. Cette œuvre a l'air de n'exister que comme une scène pour lui. On l'y voit trop.

Voilà, je n'en doute pas, le réquisitoire mental de M. Beuzelin. Chose bien significative, qu'à chaque détour de sa carrière, dans le plein développement des campagnes, des entreprises où il s'est lancé avec sa fougue énergique et tenace, avec son impatience généreuse et trop peu sensible aux difficultés, trop facilement convaincue que rien ne lui résisterait, Dupanloup ait vu se dresser devant lui, sous les noms du curé de la Madeleine, de Mgr Affre, de Louis Veuillot, de Mgr Pie, et de plusieurs autres, l'adversaire froidement doctrinal ou durement caustique qui les a ruinées ou lui en a arraché la conduite. Quand cet adversaire n'était pas un supérieur ecclésiastique auquel il devait l'obéissance, ce combattant ne s'est pas d'ailleurs laissé faire, il a exercé de fort actives représailles, mais d'une fureur et d'une fébrilité parfois un peu féminines. C'est, se répétant à toutes les époques, en des hommes de modules inégaux et à propos de questions variables, l'éternelle opposition des deux natures catholiques : celle qui croit trop à la discipline parce qu'elle ne croit pas assez aux hommes, celle qui croit trop aux hommes parce qu'elle croit trop à son propre cœur.

La suppression des catéchismes de la Madeleine fut pour l'abbé Dupanloup l'épreuve la plus déchirante. Il n'en a jamais bien compris la raison. Il ne devait jamais s'en consoler. Il n'a jamais soupçonné qu'il eût donné lieu à quelque critique. Il a cru avoir affaire à l'injustice et à l'arbitraire tout purs. Cela se conçoit : la critique tombait sur sa personnalité tout entière. Il eût fallu qu'il changeât de nature pour la reconnaître fondée.

Arraché des griffes de M. Beuzelin, l'abbé Dupanloup reçut le poste de préfet des études à Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Ce n'était pas encore sa grande entrée dans la maison. Il y resta six mois qui ne se déroulèrent pas dans

une sérénité parfaite. « N'étant là qu'en second, écrit son biographe, Mgr Lagrange, dont le panégyrique outré a d'involontaires aveux, il ne pouvait avoir toute son initiative, et bientôt même, faut-il le dire avec lui? il s'aperçut qu'il inspirait des ombrages[1]. » A vrai dire, il retrouvait en ces lieux M. Beuzelin, sous les espèces de M. Jammes, supérieur. Certain coup dur que celui-ci porta à la Congrégation de la Sainte-Vierge ressemble fort à l'exécution des catéchismes de la Madeleine par le curé. On a l'impression que, des deux parts, la même électricité est venue harceler et faire jaillir la même foudre[2].

Les deux années et demie que l'abbé Dupanloup passa ensuite comme vicaire à Saint-Roch ne furent marquées d'aucun incident de nature à nous arrêter. Elles virent se développer sa réputation de prêtre et de directeur, s'étendre ses amitiés aristocratiques, naître sa demi-renommée d'orateur sacré qui le mit un moment en concurrence avec Lacordaire pour la chaire de Notre-Dame. La place de supérieur de Saint-Nicolas s'étant trouvée vacante, M. de Quelen s'empressa de la lui donner. Heureux choix! Supérieur, il n'allait plus avoir au-dessus de sa tête que le ciel, je veux dire le gracieux archevêque toujours souriant et clément pour lui (on aimait l'abbé Dupanloup ou on ne l'aimait pas). Dans cette libre position, ce que sa personne pouvait mêler d'un peu agité et irritant à la manifestation de ses très belles vertus d'éducateur et d'apôtre ne se ferait plus sentir qu'à des subordonnés.

Nous allons tout à l'heure le retrouver définitivement à Saint-Nicolas et y retrouver Ernest Renan avec lui. Mais nous devons tout d'abord, afin de ne pas couper notre matière, anticiper un peu sur l'ordre des temps et suivre l'abbé Dupanloup auprès du lit de mort du prince de Talleyrand à la « conversion » finale duquel il fut appelé à présider. Talleyrand est mort le 17 mai 1838, à trois heures trente-cinq minutes après midi, à l'âge de quatre-vingt-trois ans passés, ayant signé le même jour, entre cinq et six heures du matin, après une longue et délicate négociation prélimi-

1. Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup*, t. I, p. 145.
2. Schœner, *loc. cit.*, p. 181.

naire, la déclaration, j'allais dire le protocole, qui le réconciliait avec l'Église. La nomination de l'abbé Dupanloup comme supérieur de Saint-Nicolas est de fin septembre 1837. Ernest Renan y est entré en septembre 1838.

***

La situation religieuse de l'ancien évêque d'Autun était devenue un sujet de préoccupation pour l'Église, et particulièrement pour l'Archevêché de Paris, à mesure qu'il approchait de sa fin. La sécularisation qu'il avait obtenue de Pie VII, à la veille du Sacre et qui le « réduisait à la communion laïque » l'avait tiré de la position du schisme. Elle n'avait pas réparé le scandale de la part éclatante qu'il avait prise à la constitution civile du clergé ni celui des actes sacerdotaux et épiscopaux qu'il avait accomplis, dans des conditions d'ailleurs dérisoires, comme évêque constitutionnel, avant de jeter définitivement aux orties son froc violet. Elle n'avait pas supprimé pour lui l'obligation du célibat ecclésiastique, et, par conséquent, le mariage civil qu'il avait contracté comme prêtre avec une femme divorcée, demeurait illégitime deux fois. La règle du catholicisme voulant que des fautes qui ont été publiques au point de faire scandale soient l'objet d'une déclaration non moins publique de repentir, pour que le coupable puisse être admis aux sacrements de l'Église, il s'agissait d'obtenir de Talleyrand une déclaration de ce genre, condition nécessaire de sa réconciliation finale. La question de savoir ce que devait exactement renfermer cette déclaration pour constituer une réparation suffisante, semble avoir donné lieu à quelques litiges entre théologiens. Du moins la qualité illustre et l'importance historique du personnage exigeaient-elles qu'elle ne fût pas évasive et sans portée. Une certaine anxiété régnait donc à ce propos dans le monde ecclésiastique. Et le public profane se demandait comment ferait ce grand virtuose des cas difficiles pour sortir élégamment de celui-ci. Quand on le sut mourant, tout Paris se porta rue Saint-Florentin, et jusque dans les salons du prince, qui, selon la remarque de

Sainte-Beuve, « mourut en public », ainsi que les rois. Les satisfactions qu'il donna *in extremis* couvrirent de gloire le prêtre qui en avait, de toute son âme, été l'instrument. Mais il y a des gloires qui peuvent être pures, sans être bien solides. Celle que l'abbé Dupanloup venait d'acquérir au chevet de l'ilustre moribond inspira à beaucoup des contemporains de l'événement, une respectueuse réserve. Ils pensèrent que les actions de grâce où il se répandait étaient plus proportionnées à ce qu'il croyait avoir réussi qu'à ce qu'il avait réussi réellement. Ce sentiment a été partagé depuis, non seulement par des libertins, comme Sainte-Beuve et Renan, mais par des docteurs de l'Église, en jugeant à un point de vue rigoureux de théologie. Il est vrai que l'abbé Dupanloup et son entourage, ainsi que la famille, ont protesté contre cette interprétation plus ou moins sceptique et donné la mort de M. de Talleyrand comme un spectacle d'édification chrétienne.

Quel que fût le fond d'insouciance naturelle de M. de Talleyrand, l'idée de faire sa paix avec l'Église, avant de mourir, lui était recommandée par bien des motifs : motifs d'impérieuse bienséance tout d'abord. Au temps où l'on se trouvait, un enterrement sans religion, l'enterrement d'un si grand personnage surtout, eût fait un énorme scandale, et c'eût été, de sa part, le plus indécent des anachronismes de ne pas s'épargner, puisqu'il le pouvait, les obsèques d'un sans-culottes, comme aussi la plus monstrueuse faute de goût que de finir sous les apparences d'un sectaire obstiné. A cette considération, qui eût suffi, s'en ajoutait une autre, née des sentiments de famille, vifs et attentifs chez lui, surtout dans ses derniers jours. Il était attaché à sa nièce, la duchesse de Dino, qui tenait sa maison depuis qu'il avait eu la consolation de se séparer de son onéreuse épouse, cette belle Indienne, épousée à la légère sous le Directoire, et qui eut la bonne grâce de décéder quelques années avant son mari, levant ainsi le plus gros embarras de sa position au point de vue canonique. Philosophe comme lui et partageant ses libres manières de voir, la duchesse l'aurait, au besoin, persuadé qu'il ne devait pas leur laisser sur les bras, à elle et à sa fille, héritières de son nom, de son rang, de sa très grande

fortune, le détestable effet d'une mort à la Voltaire. Mais il y avait aussi cette jeune fille, Pauline de Périgord, dont la grâce tendre touchait et charmait le vieillard. Ah! celle-ci, élève des catéchismes de la Madeleine, et pénitente de M. Dupanloup, n'était pas destinée à partager les idées de sa mère et de son grand-oncle. Ce n'était pas de la graine de philosophe. M. de Talleyrand voyait en elle l'avènement d'une nouvelle génération aristocratique, bien différente de celle à laquelle il avait appartenu et qui, nourrie de Voltaire, regardant de haut la religion où elle ne voyait guère qu'une institution utile au peuple, ne s'effarouchait nullement au spectacle d'une incrédulité mitrée. Pour Pauline, qui certainement n'oserait jamais lire Voltaire, la religion était la vérité, la sainte vérité ; un prêtre qui ne croyait pas, qui ne se conduisait pas en prêtre, était un mauvais prêtre. C'eût été un deuil inconsolable pour son âme pieuse, si, voyant mourir son « bon oncle » dans l'impénitence, elle eût dû lui appliquer cette idée sinistre, cette sombre image. M. de Talleyrand discernait cela. Et certes, il n'eût voulu ni manquer aux convenances de son nom et de son rang, ni faire du tort à Madame de Dino, ni causer de la peine à Pauline.

Mais, si toutes ces raisons le portaient à se mettre en règle avec l'Église, d'autres raisons lui conseillaient d'en ajourner aussi longtemps que possible le projet. Les actions publiques que l'Église lui demandait de désavouer étaient actions de circonstance ou de fantaisie qu'il n'avait nullement accomplies par principe et pour lesquelles il n'éprouvait aucun attachement de doctrine. Il n'était pas assez pédant pour avoir des thèses contre l'autorité romaine, ou contre le célibat des prêtres. Seulement, à défaut de thèses et de doctrine, il y avait le fait. Ces actions, ces « scandales » avaient été le point de départ de sa carrière et le premier ressort des paradoxales réussites de son existence. S'il avait été nécessaire, sous Louis-Philippe, c'est parce qu'il l'avait été sous la Restauration. S'il avait été nécessaire sous la Restauration, c'est qu'il l'avait été sous Napoléon. Et si Napoléon lui-même n'avait pu, dès le 18 Brumaire, se passer de lui, c'était à cause de son rôle dans la Révolution. Or la Révolution n'aurait pu rien faire du ci-devant évêque d'Autun, s'il n'eût

commencé par se défroquer. Condamner cette décision qu'il avait prise sans fanatisme, mais aussi sans se faire violence, c'était condamner toute sa fortune et jeter le voile de la pénitence sur tout l'éclat de vie, de pouvoir, de célébrité, d'honneurs qui avait été la suite de ce premier pas. Une telle manifestation n'était pas de son goût. Un peu solennelle pour sa nature, elle serait en outre interprétée comme un point final mis par lui-même à sa carrière d'homme d'État. Après une démarche ressemblant si peu à son personnage, Talleyrand ne serait plus Talleyrand, mais une sorte de momie historique, témoin d'une époque révolue. Le faubourg Saint-Germain trouverait cela très beau : mais l'opinion du faubourg Saint-Germain préoccupait beaucoup moins un homme qui, malgré son grand âge, ne tenait pas du tout à se rayer du nombre des vivants, que celle de ses jeunes amis libéraux, les Thiers, les Mignet dont il protégeait les débuts et dont la déférente faveur lui conservait aux yeux du public, un reste de vitalité politique. Ceux-là représentaient le mouvement, l'avenir. Que diraient-ils, s'ils voyaient finir cet illustre patron, un cierge à la main? Dans les instants qui précédèrent sa mort, Thiers, observant avec humeur, dans l'hôtel de la rue Saint-Florentin, les allées et venues de l'abbé Dupanloup, murmurera à l'oreille de Mignet : « Non, non, M. de Talleyrand ne va pas renier le XVIIIe siècle. » Il tenait d'autant moins à leur donner l'impression d'une défection, que leurs idées, trop doctrinaires sans doute, pour un grand seigneur et un homme de pratique comme il était, lui plaisaient plus, après tout, que les idées de M. de Maistre. Le cas était difficile. La perspective d'un scandale à ses obsèques et celle de terminer ses jours sous la figure d'un converti insigne, célébré par de pieuses plumes, ne déplaisaient pas moins l'une que l'autre à M. de Talleyrand. Pour s'arranger avec l'Eglise il faut être encore en vie, et l'on n'accomplit pas, vivant, un acte funéraire. L'exemple de Charles-Quint n'est pas à la portée de tout le monde. Les cinquante ans de diplomatie souvent heureuse que notre homme avait derrière lui ne lui furent pas inutiles. Il trouva moyen de s'en tirer.

Au mois de décembre 1823, M. de Quelen lui avait adressé

une première lettre pour le presser de songer à ses fins dernières. M. de Talleyrand était encore bien jeune ; il n'avait que soixante-neuf ans ; il ne fit pas de réponse. Douze ans plus tard, en décembre 1835, la princesse étant morte « après avoir demandé pardon devant témoin de tous les scandales qu'elle avait pu causer », l'archevêque trouva dans cette nouvelle l'occasion d'instances plus vives. « Le juge est à la porte, écrivait-il au vieillard... Ne vous exposez pas à tomber coupable entre les mains du Dieu vivant et à passer de là dans celles des exécuteurs de ses éternelles vengeances. » Cette fois, il fut répondu par une lettre vague, mais gracieuse, que madame de Dino fut priée de porter à l'archevêque « avec quelques explications ». Le fait se place dans l'année qui suivit la fin de l'ambassade de Londres et la retraite définitive de Talleyrand comme ambassadeur. Il avait quatre-vingt-un ans. L'affaire semble être alors entrée en sommeil pour une période de deux années environ pendant laquelle sa santé déclina, mais non la clarté de son esprit. Ce fut l'entrée en scène de l'abbé Dupanloup, résultat non douteux des inspirations reçues de l'Archevêché par madame de Dino, qui la réveilla. Le prince, ayant entendu merveilles du directeur de sa petite nièce, le pria à dîner pour le jour anniversaire de sa naissance. Le supérieur de Saint-Nicolas ne dînait jamais en ville. Il déclina l'invitation. Émoi de l'Archevêché et vif mécontentement de M. de Talleyrand, dont les expressions nous sont diversement rapportées, selon le caractère plus ou moins respectueux des témoins. « Ce prêtre est donc un sot? lui fait dire la trop maligne comtesse de Boigne. Il ne comprend rien? il ne sait pas son métier? » Chez l'abbé Lagrange, documenté par M. Dupanloup lui-même, le prince s'exprime ainsi : « Ce refus m'étonne... M. l'abbé Dupanloup aurait dû comprendre de quelle importance était son entrée dans cette maison. » Quoi qu'il en soit de la version exacte, les choses furent arrangées et peu de temps après, l'abbé Dupanloup ayant reçu une nouvelle invitation, ne manqua pas de s'y rendre.

Il s'y rendait animé des plus hautes et des plus pures intentions de son état, à la seule fin de sauver une âme difficile. Il fut lui-même conquis dès le premier entretien. Le

prince lui parla de Saint-Sulpice, de la science et de la vertu sulpiciennes, des épreuves et des gloires de l'Église de France, de la figure vénérable et sainte du pape Pie VII, avec tellement d'onction que, le soir même, le prêtre consignait dans son journal cette réflexion d'où toute ironie est absente : « Voilà bien une des plus édifiantes conversations qui se soient tenues dans Paris, il ne manquait vraiment qu'une croix sur cette poitrine pour me persuader que je conversais avec un des plus vénérables évêques de France. » Son contentement ne fut guère moindre, trois semaines plus tard, après la célèbre séance académique où Talleyrand prononça l'éloge du comte Reinhardt, obscur diplomate wurtembourgeois qui avait servi sous lui, « une mâchoire allemande dont il se moquait », écrit Chateaubriand. Ayant annoncé que ce serait là « ses adieux au public » il avait été compris et l'Institut l'avait reçu avec des adulations et des honneurs qui rappelaient la réception faite à Voltaire en 1778, ressemblance que Victor Cousin évoquait en s'écriant, au passage du prince, avec son fausset professoral qui dominait les acclamations : « c'est du Voltaire, c'est du pur Voltaire ». Mais si le discours de M. de Talleyrand avait satisfait le philosophe de la Sorbonne, il avait également édifié l'abbé. L'orateur y faisait l'éloge de la théologie, expliquant que les études théologiques constituent une excellente préparation professionnelle pour le diplomate. Et il y parlait de la « religion du devoir », mot dont il avait attendu un effet particulièrement heureux du côté de l'Archevêché, disant à son entourage que « cela ferait plaisir à l'abbé Dupanloup ». Celui-ci en fut ravi et nous le voyons dans une lettre au prince, accompagnant l'offrande du *Christianisme présenté aux hommes du monde, extrait des œuvres de Fénelon*, s'emparer du mot, s'y arrêter, s'en délecter, y trouver toute la confirmation de ses espérances sacerdotales. Le prince s'empressa de le remercier de l'envoi et de le féliciter d'une phrase de sa préface, où il est dit, à propos de Bonaparte et de la restauration du culte, que « l'anarchie et l'impiété sont sœurs ». Fort encouragé, l'abbé a maintenant libre accès rue Saint-Florentin. Il vient voir M. de Talleyrand, l'entretient de la grande affaire, non directement encore, mais en termes géné-

raux et par allusions à la maladie et à la mort d'un tel ou d'un tel. Il n'y a pas de temps à perdre. Après la séance de l'Académie, la santé du vieillard a décliné brusquement. Il se plaint: « Cette saison est bien mauvaise... cela va mal... très mal. » De son propre mouvement et dans le secret, il s'est mis à rédiger une déclaration à soumettre à l'archevêque. Ainsi, la négociation, jusqu'ici un peu tâtonnante, va prendre corps. On va avoir un texte sur lequel discuter.

La maladie hâte les choses. Le 12 mai, une crise survient; elle s'aggrave; et, le 15, on envoie chercher l'abbé Dupanloup. L'Archevêché a eu le temps de faire apprécier la déclaration par ses théologiens qui l'ont trouvée insuffisante et qui, tout en adoptant l'ensemble du texte, le relèvent de quelques formules un peu plus fortes. Le prince prend connaissance du projet modifié, et ici, je laisse la parole à l'abbé Lagrange, qui, d'après son maître, dont il est l'écho direct, abonde dans la thèse de la fin chrétienne :

> Quand il eut fini, relevant la tête : « Je suis, dit-il très satisfait de ce papier. » L'abbé Dupanloup crut un moment que tout était fait et que le prince allait tout consommer en signant cette déclaration, quand, au contraire, donnant une preuve nouvelle de cette indépendance qui était le fond de son caractère, et de son esprit, il ajouta avec simplicité et d'un ton calme, mais absolu : « Vous voulez bien me laisser ce papier? Je désire le lire encore une fois. » Il fallut bien y consentir[1].

Nous sommes le 16. Dans quarante-huit heures, M. de Talleyrand sera mort.

L'abbé Dupanloup, dans sa relation, et son biographe, dans le récit qu'il en tire, omettent de mentionner une circonstance que Bossuet n'eût pas manquée, mais que leur esthétique plus faible devait trouver indigne et de la grandeur du personnage et de la majesté de la religion : je veux dire la position cruelle dans laquelle le malade se trouvait pour délibérer avec le prêtre et avec les siens au sujet de ses actions suprêmes. Un anthrax s'était déclaré dans la région lombaire; il avait fallu pratiquer une large incision qui mettait le patient dans l'impossibilité de s'adosser et le forçait de se tenir assis sur le bord de son lit, soutenu par deux valets de chambre.

1. Lagrange, t. I, p. 243.

Chateaubriand, dans son portrait merveilleux, mais inique, où se déchaînent les ressentiments de la personnalité blessée, a tiré d'étincelants effets de style du spectacle de ce prince « aux trois quarts pourri, une ouverture gangréneuse au côté ». Pour nous, à qui la faiblesse du talent conseillerait de ne pas chercher les effets, quand même le goût du naturel et du vrai ne nous en détournerait point, nous ne pouvons nous empêcher de trouver bien forte l'image de ce mourant qui, au terme d'une carrière publique de soixante ans, sans cesse livrée à la tempête des révolutions, et où il a su, par le mélange de la supériorité avec la légèreté de l'esprit, réunir les plus brillantes facilités de la vie, assiste et prend part dans une situation pareille à ces débats où s'agite une décision, qu'on attend de lui et qui va faire parler toute l'Europe[1].

Car il y eut débat et, de sa part, sous des formes courtoises et nuancées, mais nettes et fermes, défense jusqu'au bout. Il ne refusait pas, mais il posait des délais. L'abbé Dupanloup, toutes précautions oratoires négligées maintenant, et avec l'entière chaleur d'un zèle « dont il n'est plus maître », l'adjure de faire ce qu'il faut pour son salut, et tout d'abord, de signer la déclaration. Les instants sont comptés. Le malade acquiesce gracieusement, mais il veut encore

1. Chateaubriand, rapprochant la séance de l'Institut et la mort, écrit : « Malgré tant de spectacles dont nos yeux ont été rassasiés, on a fait la haie pour voir sortir le grand homme ; ensuite il est venu mourir chez lui, comme Dioclétien, en se montrant à l'univers ». La séance académique eut lieu le 3 mars et la mort est du 17 mai. Sans vouloir diminuer la grandeur d'un grand poète, ni la magnificence un peu africaine de ces pages célèbres sur Talleyrand, il sera permis de remarquer à ce propos que les poètes qui savent atteindre à la beauté sans forcer la réalité sont d'une race supérieure et plus pure. Si défendu que fût Sainte-Beuve contre les prestiges de Chateaubriand, son étude semble avoir été influencée par la version morale furieuse de celui-ci. De plus, Sainte-Beuve s'est beaucoup appuyé sur l'article de la *Biographie Universelle* de Michaut (ancienne édition) qui est un véritable pamphlet, très remarquable d'ailleurs, et plein de précieuses données de première main. Dans la nouvelle édition publiée sous le second Empire, cet article a été condamné, comme passionnément partial, et remplacé par un autre qui, je crois, blanchit un peu trop le personnage privé. Il sera bon de lire les deux. Pour nous, notre tendance n'est pas du tout de peindre Talleyrand en noir. L'histoire juge un homme sur la façon dont il a fait son métier public. Ce n'est pas en ce moment de la vie nationale que nous pouvons être très curieux des côtés faibles d'un homme qui a supérieurement servi, dans les négociations les plus difficiles, les intérêts de la France.

examiner la chose avec madame de Dino. « C'est sa manière », dit-on autour de lui pour se rassurer. Au fond, avoue l'abbé Lagrange, « on était loin d'être tranquille ». Cependant, Paris averti arrive, les salons se remplissent et, sous les dehors du silence et du respect à peu près observés, les visiteurs sont divisés en deux camps, selon leurs espérances contraires. L'abbé Dupanloup expédie des émissaires à l'Archevêché pour y entretenir la confiance, tandis que l'Archevêché le presse d'agir et de terminer. Enfin, il use du grand moyen : Pauline. Et le miracle que les autres n'avaient pu qu'espérer, la touchante enfant l'accomplit. Elle obtient de son oncle, non pas la signature encore (c'eût été bien impulsif!), mais la promesse de la signature pour le lendemain entre cinq et six heures du matin. Il est huit heures du soir. A onze heures, alerte; on croit qu'il va passer, Pauline retourne vers lui, les papiers et la plume à la main. « Je t'ai dit entre cinq et six heures, chère enfant, je te le promets encore. » A l'heure dite, il signait en présence de cinq témoins parmi lesquels M. Royer-Collard, qui faisait ses réflexions. Il lui restait exactement neuf heures et demie à vivre.

« Je ne me suis jamais pressé, je suis toujours arrivé à temps », avait-il coutume de dire, s'il faut en croire une tradition. Il arrivait à temps. L'attente du dernier moment pour faire quelque chose qui ne fait pas entièrement plaisir est une méthode dont les avantages, comme les risques tiennent à ce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver. Mais quand le dernier moment qu'il s'agit de ne point devancer, sans pourtant en être surpris, est celui de l'existence, on conviendra que c'est un chef-d'œuvre que d'avoir su, comme M. de Talleyrand, rencontrer le juste point.

L'abbé Dupanloup remercia le ciel avec effusion. Négativement, il y avait de quoi. Le résultat auquel il avait participé épargnait à l'Eglise la douleur d'une insigne défaite et arrachait au calendrier de la libre pensée un nom éblouissant, un patron du plus haut vol. Cependant, si l'on a égard aux circonstances, on trouve excessif le lyrisme de son cantique. Sans insister sur ces atermoiements, sur cette exécution obstinément et savamment reculée jusqu'à la dernière minute, qui ne semblent pas la marque d'une âme touchée

et gagnée, ni d'un succès spirituel vraiment digne de l'hosannah, les rétractations de M. de Talleyrand, n'étaient pas en elles-mêmes, si j'ose ainsi m'exprimer, des pièces bien reluisantes. Le désaveu des torts qu'il s'est donné envers l'Église par sa conduite publique, s'y trouve assurément et n'y garde rien d'ambigu; mais il est présenté en termes généraux et fort pâles, sans aucun accent personnel. Le mélange des deux rédactions : celle du diplomate qui édulcore et se ménage, celle de la main ecclésiastique qui, non sans prudence, a mis les choses au point voulu, communiquent au document une faiblesse et une fadeur qui engendrent une incertitude de style frisant l'incorrection. C'est une pièce toute politique. Jamais paroles suprêmes ne furent plus insignifiantes de ton et moins pénétrantes. Ce n'est l'œuvre de personne. Pauvre trophée d'une victoire qu'il était plus sage de ne pas chanter sur les toits.

Il y a plus. Les torts de Talleyrand envers l'Eglise n'ont pas été ses seuls torts publics. Il n'était pas pur du côté de l'argent. Certes, à aucune époque de sa vie, aucun prix qu'on y eût pu mettre ne l'eût fait fléchir, comme négociateur ou ministre, sur les intérêts de la nation française dont la grandeur a été son idée constante à travers tous ses avatars politiques; mais, dans la marge d'action que lui laissait le patriotisme, il a très librement profité de ses fonctions pour s'enrichir, soit qu'il donnât le mauvais exemple de spéculer et d'agioter sans trêve et sans mesure, grâce à sa connaissance des événements, soit qu'il prélevât des tributs princiers sur les fournisseurs publics et les principicules allemands dont il prenait en main la cause dans les affaires. Ces tributs lui servaient à soutenir un faste et un train d'existence nécessaire à son prestige et à son influence même; il ne poussait pas le mépris du bon ordre jusqu'à n'en point mettre un peu de côté. Je conçois certes qu'il ne lui fût demandé aucun compte ostensible de ces abus déjà anciens et sur lesquels Napoléon avait fermé les yeux. Mais comme l'abbé Dupanloup ne nous rapporte aucun indice de pénitence qui y ait correspondu, fût-ce très discrètement, on éprouve encore de ce chef un certain malaise de le voir si pieusement satisfait. Ne doutons pas d'ailleurs qu'il fût ignorant de ce que tout

le monde savait à cet égard et que le soupçon n'en soit pas venu à son esprit tout possédé, en cette occasion, par les beaux et les flatteurs côtés des choses.

Sa relation n'a pas trait seulement à l'acte de rétractation publique, mais au tête-à-tête, qu'il eut quelques heures plus tard avec le malade et où il le pressa, s'étant « réconcilié avec l'Église », de se « réconcilier avec Dieu », M. de Talleyrand fit sa confession et le confesseur n'en a parlé que dans la mesure où cela lui était permis. Cette limite observée, il ne s'est pas, sur ce point tout personnel, montré plus sobre d'effusion. On croirait lire le récit de la confession d'un saint :

> Je m'approchai, et aussitôt, ses deux mains saisirent les miennes, et les prenant avec une force et une émotion extraordinaires, il ne les quitta plus pendant tout le temps que dura sa confession ; j'eus même besoin d'un grand effort pour dégager ma main des siennes quand le moment de l'absolution fut venu. Il la reçut avec une humilité, un attendrissement, une foi qui me firent verser des larmes.

Et il termine :

> Dieu voit le secret des cœurs ; mais je lui demande de donner à ceux qui ont cru pouvoir douter de la sincérité de M. de Talleyrand, je lui demande de leur donner à l'heure de la mort les sentiments que j'ai vus chez M. de Talleyrand mourant et dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

C'est un peu violent ! En principe, la foi de l'abbé Dupanloup l'autorisait à croire qu'une influence surnaturelle avait accompli ce changement moral chez le moribond, et fait de lui, à la dernière heure, un chrétien saisi, ému, pénétré. Mais de telles transformations, pour être rendues vraisemblables, doivent correspondre à quelque disposition manifeste de la nature, ou à quelque travail préparatoire qui a eu le temps de se faire dans les sentiments. Or, s'il est un genre de natures et d'esprits chez qui ces sortes de révolutions psychologiques, de secousses intérieures, ne soient guère à prévoir et qui semblent invinciblement parées contre elles, par l'excès même de leur facilité et de leur souplesse, c'est celui, le moins déchiffrable pour un homme comme Dupanloup, auquel appartenait Talleyrand. Quant au travail qui avait pu s'opérer chez celui-ci, l'abbé s'était infini-

ment exagéré la portée de quelques propos courtois et délicats (la délicatesse de Talleyrand savait être exquise) sur Saint-Sulpice, les bienfaits et la bonté de la religion, et les souffrances et les vertus du clergé de France; ces propos, il les avait, à la lettre, transfigurés. Et qu'on ne me fasse nullement conclure de là que Talleyrand ait manqué de sincérité à son lit de mort et joué une farce au prêtre qui l'assistait. La jolie boutade d'un de ses contemporains disant « qu'après avoir roué tout le monde, il avait réussi à rouer Dieu » me paraît téméraire, et, en tous cas, elle force la note. Ce qui se passe dans un esprit, aux suprêmes instants où il se possède encore, est toujours mystérieux. Il est très possible (ce serait si j'en osais faire une, mon hypothèse) que Talleyrand ait cédé aux vœux de l'abbé et de son entourage par une inspiration de bienveillance et de douceur tout humaines [1]. Il n'est pas

1. Sur la mort de Talleyrand, dont je n'ai parlé que pour les clartés qu'elle projette sur le caractère et l'esprit de l'abbé Dupanloup, il existe toute une abondante littérature. La relation de l'abbé Dupanloup se trouve citée en grande partie dans sa *Vie* par Lagrange, et, en entier, dans la *Vie privée de Talleyrand*, par B. de Lacombe. L'article de Sainte-Beuve, dans *les Nouveaux Lundis* contient à ce sujet des données de première main et des traditions de source contemporaine. Depuis, ont paru les *Mémoires* de la comtesse de Boigne, dont le tome IV contient un récit de l'événement fait dans un esprit de scepticisme et de malignité, mais non sans finesse et philosophie. Madame la princesse Radziwill, née Castellane, a publié (1908) une lettre de son aïeule, la duchesse de Dino, à l'abbé Dupanloup, destinée à confirmer les appréciations de celui-ci sur les sentiments dans lesquels Talleyrand est mort. Je n'indique que les principaux documents. Pour l'interprétation des faits, on connaît les pages célèbres de Renan au chapitre III des *Souvenirs d'enfance*. On trouvera au tome II de l'*Histoire du petit séminaire de Saint-Nicolas* par M. l'abbé Schœner, une page et une note extrêmement substantielles sur le sujet. Historien des plus remarquables, esprit des plus ouverts et des plus judicieux, M. Schœner est bien loin d'occuper, comme l'abbé Maynard, position d'adversaire à l'égard de Dupanloup. C'est un admirateur, éclairé, un respectueux et clairvoyant ami. Il écrit : « Talleyrand signa juste quelques heures avant sa mort, une rétractation suffisante et Dupanloup *affirma* lui avoir donné l'absolution. Mais n'entre-t-il pas un peu de candeur dans les mots qui terminent la relation qu'il fit de ces derniers moments...? » J'ai cité ces mots. « Il faut bien avouer, dit encore M. Schœner, avec l'*Ami du Clergé* (5 mai 1904) qu'on a le droit de souhaiter une préparation à la mort plus pleine d'espérances et on est effrayé de penser que Talleyrand aurait fini sa vie par une dernière duperie ». Ma propre version considère cette supposition comme trop forte. Mais quelle faiblesse de jugement chez cet autre biographe qui dit à ce propos que Dupanloup « était assez connaisseur d'hommes pour ne pas se laisser jouer ! » Qui veut trop prouver... L'abbé Cognat, dans son livre *M. Renan hier et aujourd'hui*, écrit pour réfuter les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, s'exprime comme s'il eût été présent

impossible qu'une étincelle bien tardive de foi et de piété chrétienne se soit réveillée dans son âme usée. Mais dans ce cas même, la manifestation de ce qu'il éprouvait n'a pas eu ce pathétique qui était si peu dans ses cordes, ne s'est pas accompagnée de ces attitudes « d'humilité », d' « attendrissement », de ferveur qui, « prêtées à un tel homme », comme dit l'abbé Maynard, sont des « visions. » Le pathétique religieux de cette scène, c'est l'abbé Dupanloup qui l'y a mis de toutes pièces. Il y a de quoi être touché de sa noble et candide confiance. Mais n'y a-t-il pas aussi (je le demande au simple point de vue de la vérité psychologique) de quoi avoir la cervelle un peu irritée de son aveuglement? S'étant engagé dans cette affaire avec la plus sainte ardeur, il a pris cette ardeur pour la mesure même de son succès.

PIERRE LASSERRE

(A suivre.)

au séminaire, ainsi que Renan, au moment où l'abbé Dupanloup avait à s'occuper de la grande affaire de cette mort prochaine. « Il nous demandait, dit-il, de prier pour l'illustre mourant. » Or, celui qui devait devenir l'abbé Cognat n'est arrivé à Saint-Nicolas qu'à la fin de l'année 1838, c'est-à-dire sept ou huit mois après l'événement. L'abbé Cognat est un de ces esprits de l'école de Dupanloup, vivement affirmatifs, mais peu doués pour appréhender le fait, le réel. Il est de la même lignée respectable et légère que Mgr Lagrange.

LA CONSCIENCE DANS LE MAL[1]

XIII

Certaines paroles d'Ida Randal avaient dérouté Delannes. Il restait silencieux, prêtant l'oreille, vaguement, aux bruits de la fête finissante, regardant autour de lui les gestes exaltés ou comiques, mais déjà lassés, illustrant une joie à son déclin que bientôt le sommeil étouffera.

Ida s'était levée, elle se promenait de table en table, disait bonsoir à chacun, causait un peu, posait quelque question, donnait un encouragement, et de nouveau, Mathieu fut frappé d'une expression commune à tous ces hommes réunis... Elle ne se retrouvait pas chez les femmes : miss Jones, la dactylographe, causait de ses affaires, la dame interprète précisait avec autorité la prononciation d'un vocable français, les trois écuyères échangeaient des potins à voix basse, seule Joy-for-ever gardait cette béatitude vivante dont témoignaient sa bouche ronde, ses joues roses et, sous le verre des lunettes, ses yeux bleus d'enfant.

— Dormez bien, ma chère. C'est un plaisir de vous voir ici ; j'aime vous entendre rire. Je vous fais aussi mon compliment sur la façon remarquable dont votre caisse est tenue.

C'en était trop pour Joy-for-ever, trop d'émotion :

— *An angel* ! — s'écria-t-elle, — *an angel from heaven*!

Leslie avait entendu... Il se pencha vers Mathieu et murmura :

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre 1921.

— Oh ! oui ! un ange, un ange du ciel !

Madame Randal continuait sa promenade et Mathieu la regardait. Cette beauté, indéniable assurément, n'évoquait rien d'angélique ni de céleste. Mince, élancée, Ida paraissait grande, bien qu'elle fût de taille moyenne. Ses mouvements avaient quelque chose d'élastique, d'élégant et de facile, d'entraînant aussi, que l'on retrouve chez les bêtes de chasse ou de course, et son visage aigu aux yeux jaunes rapprochés donnait une impression de dureté cruelle à cause du petit nez courbe et fin, de la mâchoire obstinée et surtout d'une large bouche frémissante qui, semblait-il, devait sourire difficilement, méchamment peut-être. De légers cheveux noirs moussaient avec abondance sous un béret de drap gris foncé, et la robe de même teinte, très simple, au dessin net, accentuait l'allure de ce corps jeune, plein de santé, de vigueur. Mathieu avait déjà remarqué les mains intelligentes, la cambrure du pied, la cheville... Oui, mais que voyait-on là qui fût d'un ange ou vînt du ciel?

— Un ange du ciel, — répétait Leslie à mi-voix, — un ange descendu droit du ciel !... n'est-ce pas, monsieur Delannes?

Comment répondre à pareil propos?

Heureusement, Ida, qui allait franchir la porte, se retourna sur le seuil même et fit signe à Mathieu. Il s'excusa auprès de ses voisins par quelques paroles amicales et se hâta de la rejoindre.

— Vos bois sont merveilleux, à cette heure, — dit-elle, — et la nuit semble très douce. J'ai envie de suivre jusqu'au bout le petit sentier, vous savez bien, celui qui passe sous les chênes et coupe le ruisseau. Accompagnez-moi.

Sans dire mot, Delannes acquiesça par un salut, et ils sortirent.

XIV

Douce, tiède, surprenante par sa tranquille pureté, après une telle atmosphère de tabagie, mais très obscure, la nuit ne portait à son front qu'un mince croissant mouillé et ce trait courbe d'argent se découpait seul, à mi-hauteur du ciel noir,

la brume offusquant les étoiles, au-dessous du rideau des arbres d'un noir plus mat.

Le bois lui-même était opaque et tiède ; on y voyait à peine ; peu importait aux deux promeneurs qui semblaient bien connaître le chemin. Saisis par cette ombre embuée, ils se turent, d'abord, écoutant le bruit de leurs pas. On n'entendait d'ailleurs que ce bruit mou et, parfois, au sein des feuilles, un frisson furtif : réveil d'oiseau? battement d'ailes? passage d'écureuil? Puis madame Randal se mit à parler, sur un ton très simple, très posé ; elle reprit au point où elle voulait reprendre :

— Un jour, — dit-elle, — il vous parlera de moi, sans préambule, à sa manière que je qualifiais de protestante : il me citera, comme il citerait un personnage quelconque de la Bible ou de l'histoire, pour servir d'exemple à ce qu'il raconte... Il vous expliquera que, moi aussi, j'ai été ramenée au bien, qu'il m'a trouvée sur une scène de music-hall, au Canada, où je dansais des danses singulières de mon invention, qui lui plurent, dont il escomptait, je pense, le succès sur un de ses programmes... qu'il voulût me parler, après la représentation, et qu'aussitôt, il comprit qu'il m'aimait, qu'il ne pouvait me laisser là, que je devais le suivre... Trois mois plus tard, je m'appelais madame Randal... Et c'est toute mon histoire : une rencontre fortuite, à Toronto, une conversation dans un bar avec un directeur de cirque, un engagement signé sur le bord d'une table sale... un engagement pour la vie! Parfois, quand il me regarde, je sens que je suis sa proie, celle qu'il a sauvée du marécage. Il ne ment pas : il m'a sauvée du marécage... mais pourquoi le dire? et s'il ne vous l'a pas dit, hier, il vous le dira demain... pourquoi le dire à tout le monde, puisqu'il m'aime?

Sans violence encore, sans éclats, sa voix s'était cependant réchauffée. Ida, marchant à côté de Mathieu, ne le voyait pas. Eût-elle osé parler ainsi à une autre heure, en d'autres lieux ? Ses mots, sitôt prononcés, se perdaient dans la nuit ; elle n'en pouvait noter l'effet, elle n'en devinait pas l'action ; elle laissait tomber son aveu comme en un puits sourd.

Sur un ton presque timide (voulait-il se faire pardonner?) Mathieu demanda :

— Du moins, êtes-vous heureuse, Madame?

— Je n'en sais rien, — répondit-elle... — je ne suis pas libre !

— Comment l'entendez-vous?

Elle répéta :

— Je ne suis pas libre! Vous ne sentez donc pas ce que cela veut dire? Oh ! j'ai toute liberté d'agir à ma guise, d'aller à droite, à gauche, où il me plaît, mais puis-je penser et sentir à ma guise?... Ma tête n'est pas libre ! En ce cas, il vaut mieux être enchaîné pour de bon, comme les forçats.

— Chacun de nous est retenu par quelque lien, Madame...

Il rougit d'avoir proféré une banalité si plate.

— Oui, oui, mais la contrainte a des moments trop insupportables ! James est un maître d'une bonté terrible : il force ceux qui dépendent de lui à se rendre compte de tout... il veut que l'on vive ainsi, pas autrement. Tout, à ses yeux, se dessine en blanc et noir, clairement, tout devient évident. Il faut avoir conscience de tout pour vivre bien. Ah ! que de fois ai-je entendu cette phrase ! Vraiment, elle donne envie de vivre mal! Elle enlève à l'existence tout son imprévu, tout son hasard, tout ce qui intéresse et qui amuse, tout ce qui a du goût : la surprise qui fait sourire. — Vous concevez bien que, parfois, l'on veuille ignorer un peu le menu de son repas? Ici, chaque jour apporte un devoir annoncé, une peine inscrite, comme à la table d'hôte en province, où le vendredi apporte le plat de morue et de pommes de terre... Cela me fait perdre l'appétit, même du plaisir!... Et maintenant, dites que je suis folle, si vous voulez!

Mathieu ne dit rien d'approchant. La dernière plainte de madame Randal le touchait : il s'en fallait de peu qu'il ne sympathisât.

— Non, Madame... Sachez seulement que vous avez, à Villedon, un compatriote. Je parle votre langue et la gêne que vous ressentez n'a pour moi rien de mystérieux. La liberté de l'esprit et du cœur me semble un bien suprême ; je conçois que l'on tâche d'y atteindre. A l'occasion, nous reviendrons sur ce pénible sujet... Oui, reine d'une tribu d'étrangers, astreinte à suivre les usages de la cour, vous ne cessez d'être en exil. En somme, vous restez trop française.

Elle ajouta d'une voix plus gaie :

— Et j'ai oublié de vous dire que je me trouvais au Canada par le hasard d'un engagement. Je suis née française, de parents français, à Château-Thierry (Aisne). Plus tard, j'ai beaucoup, j'ai trop voyagé. Parfois, je me sens un peu américaine.

Elle conclut en riant :

— N'importe ! le fond demeure, le fond... théodoricien!

Mais ce rire sonnait faux.

On sortait du bois, l'ombre était moins épaisse, sur la prairie flottait comme un reste de clarté confuse, des étoiles étincelaient au ciel dégagé de brume. Alors madame Randal revit la figure réelle de cet homme qui, par occasion, avait reçu sa confidence tandis qu'elle s'appuyait à son bras, et de nouveau Mathieu aperçut le souple contour d'une femme auprès de lui... Ils n'étaient plus seulement deux voix, sous les arbres obscurs. Ils ne pouvaient parler ainsi davantage, ils se séparèrent, ils reprirent leurs distances.

Puis Mathieu dit encore :

— Nous avons fait le tour du bois et sommes à quelques pas de chez vous, Madame ; permettez que je vous raccompagne jusqu'au camp.

— Vous plaisantez! — répliqua-t-elle. — Je ne suis pas de ces personnes que l'on accompagne ou que l'on met en voiture : non, non! je rentre par mes propres moyens... Bonsoir, cher monsieur; grâce à vous, j'ai fait une excellente promenade.

Ils se serrèrent la main par une prise vigoureuse et franche. Un instant d'arrêt... peut-être pour se rendre bien compte du point où l'on se trouve...

— Amis?... tout de même? — demanda-t-elle.

— Amis?... certes !

Il était sincère.

XV

Mathieu réfléchissait, assis devant la fenêtre ouverte de son bureau, mais le spectacle d'une mer nuancée sur laquelle passaient de grands nuages ne le touchait en rien : il s'occupait de lui-même.

Que ferait-il à Villedon, puisque son propos d'y rester était bien affermi? Quelle y serait sa vie? — Le cirque ne figurait qu'une distraction de quelques semaines et pourtant, seule, pensait-il, cette assemblée de gens étrangers par leur race, leur culture, leur morale et leurs travaux, l'empêchait de s'ennuyer. Demain, il s'ennuierait, à coup sûr, se sentant de nouveau maître de ses champs et de ses bois, maître aussi de ses loisirs ; demain, il se trouverait en exil, chez lui. — Rentrer à Paris, il n'y songeait guère. Les gens qu'il y fréquentait, ceux qu'il s'était habitué à voir, lui faisaient l'effet de caricatures. Il ne pourrait plus supporter les papotages, les protestations et les plaintes au sujet d'une robe, d'un souper mal servi, d'une femme de chambre infidèle ou d'un vaudeville vraiment trop lugubre. Hélas ! l'on ne change pas son entourage, comme l'on change de veston. Il y a la rue où l'on se retrouve, le théâtre où l'on vous aperçoit, le restaurant où Nicole s'installe par hasard à une table toute proche... Et l'on ne peut cependant s'enfermer chez soi, se boucler, vivre comme en prison. La prison où l'on se croit libre est assez rigoureuse déjà !

Mathieu souffre de cette incertitude ; des souvenirs lui rendent son mal plus cuisant. Eh quoi ! une enfance orpheline, une jeunesse enfermée, une adolescence étroite, sans joie, où quelques visites à un vieil oncle singulier accentuaient encore sa détresse ; quelques années de plaisir à Paris... qu'en avait-il retenu? des grimaces, de petits calculs d'intérêt, de fausses larmes, de faux serments qui ne prétendaient même pas à convaincre ni à toucher, étant de passage, comme tout le reste. Lui serait-il donc défendu de goûter au sel de la vie, à ce que la vie offre de grand et de sincère, à la belle amitié avec un être qui vous comprend et vous ennoblit, au bel amour qui vous élève toujours plus haut, qui dégage des nuées, qui rend limpide le ciel que l'on porte en soi et dont l'âme s'illumine?

Pourquoi ne pouvait-il toucher à ces fruits spirituels, à ces fleurs secrètes? Pourquoi ne trouvait-il à portée de sa main que du rebut fait de grappes gâtées et de corolles fausses?

Mathieu se posait la question, mais ne savait y répondre. Quant à ses projets de voyage, il les avait écartés pour de

bon : courir le monde deviendrait vite un amusement de touriste ; le voyage mieux entendu qu'il rêvait naguère exigeait une préparation longue qu'il n'avait plus le courage d'entreprendre ; il était envahi de paresse... de quelle paresse étrange, nouvelle, dont le goût lui semblait inconnu? Cela montait insidieusement, comme ferait une peur sourde, cela l'écartait de toute action immédiate, l'engageant à la remettre au lendemain, et surtout cela lui faisait un malaise, une langueur inquiète, la stupeur que les bêtes ressentent, prostrées sous l'orage menaçant. Mais encore une fois, où trouver une raison à tout cela, un allégement, un remède? et que faire en attendant?... Continuer d'attendre?

XVI

Huit jours plus tard, Mathieu, monté sur Flea, le cheval étourneau de Sam Harland, galopait joyeusement à travers les prés. L'air était encore vif à cette heure matinale. On ne pouvait que se plaire à pareil exercice, sur une herbe si fraîche et sous un ciel si pur. Leslie venait de passer qui menait des bêtes à l'eau avec de grands gestes centauréens et des cris enthousiastes. Un pantalon de toile bleue pour tout vêtement représentait encore une concession absurde, à son avis, puisque l'on ne se sent soi-même que nu. Harland avait fait de beaux essais de saut de barrière, et Plug tâchait de tomber sans dommage et le plus ridiculement possible, du dos de l'âne qu'il enfourchait. D'autres écuyers s'entraînaient au lasso devant un mannequin servant de but. Mathieu se contentait d'un galop modeste qui le ravissait ; de plus, il remarquait avec satisfaction que Flea dont l'humeur était ombrageuse, à l'ordinaire, et qui l'avait désarçonné plusieurs fois, lui obéissait, maintenant, le mieux du monde. Le front dans le vent, il buvait l'air, puis il fermait les yeux, un instant, pour goûter sa joie, et les rouvrait pour reconnaître, alentour, l'herbe, le ciel, les bois et, là-bas, scintillante, miroitante, déjà criblée de soleil, la mer.

Bientôt il aperçut madame Randal coiffée d'un béret noir, culottée de noir, à califourchon sur Mouse, sa jument grise.

Elle portait une rose rouge à son corsage : habillée en adolescent, elle avait vraiment belle allure. Ils se croisèrent, ils se saluèrent du geste et de la voix. Tout à coup, Mathieu se ressouvint d'un vers lu jadis : « contre le sein brûlé d'une antique amazone... » Il se représenta madame Randal tenant au poing, en place de cette cravache inutile, un javelot, et le brandissant, mais l'image s'effaça vite pour se proposer d'autre façon : une valkyrie qui foulerait des nuées... et l'héroïque appel sonna à ses oreilles.

Mathieu s'arrêta net. Madame Randal faisait le tour de la prairie, au petit galop, puis elle la traversa d'une allure plus vive, sauta plusieurs fois le ruisseau, revint et frôla presque le cheval immobile. Mathieu en ressentit un léger agacement, car elle n'avait plus tourné la tête ; elle semblait tout occupée de sa course et de cela seulement... Il admirait sa grâce, sa vigueur, plus manifestes que jamais : cette danseuse se révélait écuyère étonnante et son costume peu féminin, n'offrait pourtant, si crânement, si simplement porté, rien de théâtral, malgré la touche de romantisme, et surtout rien d'équivoque.

Flea piaffait, agacé lui aussi. Madame Randal acheva son tour. Que n'invitait-elle Mathieu à la rejoindre?... Elle s'éloignait déjà. Il en eut un surcroît de mauvaise humeur et pour se justifier, inventa de mauvaises raisons : ils galoperaient si bien de conserve ! à rester seule, ainsi, Madame Randal lui semblait faire de la parade, un numéro, un sketch d'équitation ! (pourquoi? pour le charmer? pour l'éblouir?) Il n'avait nulle envie de reprendre une promenade solitaire, de sentir la brise sur son front, sur ses yeux... madame Randal repassa encore... Subitement, Mathieu ne put se tenir de toucher du talon le flanc jaune de Flea et de rendre la main.

Flea n'en demandait pas tant pour faire un beau partir en coupant la prairie, même il dépassa Mouse et, comme l'on se trouvait sur la pente qui menait à la mer, par prudence, Mathieu ne voulut pas l'arrêter trop court. Bientôt il s'aperçut que madame Randal en profitait : elle avait changé de direction et remontait vers le village. Il la suivit, poussant Flea, l'excitant de son mieux. Quand l'amazone vit ce cavalier à ses trousses, elle aussi entra dans le jeu, et Mouse étant vaillante,

Flea plus petit, moins robuste, moins bien monté, fut gagné de vitesse. Course folle... Soudain, madame Randal tourna dans le bois et, le ruisseau franchi, disparut, entraînant Delannes après elle. Quelques instants plus tard, il la revit, bricolant savamment entre les arbres et les buissons. Mathieu se fatiguait, la tête perdue, les mains nerveuses, grisé, non plus de vent et de vitesse, mais de chaude colère à sentir que cette femme se moquait de lui. Il l'atteignit enfin. Elle avait sauté à terre, sans aide, et caressait le museau de Mouse qui encensait doucement.

— Bonne course, n'est-ce pas? — dit-elle.

Et tout de suite elle ajouta sur un ton de reproche :

— Mais il ne faut pas trop demander à des chevaux délicats...

Mathieu aurait voulu parler d'autre chose.

— Et « fort comme un cheval » est une expression absurde, indigne d'un cavalier.

Allait-il entendre un cours d'équitation sentimentale? Il avait mis pied à terre aussi et se tenait près d'elle, encore essoufflé, toujours furieux. Il se reprit un peu pour la complimenter sur son art d'amazone ; il dut le faire habilement, car elle sourit, mais il se trouvait ridicule et en avait honte... Et puis, surtout, il eût voulu savoir ce que pensait madame Randal.

— Si je monte à peu près bien, — dit-elle, — ce n'est pas venu tout seul, croyez-moi ! les débuts furent pénibles ! mais cela me plaisait et j'aime les chevaux... Tiens ! voilà Sam Harland... Sam ! ramenez donc Mouse et Flea à l'écurie ; bouchonnez-les et mettez-leur des couvertures.

Harland considéra d'un air scandalisé les deux bêtes en sueur.

— Oh !... c'est du joli ! D'ailleurs, je le prévoyais : je venais pour cela, Madame.

Il passa les brides à ses bras et, comme il s'en allait, son regard chargé de reproches s'appesantit sur Mathieu.

— Maintenant, regagnons chacun notre logis.

— Déjà, Madame ! Vous n'attendrez pas un instant? Nous voilà seuls... Je désirais tant vous revoir, vous serrer la main ! Tout à l'heure, j'avais l'impression que vous tentiez de m'échap-

per, quand vous galopiez devant moi, sur la prairie... et j'en souffrais ; je vous admirais parce que vous me paraissiez si belle, et je vous détestais parce que vous tâchiez de me fuir... car c'est bien cela que vous faisiez, n'est-ce pas?

— Oh ! monsieur Delannes !.. — répondit la voix triste d'Ida.

— Mais la course est finie : je retrouve mon amie d'il y a huit jours, à qui j'ai si souvent pensé depuis...

(Mathieu ressentit au même moment une gêne horrible qui dura juste le temps d'une fulguration, pas assez pour qu'il interrompît sa phrase : gêne d'avoir adressé maintes fois des paroles analogues, sur un ton très passionné, à de petites Parisiennes accueillantes.)

— ... Si souvent, Madame, et avec une si tendre sollicitude !

En achevant sa phrase, Mathieu se trouvait comme avant : l'âme obscure.

— Non, c'est faux !

— Oh ! je sais bien ! vous ne croirez pas un mot de ce que je dis, et cela est tout naturel... Comment pourriez-vous me connaître?...

Mathieu rendait la main au mensonge. Mieux encore que Flea sur la prairie ensoleillée, le mensonge était lancé pour une longue course.

Et Mathieu parla.

Il parla avec ferveur, avec subtilité, sur un ton de franchise ouverte et parfois de supplication. Il ne parlait pas pour lui-même : il faisait parler un homme épris qui avoue enfin son beau désir ; il parlait bien. Son inconsciente méthode fut retorse : trop évidente, trop simple (on ne ment pas aussi simplement), elle valait par l'accent. Il se trouvait à ce tournant de la vie où un hasard vraiment divin fait apparaître cela même qu'on attendait, dont la venue est un éblouissement : l'amour. Il disait le premier soubresaut qui, devant la merveille, laisse interdit, et la peur que cette présence donne et la déroute où elle jette qui la brave... Mesure de la voix, sincérité, sobriété du geste, expressions de la face allant du pathétique au douloureux, rien n'y manquait ! même pas l'aveu couvert de la mauvaise foi... (tant de brusque hardiesse était

inconcevable, on ne pouvait admettre la plénitude d'un tel cœur !... sans doute... et cependant...) puis, ce fut une prière tendre, toute basse, qui se troublait, qui s'égarait, qui ne s'affermissait que par l'espérance lointaine d'être agréée enfin et qui, devant une chimère si folle, renonçait aussitôt, ou faisait semblant.

— Taisez-vous, monsieur Delannes !

Cri de colère? non : de détresse tout au plus.

Et madame Randal parla à son tour.

XVII

— Vous aussi !... vous aussi !...

Elle ne sût dire que cela, d'abord ; ensuite ce fut le déchirement :

— C'est donc une vocation ! il faut que j'en prenne mon parti : je ne connaîtrai les hommes que pour me défendre d'eux ! toujours, j'en serai entourée comme de bêtes... Non ! les bêtes sont meilleures, les bêtes sont plus pures que les hommes ; eux s'avancent vers moi avec un sourire ; ils causent en toute franchise, sur un ton de camarade, à cœur ouvert, ainsi que des amis ; ils plaisantent ou parlent sérieusement, ils m'intéressent, en passant ils me flattent, et puis je m'aperçois qu'ils font la roue ; me voilà prévenue ! je n'ai qu'à me tenir sur mes gardes : je sais ce qui va suivre... Ou bien, ils deviennent soudain moroses, ils ne desserrent plus les dents, ils me regardent sans oser rien dire, mais ils me montrent leur détresse autrement : je la vois dans leurs yeux, je l'entends, je l'écoute dans leur rire qui a perdu sa gaîté, je la remarque dans leurs gestes, dans leurs façons de marcher, de saluer, de se tourner vers moi subitement et de se détourner plus vite encore... Ils souffrent, je les aide à souffrir, ils souffrent à cause de moi. Ils n'ont pas le courage d'avouer ce qu'ils pensent et pas celui non plus de le cacher ! C'est, à la longue, un spectacle lugubre qui brise les nerfs. L'un ou l'autre : la brute en folie ou le mendiant malheureux. Tous, vous vous montrez ainsi, dès que je vous connais un peu. Vous-même l'avez remarqué, lorsque vous parliez de mon influence sur

les hommes du camp. Au lieu de vous taire, par décence, par charité, vous me l'avez dit, cruellement, pour me blesser, pour que je saigne !... Ah ! je ne l'ignorais pas, cette influence ! Moi qui n'aime que la liberté, qui ne cherche que la liberté, je ne me sens jamais libre, je rencontre partout des pièges tendus afin que je trébuche, que je me fasse mal, car vous êtes méchants ! (pas vous seul... tous !) Voilà qui ôte le goût de vivre ! Ah ! quand pourrai-je surprendre dans les yeux d'un homme vivant près de moi, le regard clair qui ne sous-entend rien ?... Les enfants ont ce regard, direz-vous? Non : les enfants voient bien vite que j'ai peur et, pour cela, s'éloignent de moi... C'est moi qui leur fais peur ! En vous, j'avais presque confiance ; je me disais : il sera peut-être l'ami. Je me montrais encore une fois stupide... Nous galopons à travers vos prés ; je pense que vous jouez à la course ; je me hâte, vous aussi... vous essayez donc de me dépasser? eh non ! vous tâchez de m'atteindre, et déjà vous savez pourquoi !... Alors, maintenant, je vous déteste, monsieur Delannes, puisque vous ressemblez à tous les autres, et je vous prie... (lâchez mon bras !) et je vous prie de me quitter à l'instant.

— Vous me pardonnerez, Madame, répondit Mathieu d'une voix sourde et confuse ; votre colère vous aveugle ; ne soyez pas injuste ! Vous ne sentez ni la sincérité de mes paroles, ni celle de mon profond repentir ! Ce sera pour demain : vous aurez oublié; vous verrez alors les choses telles qu'elles sont... Vous viendrez chez moi, un jour très proche; paisiblement, là-haut sur la terrasse, nous causerons de notre double erreur, en vrais amis, et je vous convaincrai de mon respect, de mon amour... Adieu, madame Randal, non !... à bientôt.

Il s'éloigna, sans dire plus et sans se retourner. Comme il sortait du bois, il vît paraître Avery Leslie, à pied, vêtu seulement d'un pantalon bleu et qui lui dit :

— Oh ! tout à l'heure, je vous voyais de la plage ; il ne faut pas galoper si vite ! Flea aura pris froid, et puis il ne faut pas faire semblant de chasser, monsieur Delannes... elle pourrait avoir peur.

Mathieu n'était pas du tout en veine d'écouter les remontrances d'un adolescent américain...

— Viendra-t-elle? — se demandait-il... — Viendra-t-elle? se demandait-il encore, un quart d'heure plus tard, en rentrant chez lui. Viendra-t-elle?

XVIII

Ida Randal essayait de se recueillir. Elle avait d'abord longuement songé à elle-même, mais ne parvenait qu'à brouiller un esprit déjà perdu et mettre plus encore d'agitation dans un cœur en désordre. Il lui fallait se rendre à l'évidence : non, elle ne pouvait échapper à sa joie. Sa joie la reprenait toujours ; elle avait beau fuir, la joie aux lèvres chantantes savait la rattraper, et si, par ruse, elle se cachait au sein de quelque vieux souvenir, c'était en vain : elle se découvrait, elle se livrait bientôt elle-même, tant la joie chantait clair, tant cet appel semblait persuasif et tant le souvenir gardien la protégeait peu.

De quel bénéfice pouvait être une évocation austère et grave, noble, à coup sûr, mais glacée, au passage de ce glorieux fantôme à la démarche vivante et dansante, aux mains pleines de fleurs, et qui chantait !

Oui, Randal l'avait sauvée de la misère, de la honte, peut-être ; ses attentions ne se comptaient plus, délicates et même tendres; sa bonté ne se lassait pas, mais la joie avait une autre bonté, moins voulue, et d'autres attentions, incessantes, que l'on ne pouvait dénombrer, qui toutes ravissaient le cœur : un geste, une parole, un sourire, une façon de dire, une façon de penser, un regard... et chaque fois on en ressentait ce même ineffable saisissement, ce même sursaut, et chaque fois, résonnait l'écho de cette voix qui chante, l'exaltant écho de la joie.

Que valaient, au juste, les discours de Randal, ses théories, ses préceptes, ses principes?... (oh ! l'ennui qui s'en dégageait !) Randal disait toujours la vérité. Ce soir, Ida préfère le mensonge... Mais une piqûre aiguë lui perce la poitrine, soudain : le mensonge? la joie peut-elle donc mentir? mentir en souriant, en souriant ainsi? mentir en chantant, et de cette voix?

Ida est seule dans sa chambre où le crépuscule glisse des ombres grises. Randal, occupé par de longues besognes, ne viendra pas. Elle s'écoute vivre. Pourquoi cette révolution dans le cours égal de ses jours? Parfois, elle souffrait de leur règle exacte et scrupuleuse, elle s'indignait d'être soumise à un maître qu'elle n'avait pas choisi, qu'elle supportait, en somme, sans trop d'impatience : un bon maître. Elle l'accorde, il fut un bon maître ; elle se le répète, mais l'affirmation est inutile : ce sont là des paroles vides, privées d'accent, dont elle saisit à peine le sens. Maintenant, elle revient à la raison, elle comprend : le bon maître est celui qu'on aime, celui qu'elle aime... ce dernier mot, elle l'a tout au plus balbutié du bout des lèvres, sans presque le dire. Eh! qu'importe! puisqu'elle l'a dit ! — Le bon maître est celui qui vient vers elle malgré lui, qu'elle n'a pas appelé et qui l'a néanmoins entendue, qui ne la chargera pas de chaînes, mais simplement la prendra par la main et l'emmènera. — Celui-là sera le bon maître.

Une rumeur la distrait : d'abord un hennissement de cheval, puis des voix bourdonnantes ; on se dispute à l'écurie. Tout ce monde qui l'entoure ne lui est-il pas cher d'une certaine façon? Ne ressent-elle pas de l'orgueil à connaître son influence sur ces hommes simples qui l'écoutent avec une attention dévote, comme des enfants sérieux et sages? Ne vont-ils pas souffrir, elle partie?

Un regret encore mal défini se présente... Partir ! partir ! l'idée de partir lui fait lâcher prise aussitôt ; d'ailleurs, elle tenait le regret d'une bien faible main.

Elle voudrait penser aux jours qui viendront : non pas à mercredi prochain, par exemple, non pas à la fin de la semaine suivante (cela se devine trop aisément), mais plus loin, aux mois, à l'an d'après, et plus loin encore, aux jours qu'elle ne voit guère, qu'elle imagine peu.

Elle se martyrise en tâchant de se figurer vieille, auprès de lui, plus âgé ; moins belle, auprès de lui, plus grave ; moins souple en sa grâce vigoureuse, auprès de lui qui, tendrement, la soutient de son bras ; toujours aimante, auprès de lui qui l'aime toujours. Ah ! qu'elle désire évoquer en elle-même ce beau spectacle ! — Non ! non ! c'est impossible ! elle ne peut pas ! — Ida ne pense qu'à aujourd'hui ou bien à cette heure

qui dépend d'elle, qui, suivant son vœu, commencerait tout de suite, ou qui ne sera pas.

A ses oreilles, la joie chante encore, et cependant Ida Randal reste écroulée au fond de ce fauteuil, dans un coin de sa chambre obscure, sans forces pour agir, éblouie dans l'ombre. De temps en temps, une image surgit, de délice ou de désolation, un doute inattendu, une question harcelante, la mémoire d'un instant échu qu'elle croyait effacé, si précis, si vivant avec toutes ses nuances qu'il lui semble odieusement le revivre. Elle se souvient d'elle-même au point d'oublier que ce souvenir oùe lle joue un tel rôle apparti entau passé... Saura-t-elle aimer?

Ceux-là qui la regardent d'un si beau regard fidèle, ses amis du camp, la rappelleraient en vain, elle le sait bien, mais ici, elle est reine d'un petit peuple aimant et sincère... Là-bas, saura-t-elle se faire aimer?

Il lui vient une grande honte soudain. Si cette pensée l'avait touché de loin, s'il avait eu vent de cette incertitude, lui qui, à la même minute, pensait à elle, la désirait, offrait sa vie! oh! comme elle rougirait !

Mais l'effort paraît surhumain de se lever, de marcher jusqu'à la porte, de l'ouvrir, de franchir le seuil, de traverser toute la prairie (elle est en pente, il faut même la gravir), d'atteindre la terrasse et l'autre seuil... Et puis elle se dit que peut-être ne l'aura-t-il pas attendue, qu'il ne sera pas là, debout, en expectative du bonheur, attentif au moindre bruit.

On n'y voit plus clair du tout.

Ida se lève, allume une bougie. Elle ignore maintenant ce qui se passe en elle, et même ce que peut révéler son image. Elle s'approche de sa glace, elle se regarde dans la glace, longuement, haussant et baissant la petite flamme pour mieux se voir. Une figure immobile, très blanche, très pâle, une figure qui ne dit rien, mais, peu à peu, il semble que la bouche s'anime ; un sourire naît sur les lèvres, dans les yeux ; elle sourit, comme en extase, possédée par une trop haute, par une trop splendide joie... Alors Ida se détourne de son reflet, ferme la porte à double tour et, brusquement, souffle la petite flamme.

XIX

Elle ne vint pas. Il l'attendit patiemment. Elle ne vint pas.

Mathieu ne sortait plus, sa patience s'usait, il n'allait plus au camp, ne sachant au juste à quelle heure viendrait Ida Randal ; mais elle ne vint pas. Il tâcha de raisonner son aventure, de l'examiner de sang-froid. Pourquoi rester ainsi à l'affût de quelqu'un qui ne paraîtrait point?... Attente absurde !... et néanmoins, il l'attendait, mais elle ne vint pas.

Pourtant, il fallait qu'elle vînt ; cela ne pouvait durer ainsi. Mathieu se sentait tout changé, d'humeur hargneuse. Il parlait à peine à son ami Hourgues et sans aménité : attendre tout un jour, tous les jours qui suivent, du matin jusqu'au soir, se réveiller, la nuit, pour attendre encore, cela aigrit, cela exaspère, cela rend agressif. Plus tard, quand elle serait venue, on verrait bien, on discuterait, on se rendrait compte, on retrouverait la liberté de penser et d'agir... Halluciné par cette attente, Mathieu était chez lui comme en prison. Il n'en pouvait plus ! Il fallait que quelqu'un lui ouvrît la porte qu'il ne pousserait pas tout seul. Quand Ida se plaignait de n'être point libre, savait-elle tout le poids d'une contrainte, celle d'attendre?...

— Je prends des façons de neurasthénique, — se disait Mathieu, — car en somme, depuis plusieurs jours, je souffre simplement des suites de l'accès de fureur qui me prit quand cette proie que je poursuivais par jeu, d'abord, et sans passion, puis tout au plus par désir, voulut s'échapper et y parvint.

Mais que lui servait de faire preuve de bon sens, puisqu'il attendait encore? Jamais il ne songea même à lui écrire, à lui faire tenir quelque message (c'eût été si facile !). Non, elle devait venir chez lui, elle, femme libre qui forçait un homme libre à l'attendre, et pour s'apaiser, sans doute, il imaginait cette visite, en construisait, en détruisait les incidents et la péripétie, ajoutait, effaçait un détail, remettait tout en scène, recommençait.

Or, un matin, assis sur la terrasse de Villedon, Mathieu rongeait son frein et tâchait d'user le temps, de s'occuper une heure encore à lire les feuilles de Paris et à fumer des

cigarettes. Ce matin-là, il se sentait plus calme, même il considérait son cas avec une certaine ironie. En somme, cette retraite lui pesait, l'ennuyait. Hourgues se montrait inquiet de sa méchante humeur, ce qui l'ennuyait aussi. L'ironie de son point de vue s'accentua : il se moqua durement de lui-même et sa contrainte en fut allégée... Il résolut de reprendre sa vie normale où il l'avait laissée, comme l'on se rassied après s'être, un instant, levé de table.

— Oui, — se dit-il, — mais le plat s'est refroidi... Mes sentiments ont dû faire de même.

Il eut un sourire de mauvais aloi, de mauvais goût.

— Allons ! je ne suis qu'un imbécile, et je le prouve abondamment. Voilà-t-il pas des histoires, pour peu de chose ! Je rencontre une femme d'un genre assez particulier que je ne connais pas, auquel, jadis, Gaby, Lily, Nicole ni May Read ne m'avaient habitué, une femme qui ne leur ressemble guère, sans doute, mais qui, peut-être... (au fait, je n'en sais rien...) et je m'emballe ! et je me rends malheureux ! Quelle tête de turc j'aurais présenté à mon vieil oncle !

Mathieu rabattit sur ses genoux le journal qu'il ne lisait plus et regarda devant lui. Villedon n'avait pas changé, le paysage ne perdait rien de son attrait, le charmait comme à l'ordinaire... Pour l'après-midi, quelle délicieuse promenade et au retour, quel bain de mer tonifiant en compagnie de certains membres du cirque ! Il ferait les pires farces à Sam Harland qui passait pour un médiocre nageur.

— On s'amusera !

Et alors, Mathieu s'aperçut que quelqu'un, venant de la prairie, ouvrait la petite grille du jardin. Il sut tout de suite qui lui rendait visite. Il ne s'étonna point. Il se leva, jeta sa cigarette et descendit les marches de la terrasse d'un pas tranquille de propriétaire bien appris qui sait vivre.

Elle était venue.

XX

Ida Randal parlait avec modération, sur un ton de froideur calculée, cependant sa bouche était instable, son regard un peu fixe ; ses mains aussi obéissaient mal, tremblaient. Elle ne contrôlait parfaitement que sa voix.

— La dernière scène, je devrais dire la dernière réprimande, car James ordonne et punit mais jamais ne se fâche, fut au sujet de cette danse de music-hall que j'invente et qu'il déclare « indigne d'une chrétienne ». Comme si un sketch devait avoir les qualités d'un sermon !

Que James Randal fût un honnête homme, méritant l'estime et certaine admiration, un homme d'élite à sa manière, cela ne se discutait pas, étant reconnu d'avance ; néanmoins, on peut juger diversement un prophète, directeur de cirque, suivant qu'on l'étudie au sein de sa tribu et de sa troupe, dans l'exercice de ses fonctions, ou qu'on l'envisage en chemise. Ida Randal ne disait rien d'autre.

Pour ce qui était de cette danse « indigne d'une chrétienne », la description terne et brève qu'elle en donna ne permettait guère de l'imaginer. En fait, l'incident s'était produit dans des circonstances moins sommaires.

On réservait d'habitude certain hangar meublé d'un piano et de quelques banquettes à des répétitions de music-hall qui n'exigeaient ni décor ni figuration ; une estrade dressée au fond suffisait, en somme, à tous les besoins. Dans ce hangar dénommé « salle d'études », Ida était entrée, la veille, suivie d'un nègre qui posa sur le piano des musiques diverses.

— Vous jouerez, — dit-elle, — les numéros 7, 14 et 57, à la suite.

Par son sketch de danse, « lever du jour », elle comptait rendre sensible l'attente anxieuse, l'exaltation et la joie d'un être devant l'aube et l'aurore. De semblables « chorégraphies décoratives » avaient fait un certain bruit, surtout dans les grandes villes, et lui attiraient force compliments. Des critiques réputés s'y intéressèrent au point de lui consacrer de longs articles, et l'affiche ne laissait pas ignorer qu'elle imaginait elle-même ces séduisantes créations.

Elle écouta les trois mélodies correspondant aux trois moments de la danse, fit des recommandations précises à l'accompagnateur et monta sur les planches.

Quelqu'un poussait la porte du hangar.

— Nous ne vous gênerons pas en assistant? — demanda Sam Harland que suivait Avery Leslie.

Après une courte hésitation, elle se décida. Peu importait :

comme elle le danserait plus tard en public, pourquoi ne pas juger tout de suite de l'effet produit par son « lever du jour »?

— Entrez ! entrez ! vous me direz votre opinion à la fin seulement.

— Le Maître viendra dans quelques minutes.

Elle ne put réprimer un geste de mauvaise humeur : James la surveillerait donc toujours ! Tant pis ! elle tâcherait d'oublier sa présence.

— Personne d'autre, en tous cas ; après lui, vous donnerez un tour de clef.

Et, s'adressant au nègre :

— Commencez.

La trame de ses pas était fixée, déjà ; il lui restait à trouver la broderie et les couleurs, la mimique expressive qui animerait l'ensemble. Elle ne chercherait pas à se vêtir de façon rare ou surprenante; n'importe quelle robe très ample, de tissu léger, de teinte grise, comme elle en portait une, ferait l'affaire. Maintenant, alerte, le pied sûr dans le chausson serré, il lui venait une vague curiosité de ce qu'elle allait entreprendre.

Elle dansa.

Elle errait, en pleine nuit, sur le tapis de mousses d'une clairière ; de hautes ombres immobiles l'entouraient de tous côtés mais ne la protégeaient point : elle était prise dans le cercle noir de ces gardiennes tressant leurs longs bras. A quoi servait d'invoquer le ciel? rien ne répondait jamais à son geste de supplication. Il ne lui restait que de danser suivant la rumeur du feuillage, de danser pour se distraire de la nuit, de danser pour fuir un peu, sans nul espoir de s'échapper.

— Oui, c'est cela : diminuez le vent sans brusquerie et reprenez ensuite doucement.

Affreux silence ! instant saisissant qui la tient immobile, toute droite, les mains basses, grandes ouvertes, et lorsque le bruissement se fait entendre de nouveau, elle en a peur : elle s'accroupit sur la mousse, elle tremble, puis se relève, se jette à droite, se jette à gauche, toujours en vain, car toujours un arbre noir se dresse devant elle, l'oblige à reculer, la repousse,

alors qu'elle voudrait bondir, tenter le grand saut libérateur dans l'ombre.

Et maintenant, elle renonce : vaincue par l'effroi, elle perd courage, elle s'abandonne ; chacun de ses gestes est une plainte ; elle appelle la nuit pour s'y ensevelir, elle livre à la nuit son pauvre corps brisé, elle s'étend par terre, elle s'étire mollement, en attendant la nuit qui va venir ; exténuée, elle s'offre à la nuit.

Soudain, sur ses deux bras qui la maintenaient assise, elle s'est redressée. — Un faible gazouillis... où donc? ... elle écoute, — et le gazouillis devient un chant d'oiseau. Ah ! quel relâche en sa dure angoisse ! l'oiseau chante : divine charité ! Elle est debout et l'oiseau chante ; alors elle danse, elle danse en reconnaissance de ce chant, elle dessine des méandres, en imitant le labyrinthe de ce chant.

Mais que voit-elle, pour s'étonner ainsi, pour paraître à ce point stupéfaite, si peu rassurée encore et comme incrédule? — Là-haut, ne dirait-on pas que le ciel s'éclaire, que la nuit supérieure est moins sombre? Elle se blottit, peureusement, contre le tronc d'un grand chêne... Elle attend. Est-ce cela qu'annonçait l'oiseau ? Oui, les murs de sa prison semblent s'ouvrir par féerique prodige ; le rideau des arbres est moins opaque ; serait-ce donc le jour, l'aube incertaine qui annonce le jour?

Le jour viendra bientôt, elle le sait ! Elle se prend la tête dans les mains, elle court, insoucieuse de l'obstacle ; elle ne danse plus, elle se lance en avant, d'ici, de là, avec des soubresauts et des écarts, le visage toujours enseveli, puis, tout à coup, elle s'arrête, elle regarde : c'est lui !

Alors sa danse devient une danse de triomphe ; elle a deviné le jour ; la forêt autour d'elle s'approfondit, la clairière est toute grise, le feuillage revit, une brise murmure ; voici enfin le jour ! Elle danse pour le jour ; la nuit n'est plus ; elle danse pour le jour qui chante ; elle se donne au jour, non plus comme elle se donnait aux ombres, mais d'un don libre et joyeux : elle offre au jour sa poitrine où le cœur prend un rythme nouveau ; elle offre ses bras qui sauront étreindre, ses mains qui sauront caresser ; elle offre ses jambes et son ventre, et, d'un coup de tête, elle défait toute sa chevelure, pour offrir au jour ses cheveux.

— Il faudra bien veiller à ce que le rideau tombe juste à cet instant. Je suis sûre de l'effet, car je retire mon peigne sans qu'on puisse le voir, mais je n'aurai aucun moyen de sortir de scène si le rideau est levé. Ce sera délicat.

Elle s'explique sur un ton que l'essoufflement ne rend pas moins calme : elle parle de son métier.

— Nous allons nous en occuper, — interjeta James Randal, assis dans un coin et qui n'avait rien perdu de la danse. — Chaussez-vous, recoiffez-vous et, surtout, mettez un manteau. Je vous attendrai dehors.

— Je veux prendre l'air! — grogna Sam Harland à voix basse.

Il sortit, laissant Avery tout secoué d'émotion.

— Oh ! madame Randal! que c'était beau! J'y songerai cette nuit, j'en rêverai chaque nuit !

Elle agréa l'hommage par un bon sourire.

XXI

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas fait signe? — demandait Mathieu. — J'aurais tant aimé voir cela !

Si vague que fût la description que cette femme donnait d'elle-même, si incertaine l'image qu'elle offrait de sa danse (elle employait les mots les plus secs, les plus froids et beaucoup de termes de métier qui ne rendaient rien), Mathieu n'en regrettait pas moins l'occasion manquée.

— Hier, à cinq heures, pendant que vous dansiez, moi, je m'ennuyais en fumant des cigarettes.

— Non, non... une esquisse, ça ne se montre pas. Plus tard, quand tout sera mis au point, on verra. D'ailleurs, j'aurais été inquiète de ce que vous dirait mon mari : quand il s'indigne, il parle trop... Il veut placer son homélie ! Je vous parais injuste? Ah! mon ami, il arrive un moment où l'on n'en peut plus, où le ver lui-même se retourne!

Elle s'exaspérait de ce que James fût toujours si autoritaire, si sûr de lui, qu'il édictât des lois plutôt que de donner des avis et que, chaque fois, implacablement, il eût raison. Elle s'était d'abord habituée, comme par lassitude, à cette

vie coupée de commandements et de remontrances ; elle haussait les épaules, elle n'écoutait pas.

— Aujourd'hui, ce moyen de défense m'échappe : il me semble que James cherche les occasions de conflit au lieu de les éviter ou de les prendre seulement quand elles se présentent. Il s'ingénie à me blesser par des phrases courtoises, à me contrecarrer en tout... alors je réagis, je me révolte... Et puis, ce matin, songeant qu'un ami était là qui m'offrait ses conseils, son aide, son affection peut-être, je suis sortie du camp, j'ai traversé la grande prairie et j'ai poussé la grille de votre jardin.

Chez Mathieu, pas la moindre émotion du genre où le cœur se révèle : rien que le sentiment du joueur qui gagne une partie bien jouée, et qui s'en félicite... chez Ida Randal, une angoisse visible, clairement lue sur le visage harassé d'inquiétude, tout à coup : quelle serait la réponse de Mathieu?

Elle fut habile encore, très cordiale, pleine de franchise et dite sur ce ton de camaraderie tendre qui donne confiance. Il installa madame Randal près de lui, sur la terrasse, au grand air, et là, dans des fauteuils cannés, face à un charmant paysage, ils causèrent amicalement. Peu à peu, les traits d'Ida reprirent leur calme et ses yeux leur mobilité naturelle, tandis que ses mains se reposaient.

— Par ce moyen, ma pauvre amie, vous supporterez l'épreuve si lourde, — disait Mathieu ; — vous savez maintenant où venir ; je serai là, toujours. Rien n'est changé, sauf que vous ne vous sentirez plus malheureuse, que la plus petite blessure sera pansée aussitôt et la parole méchante effacée. Vous reviendrez souvent, tous les matins si vous le pouvez : un instant, une heure, plus longtemps... l'après-midi, nous monterons à cheval ensemble et, plus tard, nous tâcherons de nous retrouver aussi le soir... n'est-ce pas?

— Peut-être à pareille heure, demain, mon ami, — murmura-t-elle, quand elle lui prit et lui serra les mains, au départ, avec une sorte de ferveur reconnaissante.

Mathieu remontait dans sa chambre.

— Et, pour finir, — se disait-il, — j'y trouve du mécompte, car il est bien évident que je ne l'aime pas !

XXII

La corde oblique s'attachait à un anneau maçonné en terre et à la fourche d'un vieux chêne de l'orée du bois dont le tronc ne risquait ni de plier ni de rompre. Un filet tendu écartait d'ailleurs la possibilité même de tout accident. Avery Leslie, profitant de l'absence de James Randal, parti en voyage d'affaires de huit jours à Londres, lui préparait pour son retour la surprise d'un numéro compliqué mais surprenant et très propre à exciter les bravos, où, glissant le long de la corde après en avoir fait l'ascension méthodique, il enfilerait des bagues dorées sur une lance, tandis que Plug, invisible, produirait (à l'aide de quel instrument, on l'ignorait encore), un bruit aigu, affreux, de déchirure, qui durerait autant que la glissade. Leslie devant fermer d'abord le parasol chinois qui lui servait de balancier et, par suite, être bien sûr de son équilibre au départ, ce beau travail exigeait une mise au point des plus minutieuses.

Une douzaine de spectateurs assistaient aux premiers essais. Cela passionnait Mathieu qui avait fourni le bois de la lance, un long bambou très léger, bien en main, que l'on dorerait plus tard.

— Ce sera joli au soleil et aux lumières, mais si l'on pouvait le faire au clair de lune, avec des anneaux et une lance d'argent, ou bien en crevant des bulles de savon! Et puis, songez donc! je porterais alors un maillot tout noir et une calotte noire sur la tête!

— Avery! — interrompit madame Randal, — il faut attendre le jour où notre cirque se rendra au pays des contes de fées...

— Bientôt, Madame, bientôt! déjà, vous, quand vous dansiez...

— Ce gosse est charmant! — dit-elle à Mathieu.

La répétition fut peu satisfaisante et Leslie ne tarda pas à se sentir fatigué.

— Rentrons, — dit-il. — Monsieur Delannes, Harland, Plug, aidez-moi donc à plier le filet. Merci; la corde peut rester, on la retendra, mais, la nuit, le filet s'abîme.

Quelques instants plus tard, Ida s'approcha de Mathieu :

— Au revoir, — dit-elle.

Puis elle ajouta secrètement :

— Rentrez dans une demi-heure : vous me trouverez chez vous.

Le filet avait été mis en lieu sûr ; Harland et Plug s'éloignaient.

— Venez-vous avec moi jusqu'au camp? — dit Leslie à Mathieu.

— Bien volontiers, mon cher, et j'en profite pour vous féliciter... Très réussies, cette montée, cette descente... Monsieur Randal sera content.

— La descente, oui, on applaudira, on aura l'impression d'étrangler, d'étouffer, ce qui ravit le public, mais moi, c'est la montée que je préfère : cela signifie quelque chose... Pendant la montée, je me répète la chanson dont nous parlions, l'autre soir, et je l'entends. Je quitte la terre, je m'élève à cause d'elle. Je deviens de plus en plus pur, je chante cette chanson pour moi-même, je sens que je m'éloigne du mal, que je monte vers ce qui est beau, vers ce qui est bon, vers ce que chante ma chanson, et un jour, ou peut-être cette nuit de lune où je serai vêtu de noir, la chanson m'entraînera plus haut encore, si haut! si haut que je toucherai au ciel, et alors je serai heureux.

— Vous deviendrez un grand danseur de corde, Avery...

— Si Dieu le veut... Mais vous voici arrivés. Vous verrai-je demain?

— Assurément.

Mathieu se dirigea vers son logis où il savait trouver Ida. Il songeait en marchant.

— Pourquoi pas une amie, puisque je ne l'aime pas d'amour? Cet enfant est plus près du grand amour que je ne fus jamais... Je la vois souvent, je crois l'aimer quand je suis auprès d'elle, mais c'est tout autre chose, l'amour!

Il poussa la grille.

— Connaîtrai-je l'amour où l'on se sent heureux et libre à la fois?

Il entra sur la terrasse.

— Ida, mon amie!

Madame Randal parut...

Et ce même jour, comme tombait le crépuscule, une forme fugitive s'échappa du jardin de Villedon, tandis qu'au fond de la pièce où, jadis, M. Jacques Mesnard fumait, ironisait et souffrait de la goutte, un jeune homme pleurait désespérément, la tête dans ses mains.

XXIII

Or, quelques jours plus tard, Sam Harland, assis dans un coin de son écurie, causait avec Avery Leslie, venu en visiteur.

— Je les surveille, — disait-il, — et je suis sûr qu'ils font le mal. Ça ne trompe pas, mon garçon : quand le ver est dans le fruit, le fruit perd ses belles couleurs ; quand le mal est dans l'esprit, l'œil perd sa clarté. Ils n'ont plus le regard clair.

— Ne parle pas ainsi, — répondit Leslie ; — tu ne sais pas : tu juges de choses que tu ignores. Tais-toi : tu me fais de la peine.

— Tu penses comme moi, seulement, tu as peur de le dire. Si notre maison tient debout, c'est à cause d'elle. Elle partie, les murs céderont de tous côtés, le toit tombera sur nos têtes et ce sera la désolation.

— Elle ne partira pas, — dit Avery, — elle a la charge de nos âmes, elle le sait. Elle est comme la madone des églises où vont les catholiques : la madone ne s'en va pas, tant qu'il reste des âmes à sauver. La nôtre doit nous conduire doucement vers le ciel. Comment pourrait-elle partir? Nous serions trop malheureux...

— Oui, — dit Harland, — au fond du malheur, tout au fond... Mais lui est un méchant!

— Je ne crois pas ; il me semble que son cœur est pur ; il s'est toujours montré bon camarade; je l'aime beaucoup... Et puis, si une mauvaise pensée l'a touché, peut-être ne s'en rend-il pas compte : on n'a pas toujours de la lumière dans le cœur !... Oui, je l'aime beaucoup.

— Moi, je le déteste et voilà pourquoi je le surveille... Avery, écoute-moi. Devant Dieu, j'en suis certain : le ver est dans le fruit.

Après quoi, Sam Harland sortit de l'écurie, s'installa sur un banc d'où il pouvait surveiller le petit domaine qui lui était confié et, refusant de parler davantage, fuma sa pipe d'un air rageur, tandis que Leslie, un peu désemparé, allait se promener tout droit devant lui, l'œil vague et les bras ballants.

Et, ce même jour, Joy-for-ever, la caissière, causait avec Miss Jones, la dactylographe, dans le bureau de James Randal parti en voyages d'affaires.

— Tout ça, c'est des idées, ma chère ! vous avez la tête tournée...

Mais Miss Jones ne se laissait pas convaincre :

— Non! non! moi, j'ai des yeux pour voir et des oreilles pour entendre ; d'ailleurs, il suffit de n'être pas aveugle et d'écouter un peu. Ils ont l'air inquiet, et cela pourrait s'expliquer autrement, et ils ont l'air joyeux, ce qui serait tout simple, mais ils ont l'air inquiet et joyeux à la fois, et voilà où je m'arrête pour réfléchir... Réfléchissez à votre tour, Joy-for-ever.

— Je ne sais pas réfléchir : ça fait du mal et ça rend triste.

— Enfin les autres parlent dans les coins, tout bas, comme s'ils se confiaient des secrets...

— Eh bien, moi, j'affirme qu'on ne parle pas dans les coins pour dire la vérité, parce que la vérité se dit tout haut : on parle dans les coins seulement lorsqu'on a honte ou que l'on invente un mensonge.

— Ma chère!... quel âge avez-vous?

— Cinquante et un ans, au jour de l'Indépendance.

— Quand vous parlez ainsi, je vous en donnerais douze!

Joy-for-ever s'agitait sur sa chaise.

— Mais regardez donc ses yeux! — s'écria-t-elle. — On n'a pas des yeux pareils si l'on fait ce que vous dites!... Et lui, ce bon sourire!... aurait-il ce bon sourire? Je ne savais pas qu'un Français pût sourire comme ça!... Oh! vilaine! qui pensez à des choses abominables!.. Vilaine!.. j'ai tort de vous écouter!

Et Joy-for-ever, frappée, moins par l'odieux de tels soupçons que par leur absurdité bien évidente, fut prise d'un accès

de gaîté, fut saisie soudain d'un rire de délivrance qui la secoua tout entière.

— Maintenant, je vais revoir les comptes de ce mois, — dit-elle en se levant, — car il me manque deux francs soixante-quinze.

— J'ai encore plusieurs lettres à écrire, — répliqua Miss Jones; — adieu, ma chère... ma chère enfant.

A la même heure, dans le cirque désert, bâtisse de fortune dressée au fond du camp, John Plug errait, vêtu d'un large pantalon de clown, très ridicule, et du veston fort convenable qu'il mettait pour se rendre au village. Il tenait à la main et balançait un sac de toile. Ayant fait d'abord le tour des gradins, il inspecta soigneusement les issues, regarda de tous côtés et ne descendit dans la piste que bien certain de n'être pas dérangé. Alors, sur le tapis couleur de crottin clair, il vida son sac d'où tombèrent cinq boules de bois doré.

— Cinq, — dit-il... — Pas plus, pas moins : le jeu de quatre est trop facile et jamais je ne réussis le jeu de six. Il faut que j'en prenne cinq, pour l'équité... Quand on doute, qu'on hésite, qu'on se sent malheureux, voilà le bon moyen. Je vais essayer.

Il cueillit les cinq boules successivement et les jeta en l'air pour juger de leur poids, puis il les regarda, tombées à ses pieds.

— Je commence!

Maintenant, il parle à voix haute... A qui donc s'adresse-t-il?

— Si je dure le temps d'un numéro ordinaire, cela prouvera que nous avons tous dans notre bouche une langue venimeuse et que nous méritons le fouet et le cachot... Mais alors, rien ne change pour elle. Si je rate, eh bien, je souffrirai plus à mon aise... Oh! l'éclairage est vraiment mauvais... Tant pis! A d'autres heures, je ne serais pas seul... Oui, je commence.

Et John Plug, debout au centre de la piste, se met à jongler de façon bizarre avec les cinq boules de bois doré, se retournant par de brusques secousses, et sans cesse, dansant. Les cinq boules montent, s'envolent, redescendent ; elles ne touchent les mains expertes que pour en rejaillir ; elles ne se choquent pas : elles dessinent au-dessus de la tête de Plug, une arcade

feinte, en mouvement, et Plug sourit, se tortille, esquisse des ronds de jambe comiques et de monstrueuses grimaces, tout en ne quittant pas des yeux ses boules bondissantes, mais il n'ose simuler, comme il fait en public, aux soirs de gala, un geste maladroit, si drôle !... Il ne joue que le jeu seul, il ne risque pas de fantaisie superflue.

Voici que la durée d'un numéro est presque atteinte. Jusqu'à présent, nul accident, nulle bavure, travail parfait. Il ne reste qu'à relancer, d'un tour de poignet plus vif, cinq fois répété, les cinq boules, quand elles passeront, et à les recevoir toutes cinq dans le sac vite saisi... La première part, et la seconde... voici la troisième; déjà l'arcade mouvante se surhausse; la quatrième boule jaillit... et soudain, en se baissant pour prendre le sac de toile, Plug trébuche, il va tomber... pourtant il poche la première boule sitôt la cinquième partie, les trois autres qui volaient sont au fond du sac; tout en cherchant à retrouver son équilibre car, maintenant, il tombe, ses bras se tendent, puis il lâche d'une main le rebord de toile et de l'autre il quête la chute attendue... il est tombé... n'importe! cette cinquième boule qui vient de signer en l'air le paraphe de son ouvrage, il la touche, il la tient, il l'a... mais, dans le même instant, elle lui échappe, elle glisse entre ses doigts!

Assis sur le tapis du cirque désert, les jambes croisées, Plug, devant le sac où reposent quatre boules seulement, Plug la tête basse, le souffle court, se livre à une méditation douloureuse.

— J'ai tenté l'épreuve, — murmure-t-il, — ai-je réussi? non, c'est raté... pas tout à fait, cependant. Mais je ne puis dire que j'ai réussi : on n'aurait pas applaudi, ou bien par charité... Alors... que fait-elle? que pense-t-elle?... A qui pense-t-elle?

Pendant que John Plug interrogeait à sa manière le destin, monsieur et madame Hourgues se promenaient sous bois et causaient en longeant le ruisseau.

— Sincèrement, Jérôme, je crois que nous nous inquiétons à tort. Notre ami a le cœur trop bien placé pour agir comme tu le supposes. Il a rencontré quelqu'un qui le séduit,

qui l'étonne, qui l'amuse, dans ce pays un peu désert, et il passe beaucoup de son temps auprès d'elle. Nous ne pouvons rien dire de plus.

— C'est à cause de cette solitude dont tu parles que les façons de Mathieu me troublent et me gênent. Que signifie cette exaspération si vite tombée? Représente-toi son entourage parisien avant qu'il ne vînt à Villedon : la vie qu'il menait là-bas et ce qui la remplace. Il n'a rien de l'anachorète... Qu'il eût fait une lourde sottise ne m'étonnerait guère.

— Plus qu'une lourde sottise : une lourde faute, une mauvaise action, et de cela notre ami est incapable.

— Ma petite Alice ! parce que nous partageons une heureuse expérience conjugale, ne jugeons pas trop vite les autres; à ce point de vue tout personnel. Mathieu connaît mal les femmes, il ne les connaît même pas : il a eu quelques aventures flatteuses... S'emballe-t-il aujourd'hui comme il faisait jadis, ou bien, est-ce l'amour? Les deux hypothèses seraient très regrettables assurément, mais la seconde m'épouvante.

— Jérôme! comment te permets-tu de parler ainsi !... Qu'elle me déplaise, je ne te l'ai pas caché, mais pourquoi en faire une personne frivole, pis encore? Singulière, bizarre même, peut-être a-t-elle des qualités profondes que nous ne soupçonnons pas et qu'il a découvertes... Jouerait-il avec une femme qu'il aime? non.

— L'aime-t-il?... voilà!

— Et il s'agit d'un ami de toujours ! c'est de notre meilleur ami que nous disons ces choses affreuses !... Jérôme, j'ai vraiment honte.

— Le camp bourdonne de petits bruits incertains qui finissent par m'atteindre; on s'agite, on est anxieux; des rumeurs naissent tous les jours et se détruisent pour renaître le lendemain : il est si imprudent! Ces braves garçons du camp ne sont plus les mêmes : l'un a l'air embarrassé, l'autre paraît nerveux, tous semblent distraits de leur vie quotidienne par quelque chose que je ne sais pas, qui me consterne... Alice, je voudrais beaucoup me ranger à ton avis, mais j'ai peur que tu ne te trompes, j'ai peur que lui aussi ne se soit trompé, lui que nous aimons tant!

Enfin, le soir de ce même jour, Octave Boucbélère et Rachel, son épouse, après un repas arrosé de vin rose et d'un armagnac de qualité qui leur appartenait en propre et dont ils se ne vantaient pas, furent amenés à l'échange de quelques confidences. Cela dura peu et la causerie intime, dès sa sixième réplique, se muait en scène de ménage.

— Je la comprends, — avait dit Rachel : — il est bien de sa personne.

— Oh! tu sais... les rouquins...

— Blond roux, tout au plus... Un joli garçon.

— Mais... je le félicite.

Il baissa la voix.

— Une belle femme.

— Octave !...

— Et pas si maigre qu'on pourrait croire!

La scène conjugale était amorcée.

XXIV

C'est l'automne sur Villedon, un merveilleux après-midi d'automne. La vue que l'on a des fenêtres de sa chambre sur le bois jaunissant à peine, plairait à Mathieu s'il pouvait s'intéresser aux spectacles du monde, mais en ce moment ses yeux ne regardent nulle part, ses yeux ouverts ne reçoivent rien de la beauté des choses, ils sont plus fermés que sous le poids du sommeil.

Un pas léger, la porte s'entre-bâille. Une voix douce s'excuse tendrement :

— Vous m'avez attendue?

— Je vous attends toujours...

— Comme d'habitude, des questions stupides, au dernier instant : il veut savoir ce que je pense du départ de la troupe, vers la fin de ce mois ; il propose une saison d'hiver dans le midi... Ah! que le cirque aille faire sa saison en Sicile ou en Finlande, que m'importe : je saurai toujours m'échapper! Le soleil, je le trouve ici, Mathieu, auprès de vous.

Ils s'entretiennent d'eux-mêmes, d'abord; elle décrit son espoir, elle dit sa joie; il répond en souriant; elle lui prend les mains.

— Je veux que vous le compreniez : malgré les entraves, malgré tout ce qui enchaîne là-bas, tant d'heures chaque jour, je me sens libre! Votre seule présence me rend libre et le désir et la promesse d'une prochaine rencontre. C'est une autre femme qui agit, qui parle quand vous êtes ailleurs, mais c'est la même qui pense à vous. Parfois un peu d'agacement, un sursaut que je réprime... alors je me dis : quelques minutes encore, patientons encore quelques minutes, et je serai libre! je le trouverai dans sa chambre, je reverrai son bon sourire, son bon regard et j'entendrai sa voix! Pour ce bienfait, ce n'est rien que j'endure. Et j'accomplis ma besogne scrupuleusement, je reçois des ordres, je discute avec Joy-for-ever, peut-être avec Boucbélère, sans dégoût, presque sans hâte, sachant ce que je sais.

— Ma précieuse amie, cela ne vous empêche pas de souffrir par ma faute! Lorsque j'y songe, et j'y songe sans cesse, je m'en désole. Je me dis que je suis allé vers vous pour vous faire souffrir encore : comment n'en aurai-je pas de la peine?

— Oh! mon libérateur!

Ses yeux brillent, ses bras se tendent...

— Tu ne vois donc pas que je suis heureuse!

Phrase jaillie du tréfond d'elle-même, expression de tout son être, aveu de sa raison de vivre ; le radieux visage, le regard transparent, l'accent pathétique de la voix, ce geste implorant qui promet, qui remercie et jusqu'au tremblement des lèvres humides, l'affirment sincère cette phrase, et Mathieu le comprend bien... et Mathieu tâche de détourner son esprit de l'évidence qui s'impose comme une lumière de plein jour, mais il ne trouve nulle ombre où se recueillir, aucun retrait obscur où se livrer au doute, nul refuge où se donner un délai : Ida Randal l'aime d'amour, aujourd'hui, à cette heure, à ce moment présent, ici, d'un grand amour qui la transfigure et qui, tant que son cœur saura battre, durera.

GILBERT DE VOISINS

(*La fin prochainement.*)

LA DERNIÈRE BATAILLE DE CHAMPAGNE[1]

23 septembre 1918.

Depuis plusieurs jours déjà nous savions qu'on préparait une offensive en Champagne. Les renseignements précis n'étaient pas nombreux, nous avions cependant appris que le premier choc ne serait pas donné par nous, car une partie de notre division[2] était déjà en ligne depuis quelques jours ; nous savions également que vingt-deux divisions devaient être engagées.

Depuis une semaine environ, dès la tombée du soir, on voyait sur la route un défilé continuel de grosses pièces d'artillerie et de munitions, qui se prolongeait jusqu'à une heure très avancée de la nuit. C'était pour la plupart des canons de 155 long et court, ainsi que des 220 de marine montés sur des roues caoutchoutées. Les plus grosses pièces étaient démontées en deux parties, le canon porté par deux essieux que tiraient six à quatorze chevaux, et l'affût également monté sur quatre roues et traîné par le même nombre de chevaux.

Le 23, nous apprenons que c'est dans la soirée que nous montons en ligne ; pendant toute l'après-midi je vérifie mon

1. Notes d'un agent de liaison de la classe 1918 au 18e Bataillon de Chasseurs à pied.
2. La 4e division.

casque, je confectionne mon « paquetage d'assaut » et, après un repas plantureux et gai, nous quittons Somme-Tourbe et prenons la direction de Mesnil. La nuit est bientôt complète, mais il fait une soirée chaude pour la saison, et c'est dans une obscurité moite que notre procession s'engage.

Les agents de liaison du 9e B. C. P., que nous relevons, sont venus à notre rencontre pour nous conduire en position. Par les boyaux, j'accompagne la 3e section en première ligne, pour reconnaître son emplacement. Comme nous parvenons en vue d'un vallon, le guide se retourne vers moi et me dit : « Voici Mesnil. » Je regarde avec stupeur l'emplacement où s'élevait jadis le village, mais dont pas une pierre ne subsiste. Nous devons nous hâter, car à 22 heures les Boches commencent régulièrement à bombarder le secteur : peu après nous arrivons en première ligne où flotte dans l'air une légère senteur de gaz moutarde. Pour revenir, j'emprunte la parallèle de première ligne. De loin en loin, se dresse la stature d'un guetteur ; brusquement l'on entend « piétiner dans les barbelés », ce doit être une patrouille boche ; tout le monde est en alerte ; un fusil mitrailleur crépite, des grenades éclatent ; moi-même j'en saisis une, la percute et la lance par-dessus le parapet ; des cris déchirants résonnent parmi les fils de fer, puis tout retombe dans le silence.

En compagnie d'agents de liaison du 9e, je regagne, sous le bombardement boche qui vient de se déclencher, le gourbi du lieutenant C..., notre commandant de compagnie. Après avoir rendu compte de ma mission, je me couche et m'endors profondément.

24 septembre.

Je suis réveillé dans la nuit et prends jusqu'au matin la garde contre les gaz à l'ouverture de l'abri.

Au cours de l'après-midi, je me rends avec G... auprès de nos sections pour leur porter le courrier et recevoir le compte rendu des événements de la nuit. Nous devons « cheminer dans la tranchée de première ligne » où je suis étonné de voir si peu de monde : la terre de Champagne s'éboule facilement et en plusieurs endroits les créneaux ont dû être consolidés

par des planches et des sacs à terre. Par l'une de ces ouvertures, j'observe les positions boches qui s'étagent sur les coteaux d'en face ; à l'horizon le fortin de Beau-Séjour dresse sa rude silhouette ; tout est calme. Je remarque des coins de la tranchée extrêmement caractéristiques et qui me rappellent des croquis typiques de Jonas ou de Sabattier, tels que j'en ai vu dans *l'Illustration*. En retournant, nous passons devant l'immense cimetière de Mesnil, qui depuis 1915 hérisse ses flots de petites croix que les obus eux-mêmes semblent avoir respectées.

De retour au P. C., nous assistons à des combats aériens où sont engagés un grand nombre d'avions. Vers le soir nous sommes informés que nous allons être relevés par un élément de la 3e division qui est désigné pour enfoncer, en ce point, les lignes boches.

A la nuit, je suis envoyé de nouveau en première ligne pour donner à nos sections un renseignement concernant les corvées de soupe. Le croissant de lune n'éclaire plus que très faiblement le dédale des tranchées et des boyaux, et ce n'est qu'après bien des difficultés et des errements que je parviens à retrouver nos mitrailleuses.

Pendant mon retour, les Boches commencent à bombarder et je dois à chaque instant baisser la tête, tant les obus passent près de nos tranchées. Brusquement s'offre à mes yeux un spectacle dont j'ignore encore la signification : une lueur rouge qui embrase le ciel me fait regarder par-dessus le parapet, et j'aperçois, s'élevant des lignes boches, une immense gerbe de flammes qui produisent d'épaisses fumées et crépitent comme une lointaine fusillade.

Des guetteurs dans les postes d'écoute ont mis le masque, supposant que c'est une émission de gaz asphyxiants.

En arrivant au P. C. de la compagnie, je trouve des soldats du 87e d'infanterie venus pour nous relever ; l'on m'attendait avec impatience et nous nous mettons en route pour l'arrière ; après une marche très rapide de quatre à cinq kilomètres, nous atteignons les positions dites de l'Arbre R. A peine y sommes-nous arrivés, qu'un marmitage à coups de 210 vient s'abattre sur la piste que nous venions de suivre, nommée « piste Wilson ». On nous fait prendre place dans

des tranchées où nous souffrons assez désagréablement du froid.

Nous, « la liaison », nous découvrons un abri en rondins et en terre où nous nous installons pour dormir, après avoir bu une bonne gorgée de gniole.

25 septembre.

Une voix aiguë nous tire brusquement de notre sommeil et nous apercevons sur la porte un commandant du 51e d'infanterie qui vocifère : « Allez ! Allez ! Les enfants, il faut sortir de là ! Ce sont des abris réservés aux troupes d'attaque. Voulez-vous vous dépêcher ! »

Comme nous obéissons avec lenteur, il se met à déblatérer contre les chasseurs « qui sont, dit-il, tous des tire-au-flanc ». Alors R... n'y tient plus et réplique audacieusement au commandant, mais celui-ci se calme tout d'un coup et fraternise avec R... ; ils se quittent dans les meilleurs termes.

A défaut d'abri, nous découvrons une cabane faite de planches mal jointes et à travers lesquelles le vent passe, mais où nous sommes heureux de pouvoir nous caser pour la journée. Nous nous occupons à visiter les innombrables pièces d'artillerie et les chars d'assaut amenés dans le secteur et camouflés d'une façon si parfaite, que les Boches ne soupçonnent pas leur présence. Nous voyons passer nombre de troupes marocaines dont j'admire le moral remarquable. Des artilleurs nous apprennent que l'offensive est pour le lendemain matin et que la préparation d'artillerie va commencer dans la soirée.

Après la soupe, on nous distribue des vivres de réserve et des bidons pleins d'eau, car la Champagne est un désert dont les quelques sources ont peut-être été empoisonnées par les Boches, en se retirant.

J'ai l'occasion de voir des photographies, prises par avion, des positions boches à enlever.

A la nuit, nous nous mettons en quête d'un emplacement meilleur pour attendre le lendemain ; nous trouvons un immense abri souterrain où aurait pu loger un bataillon.

Brusquement les Boches se mettent à bombarder avec du

210, comme s'ils avaient l'intention de tenter un important coup de main, mais leur espoir est de courte durée : il est 22 heures 55, je suis au bas de l'abri profond d'une trentaine de marches, en train de préparer ma couchette, lorsque la terre tout autour de moi se met à trembler et à résonner de mille échos, c'est la préparation de l'offensive qui commence.

Je sors rapidement de l'abri et je suis témoin d'un des phénomènes les plus fantastiques et les plus inoubliables de ma vie. Toute notre artillerie est entrée en action d'un seul coup ; une clarté éblouissante incendie tout le ciel, sillonné par instant d'un éclair plus fulgurant que cause le départ d'une grosse pièce ; le grondement est assourdissant et s'accroît par moment d'une détonation encore plus formidable que les autres, qui souligne le départ de nos plus gros obus. Pour se faire entendre on doit crier à l'oreille de son voisin. Au milieu de ce tumulte infernal circulent à toute allure les caissons d'artillerie, allant s'approvisionner pour ravitailler les pièces en action.

26 septembre.

A 4 heures nous sommes réveillés, et sortons aussitôt. Il fait un temps superbe, le vent est tombé, mais une vive fraîcheur nous saisit.

Les canons, rompus par leur nuit de fureur, se sont calmés, et seules quelques détonations, de loin en loin, font encore retentir l'atmosphère du matin ; l'heure de l'attaque est proche.

Derrière un repli du terrain tous les trains de combat et les équipages régimentaires de la 3e division sont massés, prêts à suivre les vagues d'assaut ; plus loin on aperçoit la ligne des saucisses, qui viennent de prendre leur essor.

Il est 5 heures 15, heure du départ de l'attaque ; quelques instants après on annonce par téléphone que les lignes boches sont enfoncées et que la 3e division progresse ; instantanément tout part en avant : trains régimentaires, saucisses, automobiles, ambulances, en un commun élan impétueux et grandiose.

Peu d'instants après nous arrive l'ordre de suivre le mouvement. Nous nous mettons en route, disposés en ligne d'escouade par un ; nous nous trouvons au milieu des batteries en action ; c'est un spectacle émouvant : pendant qu'un canon

tire, l'autre, tout attelé, se porte de l'avant, puis tire à son tour pour permettre le mouvement du premier. Certaines grosses pièces ne font qu'allonger le tir ; et nous nous grisons un instant à regarder les obus des plus gros calibres s'élancer, puis se perdre dans la profondeur du ciel, qui, ce matin, est d'un bleu tendre. Tout l'air résonne de vibrantes détonations, tandis qu'un véritable fourmillement d'hommes et de matériel progresse en soutien des vagues d'assaut.

Parvenus aux positions des « Abris Guérins », on nous fait faire halte, car les combattants se trouvent maintenant aux prises avec des résistances plus sérieuses ; cependant l'artillerie boche ne réplique absolument pas, anéantie par la nôtre, dès le début de la préparation.

Nous nous installons contre un talus pierreux ; quelques blessés de la 3e division commencent à passer.

Soudain, voici des avions boches qui se montrent et attaquent nos saucisses, en les mitraillant avec des balles incendiaires ; nos moyens de défense ne se montrent pas efficaces, et au cours de l'après-midi nombre de nos ballons s'affaissent en flammes. D'autres avions ennemis semblent vouloir nous faire un mauvais parti, car des balles de mitrailleuses viennent frapper le sol à nos côtés.

Cependant notre artillerie ne cesse de rugir et les détonations criardes des 75 nous assourdissent; nous montons sur une petite crête, d'où nous pouvons contempler de loin le champ de bataille. Au-dessus de nos têtes passent en sifflant et en bourdonnant les obus de tous calibres qui vont éclater là-bas sur le plateau vallonné de Tahure, et leurs flocons de fumée semblent, dans la distance, une mer moutonneuse. De l'arrière, les trains blindés envoient leurs énormes projectiles qui fendent l'air avec un bruit comparable à celui d'une locomotive lancée à toute vapeur. Nous voyons déjà défiler un grand nombre de prisonniers, la mine farouche, l'air hâve; on les parque dans des clôtures de simples fils de fer barbelés.

A la nuit tombante nous sommes satisfaits de trouver un abri minuscule qui servait de dépôt de cartouches et où nous nous empilons tous ; nous nous installons pour dormir, mettant nos jambes sur le ventre de notre voisin.

Au dehors une tempête s'est élevée.

27 septembre.

Pendant la nuit, T... vient réveiller R... pour lui confier la conduite des prisonniers au poste de commandement de la brigade. R... est furieux et n'exécute la chose qu'en grommelant.

Le lever du jour éclaire un temps froid et pluvieux ; nous restons dans l'abri à somnoler sur des caisses de cartouches.

Vers 11 heures, les batteries de 75 avancent brusquement et peu après nous nous mettons en mouvement.

Le soleil a fini par percer les nuages et une atmosphère de gaîté nous enveloppe. Après une marche assez courte, nous atteignons nos anciennes premières lignes, où nous nous arrêtons ; la liaison dont je fais partie, s'installe dans ce qui était un poste d'écoute. La journée est superbe, il fait une température douce, et la campagne baigne dans une lumière admirable et tranquille.

Nos saucisses sont parvenues jusqu'à notre hauteur, mais voici que l'as boche, que nous avions vu à l'œuvre la veille, revient et recommence à les descendre impunément, car je dois dire ici que notre aviation de chasse s'est montrée insuffisante ; heureusement qu'elle était compensée par l'aviation de bombardement américaine.

En effet, à plusieurs reprises dans l'après-midi, nous voyons passer de formidables escadrilles, comprenant une cinquantaine d'avions gigantesques, se dirigeant sur les positions boches pour les bombarder à coups de torpilles.

C'est en vain que l'artillerie ennemie tire dans la masse de l'escadrille pour la disperser; impassibles, les avions poursuivent leur vol, et bientôt après, un roulement grave nous révèle la chute des explosifs.

Le soir venu, on nous ravitaille ; puis nous nous apprêtons pour la nuit ; à l'aide de fils de fer et de piquets, nous tendons nos toiles de tentes boutonnées l'une à l'autre, au-dessus de la tranchée, et nous ne tardons pas à être tous endormis.

28 septembre.

A 4 heures du matin, l'on nous secoue, il faut nous porter en avant.

Nous parvenons bientôt sur les bords de la Dormoise, où

sont en batterie des pièces de 155 long ; leur activité prouve que la tâche des premières vagues devient plus pénible.

On nous installe dans des positions boches récemment conquises, à flanc de coteau ; ce sont des tranchées bétonnées, riches en fortins de ciment armé, et nous sommes surpris du peu de résistance que les Boches offrirent là, car nos ravages d'artillerie ne s'y étaient pas exercés aussi sévèrement que sur les premières lignes. Sur les coteaux, à notre gauche, se développe le formidable réseau de défense qui protégeait Tahure et qui fut enlevé avec une facilité relative. A nos pieds miroitent des nappes d'inondation que les Boches ont produites, en toute hâte, avant de lâcher pied ; mais elles ne sont pas pour nous un grand obstacle et le génie a déjà permis aux 75 de franchir la Dormoise.

Nous passons le reste de la journée en cet emplacement ; je me couche sur le parapet de la tranchée pour profiter de quelques moments de sommeil. Un vent d'une extrême violence et des gouttes de pluie me réveillent bientôt.

R... et G..., qui s'étaient portés en avant de nos positions, reviennent en annonçant que la résistance boche s'accroît sans cesse et que la 3e division a déjà pris et reperdu le village de Manre ; les victimes sont, dit-on, nombreuses. Un instant après les pièces de 155 entreprennent un bombardement actif ; c'est pour préparer une nouvelle attaque du 51e régiment sur Manre.

29 septembre.

Brusquement, à 2 heures, l'on vient me tirer de ma torpeur de pierre et j'apprends que nous allons immédiatement relever la 3e division dont les pertes commencent à devenir sérieuses.

Sitôt prêt, il me faut clapoter dans les boyaux pour prévenir nos sections, et quelques minutes plus tard nous sommes tous rassemblés sur la route. Une pluie fine et lugubre persiste à tomber et c'est à peine si nous voyons le terrain sur lequel nous devons cheminer. Nous traversons la Dormoise et nous nous engageons dans un boyau qui s'enfonce dans des ténèbres, pleines d'inconnu. Une butte se dresse devant nous. « Ici ce n'est pas la guerre, me dit R..., de l'autre côté ça l'est. »

En effet, à peine avons-nous dépassé la crête, que des sifflements font vibrer l'air et des obus viennent éclater tout près de nous ; sans s'émouvoir, chacun presse le pas. Après une marche pénible, en un terrain bouleversé de toutes parts, nos atteignons la « Tranchée de Smyrne », où notre bataillon relève un élément de la 3e division.

Une bise aigre vient de s'élever et nous jette la pluie au visage ; je m'enroule dans mes couvertures et somnole appuyé contre le parapet de la tranchée.

Je suis envoyé au P. C. du commandant pour lui porter un pli ; là, je vois un périscope à lunettes grossissantes, braqué à l'un des créneaux sur le fouillis de crêtes et de vallons que nous avons à enlever. En revenant à mon emplacement, je trouve l'adjudant également en train d'observer les positions boches à l'aide de sa jumelle. « C'est à nous de grimper cette crête », me dit-il, en étendant le bras vers l'objectif.

Le soleil vient de percer les nuages, je m'étends dans le fond de la tranchée pour me reposer et faire sécher la boue qui fait à mes cuisses une carapace, puis je ne tarde pas à tomber dans un sommeil réparateur.

Un instant après, je suis éveillé par l'adjudant qui me secoue par le bras en me disant : « Allons, il faut attaquer. »

Je me lève aussitôt, l'esprit calme, et roule rapidement mes affaires ; les agents de liaison ont ordre de réintégrer respectivement leurs sections. Je me joins à la 3e section, celle de D... ; quelques instants après, par des passages aménagés, nous gravissons le parapet en ligne de pièces et nous nous élançons à l'assaut des positions retranchées, dites du « Camp de Kœnigsberg ».

A peine sommes-nous en vue de l'ennemi, qu'un très violent barrage de 210 s'abat sur nous ; à toutes jambes, nous dévalons une pente abrupte en nous faufilant, pour ainsi dire, entre les explosions. Bientôt les mitrailleuses boches se mettent à claquer ; nous escaladons une butte qui nous met un instant à l'abri, puis nous reprenons notre charge en terrain battu. Je fonce droit devant moi; environ à dix mètres au delà, un autre chasseur court à l'attaque ; soudain un sifflement et une détonation assourdissante se font entendre et au même instant un 210 éclate devant moi; à ma stupeur,

il ne reste rien du chasseur en question, l'obus avait littéralement percuté sur sa personne.

Brusquement les balles de mitrailleuses cessent de déchirer l'air autour de nous : « les Boches se sont débinés ». L'adjudant donne alors le signal de s'arrêter ; nous marchions en deuxième vague, ce qui fait qu'à présent nous constituons le soutien de la première ligne. Nous nous blottissons dans un immense entonnoir, car l'artillerie ennemie vient de déclencher un barrage nourri de 88 et de 77, dont les explosions jaillissent de place en place sur le plateau.

Je juge à propos d'enlever le chiffon dont j'avais entortillé la culasse de mon arme pour la préserver de la rouille, et me tiens prêt à faire feu. A un certain moment, nous voyons un chasseur courir au loin ; tout à coup un 88 fait explosion à ses côtés ; il culbute et roule à terre, pendant quelque temps nous le voyons se tordre, puis il reste sans mouvement.

Un moment après, ce sont des avions qui viennent nous mitrailler ; une balle vient frapper le sol entre l'adjudant et moi ; mais nos pièces sont en batterie et ripostent avec effet. J'en profite pour manger un morceau et pour faire une partie de cartes avec C... dans un trou d'obus.

Pendant l'après-midi, nous voyons transporter des blessés et des morts par des brancardiers ou des prisonniers boches ; les 210 ont recommencé à tomber, mais avec une faible densité.

Vers 16 heures, le bataillon renouvelle son attaque et enlève pour la troisième fois Manre à l'ennemi, car la 3e division l'avait encore reperdu. Les compagnies de soutien progressent en empruntant les vallons.

Quelques cadavres jonchent le sol et tout le long de la piste on trouve de sanglants débris ; dans un de ces ravins, nous découvrons les restes d'un convoi de ravitaillement boche, que notre artillerie avait surpris et anéanti ; les fourgons n'étaient plus qu'un amas de matériel calciné, tandis que les chevaux éventrés gisaient dans leurs harnais, auprès de masses méconnaissables qui avaient été les conducteurs.

Soudain la route encaissée que nous suivions débouche dans la vallée où s'érigent les ruines du village de Manre.

Des collines d'en face les Boches nous aperçoivent à merveille

et nous envoient une rafale de 210. A quelques centaines de mètres devant nous, passe la ligne du chemin de fer ; rapidement nous nous y portons, pour nous servir du remblai de la voie comme d'un rempart ; il est temps, car le bombardement s'accroît. Les obus pleuvent de part et d'autre du talus contre lequel nous sommes abrités et le font trembler ; pendant quelque temps ce n'est qu'un rugissement ininterrompu de détonations ; les explosions se succèdent sans arrêt et soulèvent vers le ciel des trombes effrayantes de fumée, de terre et de pierres.

Le bombardement finit par se calmer, nous regardons par-dessus le remblai et voyons la première vague aux prises avec une contre-attaque boche d'au moins deux compagnies ; mais en arrivant au corps à corps, celles-ci « font camarades » et se rendent ; comme les prisonniers sont en train de gagner l'arrière de nos lignes, leurs compatriotes déclenchent au milieu d'eux un bombardement de 210 ; les captifs se dispersent, affolés. L'un d'eux, qui se dit Alsacien, nous apprend que les Boches ont reçu du renfort depuis le début de notre offensive et ne cessent d'en recevoir.

La nuit tombe ; le bombardement s'est tu, on n'entend plus que par intervalle le crépitement saccadé d'une mitrailleuse ennemie. C'est alors que nous, les troupes de soutien, nous recevons l'ordre de nous porter plus avant dans une certaine tranchée, de l'autre côté de la vallée. Nous partons à la file indienne, traversons les ruines de Manre et gagnons par un boyau les crêtes indiquées. Soudain la colonne s'arrête ; l'officier qui nous conduit ne reconnaît plus son chemin ; l'adjudant me charge alors de découvrir la position que nous devons occuper, en me guidant uniquement sur les vagues indications qu'on a pu nous fournir.

Je quitte mes camarades et je poursuis seul ma route dans le boyau qui finit par disparaître, il faut marcher alors sur une simple piste. Je traverse un ravin très bombardé, gagne le versant opposé où je tourne à gauche et pousse ma reconnaissance jusqu'à un nouveau réseau de tranchées ; mais la 3e compagnie, que j'aurais dû y trouver, n'est pas là. Je retourne prévenir l'adjudant qui, avec R..., se joint à moi pour renouveler les recherches ; nous parvenons à l'endroit où je m'étais

arrêté ; là, l'adjudant nous détache, R... et moi, pour explorer à la ronde. Pendant longtemps, sous le bombardement, nous errons dans tous les sens, mais en vain ; nous ne trouvons personne. L'adjudant me renvoie alors à nos troupes qui attendaient toujours, pour demander à l'officier ce qui nous reste à faire. Je descends une fois de plus dans le ravin si bombardé ; une rafale arrive ; je me couche. Quand le bruit se tait, l'adjudant m'appelle de loin pour savoir s'il ne m'est pas arrivé malheur ; je lui réponds que tout va bien. Un peu plus loin, j'aperçois une forme humaine qui se glisse dans les ténèbres ; je l'arrête et je constate que c'est un chasseur de la 4e compagnie qui s'est perdu ; je le trouve comme affolé et désorienté, aussi je lui dis qu'il n'a qu'à me suivre pour retrouver le bataillon, et nous repartons en marchant l'un derrière l'autre. Soudain, j'entends siffler une rafale de 150 ; nous nous couchons précipitamment ; à peine sommes-nous redressés qu'une nouvelle rafale s'abat ; je me jette à terre en criant à mon camarade d'en faire autant. Un obus qui éclate tout près de nous fait dégringoler sur mon dos une avalanche de mottes de terre ; lorsque je me relève je me trouve seul : un éclat avait tranché la tête de mon camarade.

Peu après je rejoins l'officier en question à qui j'expose la situation ; il décide d'attendre sur place le petit jour. Je traverse une cinquième fois le fameux ravin, où les obus ne cessent de tomber, pour rappeler l'adjudant et R... ; en suivant le boyau, j'entends soudain gémir non loin de moi, et, en même temps, je sens quelque chose de mou sous le pied, je me baisse et crois reconnaître un blessé allemand. « Qui es-tu ? » lui demandai-je, et il me répondit : « Un Boche. » A ce moment des agents de liaison viennent nous chercher et nous conduisent non loin de l'endroit que j'avais déjà exploré, et où la 3e compagnie venait d'arriver.

Je suis en sueur et je meurs de soif, et c'est avec volupté que j'aspire l'air vif qui souffle des Ardennes.

Nous parvenons enfin dans la tranchée qui nous est assignée ; nous nous y accroupissons, car elle n'est guère profonde, et des balles perdues viennent siffler au-dessus. Nous constatons alors que notre situation n'est guère rassurante ;

les positions du bataillon accusent une pointe très marquée dans les lignes boches, et de trois côtés, même fort en arrière, s'élèvent les fusées et les signaux lumineux.

Dans un lit de torrent desséché, on entend, par instants, de petits coups de sifflets, et certains d'entre nous prétendent que c'est une patrouille boche avancée.

Le bombardement persiste autour de nous, tandis que le froid nous saisit, mais je m'enroule dans mes couvertures en mettant ma tête sous ma toile de tente et je m'endors d'un sommeil pesant.

30 septembre.

Je me réveille avec les premières lumières de l'aube ; un jour froid et pluvieux s'annonce, et en effet pendant toute la matinée, où nous restons immobiles, nous ne parvenons pas à nous réchauffer sous les petites gouttes pénétrantes.

Je ne manque pas de faire honneur au ravitaillement que les camarades sont allés chercher au cours de la nuit ; puis je cause de choses et d'autres avec le sympathique sergent C...

Cependant les obus continuent à éclater tout autour de la tranchée et B..., qui a imprudemment sorti son buste au-dessus d'un parapet, est blessé d'un éclat au bras.

Dans l'après-midi, les premières lignes réalisent une nouvelle avance, ce qui nous fait nous porter à un kilomètre au delà de nos positions. Nous allons nous installer au revers d'un coteau abrupt où, pour la première fois depuis longtemps, nous éprouvons un sentiment de sécurité et de bien-être ; en effet, l'artillerie boche ne peut nous prendre sous son feu ; puis, peu à peu, le soleil apparaît et réchauffe nos membres alourdis.

Non loin de nous, gisent, tout sanglants, des cadavres de mitrailleurs boches affreusement mutilés qui ont péri sur leurs pièces.

L'artillerie adverse a repris un marmitage intense du plateau qui s'étend derrière nous ; une batterie de 75 se fait repérer et ne peut entrer en action, tandis qu'un important convoi de munitions se trouve « embouteillé » dans un ravin protecteur.

Mais c'est surtout par l'aviation que l'ennemi manifeste son activité, et des avions viennent continuellement nous survoler

de très près ; nos pièces sont en batterie et tirent sur eux, jusqu'au soir, non moins de vingt mille cartouches ; aucun avion n'est cependant abattu et le fait qu'ils puissent ainsi passer à travers un tel barrage de balles, est pour moi incompréhensible.

1er octobre.

Je me réveille absolument transi de froid et je me mets avec peine sur mes jambes engourdies. Le bombardement, qui vient de se calmer un peu, n'a pas cessé pendant toute la nuit, et ma tête me semble encore résonner des détonations. Heureusement qu'il fait beau temps.

J'apprends alors qu'hier soir R... est revenu sans avoir trouvé l'échelon et que la compagnie est toujours sans munitions ; l'adjudant me charge à mon tour d'aller en commander. Je devine que l'échelon doit se trouver dans un certain ravin où nous avions passé l'avant-veille, le « Ravin de la Goutte », et je m'en vais, laissant sur place toutes mes affaires. Je trouve, en effet, l'échelon à l'endroit où je le supposais.

Rapidement les conducteurs apprêtent deux voiturettes et nous nous mettons en route avec trente caisses de munitions ; je monte sur l'un des véhicules et nous faisons prendre aux mulets une allure aussi vive que possible. Nous arrivons enfin à l'emplacement où nous attendait la compagnie, mais nous n'y trouvons plus personne ; des pionniers nous expliquent que la 2e C. M. s'est portée dans un ravin plus en avant ; nous contournons la crête en vitesse et apercevons contre un autre versant, le bataillon en ligne d'escouades prêt à partir pour l'attaque.

De loin, je crie que nous arrivons et les pourvoyeurs accourent aux voiturettes pour se charger des munitions. Mais je ne puis retrouver les autres agents de liaison qui, je suppose, détiennent mes effets et mes armes. Aussi je me joins à la 3e section que commande l'adjudant ; D.., qui porte le trépied et n'a que faire de son mousqueton, me le prête pour faire l'attaque.

Le signal de l'assaut est donné, nous franchissons une petite crête boisée et nous nous élançons furieusement sur les positions de l'ennemi. Au moment où nous sortons à découvert

pour dévaler la pente, les Boches déclenchent un barrage de 210 tel que je n'en avais jamais vu. Tout autour de nous rugissent les éclatements et nous fonçons au milieu d'un véritable nuage de fumée et de poussière. A un moment donné, j'aperçois une escouade qui charge tête baissée ; brusquement un obus éclate à côté, pas un homme ne reste debout.

Soudain C..., le tireur, est touché à la tête par un éclat juste à mes côtés : « Ça y est, dit-il, je suis blessé », et laissant tomber la mitrailleuse qu'il portait, il s'éloigne à toutes jambes vers l'arrière.

A ce moment nous sommes parvenus contre le talus d'une route et nous nous y arrêtons pour reprendre haleine, un peu à l'abri ; l'adjudant constate alors que nous sommes sans pièce et que nous ne pouvons continuer ainsi. Il faut aller la chercher, mais les obus pleuvent toujours avec la même intensité ; je la cherche des yeux dans la direction où je suppose qu'elle se trouve.

Brusquement, B... quitte son abri, bondit sur le terrain que nous venons de traverser, ramasse la pièce et revient à toute allure auprès de nous. Nous sommes prêts à repartir. Je m'empare du support pivotant que B... a dû laisser ; avant de m'élancer à nouveau je frappe sur l'épaule de mon voisin, un voltigeur qui s'était abrité à côté de moi, en lui disant : « Nous pouvons y aller maintenant ! » Mais je constate qu'il était mort d'une balle dans la tête, en arrivant.

Nous nous élançons une fois de plus à découvert et franchissons la route, mais alors commence pour nous un feu de mitrailleuse d'une violence inimaginable. Les Boches nous visaient à la poitrine, au ventre et dans les jambes, et c'est à travers une véritable tempête de balles que nous progressons.

Pendant quelques instants nous continuons à foncer droit devant nous, le buste en flexion pour offrir moins de prise, vers une crête que nous supposons être le centre de résistance de l'ennemi. A mes pieds, une balle coupe un fil de fer barbelé. Une grande quantité des nôtres tombent.

A ce moment nous atteignons un nouveau réseau de tranchées ; il est impossible d'aller plus loin et quatre d'entre nous, D..., C..., F... et moi, nous nous jetons à plat ventre dans un

rudiment de boyau. Mais pendant ce temps le barrage a raccourci et nous sommes absolument cernés par les obus et assourdis par leurs éclatements proches et nombreux ; il me semble que d'un moment à l'autre nous allons en recevoir un sur les reins. De leur côté les mitrailleuses ne cessent pas de tirer et des rafales de balles passent à une main au-dessus de nos têtes avec un claquement perçant.

La respiration oppressée, nous nous aplatissons dans le sol et de temps en temps, nous nous assurons que nous sommes encore tous les quatre en vie. Personnellement je ne perds pas courage, mais F..., ainsi qu'il me l'avouera plus tard, croit sa dernière minute venue. Soudain le caporal qui se tenait à quelque distance de là dans un trou d'obus, nous crie de rejoindre l'adjudant et D... qui se trouvent dans une tranchée un peu plus sur la droite. Nous nous dressons au milieu de la pluie de balles et gagnons l'emplacement indiqué ; ce faisant nous croisons des blessés du 147e régiment qui s'en retournaient ; l'un d'eux jette sur le parapet une boule de pain tachée de sang, qui l'embarrassait.

Nous mettons nos pièces en batterie, puis avec nos outils nous nous creusons des abris individuels : je fais un trou dans le parapet pour y loger ma tête et mon thorax, car le feu de l'ennemi persiste aussi violent.

Nous constatons que nous avons obliqué trop à droite et nous nous sommes immiscés dans le 147e, mais la chose ne nous mécontente pas, car nous avons, de ce point, un champ de tir admirable.

Chacun de nous prend à son tour la garde à sa pièce, pour laisser les autres se reposer, tandis que l'adjudant observe l'ennemi à l'aide de sa lunette.

Brusquement, nous apercevons des colonnes boches contre-attaquant sur notre gauche, où se trouve le 120e régiment.

A ce moment, je suis de garde à la pièce avec D... pour la charger. Nous avons l'occasion de faire un tir de flanquement merveilleux, l'adjudant m'indique la direction; je braque ma pièce, D... engage un chargeur, bientôt la vague boche pénètre dans ma ligne d'action : « feu ! », me commande l'adjudant et je tire. Je vois aussitôt les Boches culbuter sous mes balles et rouler dans la poussière ; pendant trois minutes

mon feu ne s'interrompt pas, car D... charge en maître et d'un œil froid je suis les effets foudroyants de mon tir. La contre-attaque est arrêtée et les Boches se replient, en laissant une soixantaine des leurs sur le terrain.

Cependant notre mitrailleuse se fait repérer et une volée de balles viennent raser le parapet de notre boyau; l'une d'elles frappe le déflecteur de ma pièce, en arrache un bout de cuivre, que je ramasse et que j'empoche pour le garder comme souvenir, car je me rends compte que je viens d'être préservé d'une blessure en plein corps.

Nous sommes contraints de nous terrer à nouveau dans la médiocre profondeur de la tranchée avancée que nous occupons.

Nous constatons que nous n'avons personne sur notre gauche où la progression est plus ardue encore et où les pertes des autres compagnies sont alarmantes. Sur notre droite, des mitrailleurs du 147e font bonne garde avec nous ; ils nous passent quelques bandes de cartouches, car nos munitions diminuent sérieusement. Peu à peu un calme relatif s'établit, mais il est de courte durée : des avions boches nous survolent de très bas.

Soudain balles et obus « rappliquent » de plus belle ; un mot venant de notre droite circule dans nos rangs anxieux : « Faites passer de faire attention ! »

Quelques secondes poignantes s'écoulent ; puis tout à coup une clameur s'élève parmi nous : « Voilà les Boches ! »

Je me dresse aussitôt et regarde par-dessus le parapet ; j'aperçois des colonnes ennemies qui se ruent vers nous pour nous prendre par le flanc droit que nos mitrailleurs ne défendaient point. On les entend hurler et les grenades qu'ils commencent à nous lancer éclatent au milieu de nos lignes. A quelques mètres devant nous, dans des trous d'obus, des voltigeurs du 147e se dressent, lèvent les bras et crient « Camarades ! » — « Rendez-vous ! » nous commandent les Boches ; un flottement irréparable va se produire parmi nous. Mais à ce moment précis, sous l'ordre impérieux et suprême de l'adjudant, notre mitrailleuse est virée à force de bras et pointée sur les assaillants. D..., qui à ce moment est tireur, engage lui-même une bande et lâche sur les Boches une rafale à bout portant.

Ceux-ci ne sont plus qu'à dix mètres, mais plusieurs d'entre eux roulent à terre, les autres s'arrêtent, puis se retirent dans un petit ravin situé à vingt mètres de nous. Mais notre situation précaire les encourage et ils ne tardent pas à renouveler une violente contre-attaque.

L'instant est pour nous des plus tragiques ; les munitions nous font défaut ; les officiers saisissent leurs revolvers et nous faisons partir désespérément une fusée à six feux demandant le barrage à l'artillerie. C'est le 17e régiment d'artillerie qui nous soutient, mais il tire trop court et c'est sur nous-mêmes que le barrage s'abat.

A genoux dans la tranchée, tous les hommes disponibles rechargent les bandes vides avec les rares cartouches qui traînent par-ci, par-là, pour les passer au tireur. L'adjudant va lui-même parmi les balles ramasser les munitions pour nous les apporter.

Nos fusées rouges finissent par faire allonger le tir aux artilleurs, et les Boches, qui nous sont très supérieurs en nombre, ne parviennent pas à prendre pied dans nos lignes ; ils se replient une deuxième fois dans le ravin, et c'est dans ces conditions que nous terminons la journée. Chaque fois que l'un de nous veut se montrer, une rafale de balles se déclenche ; il nous faut monter une garde incessante et périlleuse auprès de notre pièce.

Quant à l'activité de l'aviation ennemie, elle ne se ralentit pas ; un avion boche vient voler si près de nous, que nous voyons parfaitement le pilote se pencher au-dessus du vide et nous regarder. Quelques-uns d'entre nous tirent sur lui avec leurs lebels, mais sans succès, bien entendu.

Les heures s'écoulent dans une angoisse oppressante ; nous nous attendons à chaque instant à ce que l'ennemi renouvelle son attaque.

Personnellement, moi qui ne possède plus rien, je meurs de faim, car la dépense en force nerveuse aiguise l'appétit. Avisant la boule de pain ensanglantée que le blessé avait abandonnée sur le parapet, je m'en empare et, après avoir enlevé avec le couteau les parties maculées, je la dévore avidement.

Vers le soir, l'adjudant me confie son rapport pour le lieutenant commandant la compagnie, où il indique notre situa-

tion, les faits qui ont eu lieu et le nombre de cartouches brûlées qui s'élève à 8 000 au moins. Je m'éloigne vers l'arrière par le boyau et pénètre peu après dans la zone découverte. A la faible clarté du jour, les Boches m'aperçoivent encore et me tirent quelques coups de fusil ; les balles viennent miauler autour de moi ; mais le fait qu'ils ne me prennent pas sous le feu de leurs mitrailleuses indique que les munitions commencent à leur faire défaut aussi.

Après un certain temps de recherche, je rencontre mon camarade G..., envoyé pour nous retrouver. Nous nous serrons la main en silence, comme deux hommes qui se revoient après un long voyage, puis nous nous mettons réciproquement au courant de ce qui se passe.

J'apprends les pertes effroyables du bataillon, dont certaines compagnies ne comptent plus qu'une trentaine de combattants — quelques-unes des victimes, d'ailleurs, ont été frappées par notre propre 75.

Parvenu au P. C. du lieutenant de M..., commandant le groupement, je trouve le lieutenant Z... et P... qui se demandaient ce que j'étais devenu.

Je leur raconte ce qui s'est passé, puis, après avoir pris ma part du ravitaillement qui vient d'arriver, je m'assieds sur les marches de notre abri, regorgeant déjà de monde, et je ne tarde pas à tomber dans un sommeil profond, infiniment joyeux d'être encore de ce monde, pour mes parents surtout, auxquels j'adresse une pensée.

2 octobre.

Je suis éveillé vers 5 heures du matin ; une pâle lueur descend par l'escalier du gourbi, annonçant le lever du jour.

Je suis informé que B..., l'ordonnance de l'adjudant, vient de rentrer de permission et doit être conduit auprès de son chef. Mais il faut se hâter car la lumière va bientôt permettre à l'ennemi de nous apercevoir.

B... et moi nous sortons de l'abri et nous nous dirigeons à travers l'espace dénudé pour gagner l'emplacement où je me trouvais la veille. Mais voilà qu'en y arrivant nous trouvons le boyau occupé par le 147e seulement ; notre section avait, paraît-il, changé de place au cours de la nuit. Suivant les

indications qu'on nous donne, nous poursuivons notre chemin en obliquant à gauche.

Soudain, dans la clarté bleuâtre du matin, j'aperçois un groupe de quelques chasseurs en position derrière un petit talus : me dirigeant vers eux, je leur adresse la parole pour leur demander de plus amples renseignements. Mais en m'approchant davantage, je constate tout à coup que j'ai affaire à des cadavres. Chacun d'eux conserve encore une position si naturelle, qu'il faut regarder de tout près pour se convaincre que la vie ne les anime plus. En les observant, je ne remarque que leur teint livide sur lequel vient se déposer le givre matinal ; aucune blessure n'est apparente. Nous nous attardons, muets, à contempler cette vision, lorsque brusquement nous nous entendons appeler par une voix qui vient de derrière nous.

Détachant nos yeux de cet amas de cadavres, dont certains semblent encore viser avec leurs fusils, nous faisons volte-face et apercevons à une cinquantaine de mètres la section de l'adjudant qui nous fait signe d'accourir. En arrivant auprès d'eux, nous trouvons nos camarades postés dans un élément de tranchée presque au ras de terre; sans le remarquer nous nous étions aventurés en avant de nos lignes et c'est miracle que les Boches ne nous aient pas tiré dessus. Je me terre dans l'étroit déblai et distribue les lettres dont je suis porteur.

Vers 8 heures, l'adjudant est appelé auprès du capitaine de M... : « Vous allez voir que c'est « pour remettre ça ! », nous dit-il en partant. Et moins d'une heure après, le roulement du 75 nous apprend que la préparation de l'attaque est commencée. Tandis que nos obus passent en sifflant au-dessus de nos têtes, les Boches déclenchent de leur côté un violent bombardement sur nos lignes; puis leurs balles viennent par petites rafales balayer notre parapet, comme pour nous narguer.

La crête que l'adversaire défend avec tant d'acharnement, est la dernière avant le village de Liry où les Boches ont mission de tenir jusqu'à l'extrême limite; d'ailleurs leur artillerie lourde est devenue bien plus forte que la nôtre, car nos grosses pièces ne peuvent suivre que très lentement par

les pistes défoncées. Quant à nos 75, ils s'épuisent en vain sur les fortins bétonnés que les Boches trouvent encore au cours de leur retraite.

Me rendant compte que ça va barder, je prends quelques instants de sommeil avant l'attaque pour être mieux en forme.

A 11 heures l'ordre de l'assaut est donné, mais nous ne sommes pas encore sortis de nos tranchées que la mitraille ennemie fait déjà rage. Avec un courage sublime, les compagnies bondissent. « Ne bougez pas, nous commande l'adjudant, c'est inutile. » En effet, les voltigeurs n'ont pas fait trente mètres que leurs rangs se sont fondus et ils doivent regagner la tranchée.

Un jeune caporal, qui avait entraîné ses hommes avec une ardeur invraisemblable, s'en retourne soudain avec une balle dans le genou. « Je suis touché ! », s'écrie-t-il, mais il n'a pas fini de parler que trois balles dans le ventre le couchent à terre sous nos yeux.

Un instant plus tard, comme un blessé gémissait devant nos positions, le caporal S..., dit le « grand C... », s'élance hors de son abri pour le secourir ; il arrive jusqu'à lui, le ramasse et revient vers nous ; il va prendre pied dans la tranchée lorsqu'une balle l'atteint par derrière à la tête ; il s'affaisse, lâchant le blessé qui, lui, s'échappe et se met à couvert. Quel dur remords sera désormais la vie pour ce dernier !

Cependant, après une période de courte accalmie, les Boches lancent sur nos positions une violente contre-attaque, mais nous la repoussons partout.

Les munitions finissent par nous faire défaut, ainsi que la veille, et le lieutenant Z... me dépêche en toute hâte à l'échelon pour commander quarante caisses de cartouches.

Je m'en vais sous le bombardement et m'engage sur le chemin de l'arrière. A chaque instant je croise des troupes de réserve qui se portent à la rescousse de nos premières lignes. Soudain, en pénétrant dans un certain ravin, je me vois pris sous une rafale d'obus incendiaires. L'un d'eux éclate si près de moi que je suis tout entouré de flammèches ardentes, dont une seule tombée sur mes vêtements aurait suffi pour me brûler vif. Pendant un instant je me tiens

accroupi, puis, la rafale passée, je reprends ma route d'un pas rapide. Tout le long de la piste sont étendus des cadavres de chevaux encore attelés à leurs caissons dont plusieurs sont complètement retournés.

Je parviens enfin dans le « Ravin de la Goutte », où je retrouve les voiturettes. Les conducteurs sont en train de manger et m'offrent de prendre part à leur repas, ce que j'accepte avec enthousiasme.

J'ai la surprise de retrouver là toutes mes affaires, que le maréchal des logis J... avait fait ramasser la veille, en s'en retournant.

Le ravitaillement en munitions ne pouvant se faire qu'à la nuit, à cause de la proximité de l'ennemi, je goûte un instant de tranquillité dont je profite pour écrire à mes parents.

Dès la chute du jour, les conducteurs attellent et nous reprenons la direction des lignes. Juché sur une des voiturettes qui cheminent en cahotant au travers des ornières, j'aperçois dans un état indescriptible plusieurs cadavres de Boches que je n'avais pas encore remarqués.

Comme nous pénétrons dans la zone soumise au bombardement, nous sommes arrêtés par le capitaine S... qui nous informe de la relève par le 9e bataillon dans la soirée et donne l'ordre aux voiturettes de s'en retourner avec les munitions ; ce qui fait que je continue seul le trajet pour regagner nos positions.

Au moment où je franchis la dernière crête, je vois s'élever sur toute notre ligne de front une multitude de fusées à 6 feux demandant le barrage et un instant après notre secteur n'est plus qu'un embrasement. Anxieux, je me demande ce qui se passe et je poursuis ma route en tenant mon mousqueton à la main.

Au moment où je vais franchir la route, dernière démarcation avant nos premières lignes, il se déclenche à ma hauteur un bombardement boche d'une grande violence. Comme je ne suis pas particulièrement pressé, je juge prudent d'attendre le retour du calme pour continuer ma route, et je m'étends de tout mon long dans le fossé du chemin. Au-dessus de moi, les éclats bourdonnent et s'entrecroisent en coupant comme au rasoir les branches des arbres qui, d'un geste mou-

rant, tombent à terre à mes côtés. Je continue à manger un bout de pain que je viens de ramasser sur le champ de bataille.

Cependant les rafales deviennent moins denses, ce qui me permet de reprendre ma course et d'arriver quelques minutes après au P. C. du lieutenant Z...

Des mitrailleurs à la sortie de l'abri se tiennent prêts à soutenir une retraite éventuelle des premières lignes, car tout fait présager une attaque ennemie.

Le lieutenant Z... a naturellement connaissance de notre relève pour la soirée, mais il s'inquiète d'un détail au sujet de l'emplacement où nous attendront les voiturettes, et, sans plus tarder, il me renvoie à l'échelon pour y communiquer un ordre.

Lorsque je ressors du gourbi, la nuit est tombée, on ne discerne plus à l'horizon qu'une bande livide, dernière trace de lueur que le jour laisse, tel un cierge allumé pour la veillée funèbre du champ de bataille.

Je me sens fatigué et en proie à la soif; aussi je m'assieds un instant sur un éboulement du parapet afin de reprendre quelques forces. A côté de moi traîne un poteau télégraphique qu'un 77 a tranché comme avec une hache. Je ne tarde pas à me remettre en route ; en partant je jette un dernier regard vers ce plateau qui nous avait valu tant de pertes et qu'il appartenait à d'autres d'enlever à l'ennemi.

Les Boches n'ont pas cessé de bombarder, mais avec des obus à gaz, dont les détonations étouffées font palpiter l'atmosphère.

Après avoir dépassé le petit bois de sapins d'où notre attaque, la veille, était partie, il me faut descendre dans un ravin où les gaz asphyxiants se sont accumulés. Tout d'abord je ne m'aperçois pas des toxiques dont l'air est chargé ; mais bientôt l'odeur caractéristique de la moutarde me force à mettre mon masque. Je me hâte vers une région plus élevée, pour y reprendre haleine, puis, assis au bord du chemin, je retire mon masque, je constate que les gaz avaient eu le temps de me causer une légère brûlure à la pointe du menton, mais c'est si peu de chose que je ne m'en préoccupe nullement.

Soudain je perçois dans le lointain le bruit des voiturettes qui grincent en cheminant ; peu après, je suis à même de trans-

mettre l'ordre du lieutenant au maréchal des logis J... Nous allons ensuite nous poster dans un ravin à proximité, pour y attendre la compagnie.

Pendant ce temps, le 9e bataillon commence à arriver par petits groupes. La plupart des chasseurs ont l'air soucieux, car ils ont eu vent de nos assauts infructueux, ainsi que de nos pertes, et il leur est facile de prévoir qu'un sort analogue au nôtre les attend.

Vers 22 heures nos camarades arrivent ; les mitrailleuses sont chargées sur les voiturettes et, en silence, nous repartons sur le chemin de l'arrière. Nous traversons Manre, puis empruntons la voie ferrée où, en maints endroits, les rails ont été coupés, arrachés et tordus par les obus.

Je me sens exténué de cette fatigue des nerfs qui vous brise les jambes à la hauteur des genoux et vous fait éprouver comme un vide profond dans la poitrine.

Au bout d'une d'heure de marche environ, nous tournons à gauche pour faire halte peu après devant une série d'abris boches qui constituaient le camp dit de « Paderborn ». Nous nous y installons comme réserve de division.

La liaison pénètre dans un des gourbis, encombré par des obus de 77. Alors pour la première fois depuis longtemps, j'enlève ma capote et mon imperméable américain couleur terre, auquel je dois peut-être la vie à cause de son peu de visibilité. Puis je me couche sur le sol, fait de terre battue, où je tombe bientôt dans un sommeil profond et réparateur.

3 octobre.

Vers 6 heures je me réveille et sors en plein air ; il fait une charmante journée d'automne et le soleil verse sur la nature une teinte chaude et pleine de douceur.

Dans le ravin à nos pieds, sont vautrés une quinzaine de chevaux morts; la fraîcheur de la saison n'empêche pas leur putréfaction nauséabonde. Par endroits on aperçoit encore quelques cadavres humains.

Nous sommes tous horriblement sales, nos faces sont recouvertes d'une véritable couche brune que la sueur sillonne de coulées lamentables.

Nous apprenons qu'il existe un puits dans les environs ; je m'y rends avec deux bidons pour rapporter de l'eau. Chemin faisant, je trouve une couverture tachée de sang, qu'un blessé probablement avait abandonnée ; comme je n'avais pas retrouvé la mienne, je m'empare sans hésiter de celle-ci ; à l'heure où j'écris ces lignes je la possède et m'en sers encore.

Vers 10 heures, après m'être débarbouillé et débarrassé du plus gros de ma vermine, je dévore avec gaîté le ravitaillement que la roulante vient de nous apporter, car c'est une fête de goûter de la soupe chaude, lorsque depuis plusieurs jours on n'a eu qu'une fois par vingt-quatre heures une portion froide de pommes de terre ou de haricots blancs plus ou moins rances.

Dans l'après-midi, comme je me disposais à prendre quelques instants de sommeil, on se rend compte que le gourbi dans lequel nous logeons est à moitié rempli de paniers d'obus de 77 et qu'un accident (fort problématique) pourrait déterminer une explosion. Sur quoi une bonne partie de la compagnie est mobilisée pour transporter au dehors ces engins et moi, au lieu de dormir, je me vois employé pour toute l'après-midi à cette corvée fatigante.

Vers 18 heures, les cuisines roulantes reviennent nous ravitailler ; nous nous asseyons sur des troncs d'arbre et entamons un joyeux repas.

Il fait une soirée délicieuse ; dans la profondeur du ciel, quelques étoiles commencent à scintiller. Plus bas sur l'horizon, les bedonnantes saucisses redescendent en oscillant vers la terre, leur travail de la journée terminé. De temps en temps, l'aboiement d'un canon fait tressaillir l'air calme.

Nous venions à peine de finir de manger qu'un ordre arrive précipitamment.

C'est sans succès que le 9e a attaqué dans la matinée ; ses pertes sont élevées, aussi la moitié des troupes qui sont en réserve de division doivent monter renforcer les combattants de première ligne pour attaquer le lendemain.

Le lieutenant Z... désigne, pour faire partie du renfort, le premier peloton de la compagnie, qui était resté en position

de soutien pendant que nous attaquions. Sur les quatre agents de liaison que nous sommes, il en faut également deux pour partir. Le lieutenant C... et P... choisissent P... et moi. Ce n'est pas mon tour, mais qu'importe, on m'avait dit : « Bouis, c'est toi qui iras », et pour rien au monde je n'aurais protesté, trop fier de mon rôle et trop jaloux de mon mérite.

Une demi-heure après, la nuit est complète et notre convoi pour les lignes s'enfonce dans les ténèbres.

Nous nous engageons sur la piste que nous avions suivie la veille et notre cortège silencieux avance d'un bon pas.

Je marche à côté de ... qui n'a pas l'air ravi de ce qui se produit et il est visible qu'il fait un effort sur lui-même pour causer librement de choses et d'autres et pour s'intéresser aux sujets variés dont je l'entretiens. Personnellement je me sens animé d'une profonde joie intérieure et je fais preuve d'une insouciance que je ne puis m'empêcher, maintenant, de trouver étrange.

Nous arrivons bientôt dans les ruines de Manre ; un grand moulin isolé dresse sur le ciel la silhouette de ses pans de murs à demi écroulés. Tout autour, le cours d'eau qui le faisait fonctionner a débordé sur un espace marécageux où les 210 se sont exercés avec un acharnement exceptionnel. Et ce n'est pas sans peine que nous parvenons à franchir ce passage chaotique. Dans l'obscurité, les entonnoirs de marmites, au fond desquels dort un lac boueux, érigent la blancheur de leurs cratères déchiquetés, et c'est un spectacle unique que ce désert blafard, miroir de la fureur et de la dévastation.

Un peu plus loin, nous devrons gravir une légère côte tout le long de laquelle des 75 sont en batterie ; ils font, de temps à autre, jaillir un éclair comme pour dissiper la torpeur qui les gagne, et leurs détonations semblent vouloir secouer le vaste assoupissement de la nuit. Sur le bord de la route on aperçoit, de distance en distance, un char d'assaut qui gît sur le flanc et qui fait penser à un monstre antédiluvien, victime de quelque cataclysme.

A peine arrivés sur le dernier contrefort du plateau, où se livre la bataille, nous recevons l'ordre de faire halte et nous nous asseyons sur le talus en bordure du chemin. Nous sommes

légèrement en sueur et cet instant d'arrêt nous plonge dans une sorte de torpeur.

De loin en loin, un obus boche sillonne l'air avec un sifflement et s'en va éclater dans un ravin voisin ; les échos se renvoient lugubrement les détonations.

Soudain nous voyons un groupe d'hommes venant des lignes se diriger vers nous ; c'est une corvée de soupe du 9e bataillon, les chasseurs qui la composent s'arrêtent pour causer un instant avec nous.

Leur insuccès a été pareil au nôtre, ainsi que leurs pertes, et ils doutent que notre intervention puisse être efficace devant la formidable résistance des Boches. Perplexes, nous écoutons sans répondre, mais notre courage n'est pas atteint. Et mon camarade G..., assis à mes côtés, me confesse que s'il s'en était fait dans chaque situation analogue, il y a longtemps qu'il en serait mort.

Un moment plus tard, on nous commande de continuer notre marche, mais on jugera de notre étonnement lorsqu'on nous fait faire demi-tour et reprendre le chemin de l'arrière. Un coureur venait de nous rattraper avec l'ordre de nous en retourner, car la 3e division venait relever la nôtre.

Et, en effet, chemin faisant, nous croisons le 272e régiment d'infanterie à qui, quelques jours plus tard, devait revenir l'honneur de pénétrer dans le village de Liry.

Vers minuit nous sommes de retour au camp de Paderborn. Nous ne trouvons plus guère de place dans les abris, car nos camarades avaient profité de notre départ pour se mettre à l'aise. Aussi je ne fais ni un ni deux et, m'enroulant dans ma couverture, je m'installe pour coucher à la belle étoile. Quelques obus viennent encore se perdre non loin de moi, tandis que je m'endors profondément.

*
* *

Nous devions passer le lendemain en réserve de corps d'armée et suivre encore les opérations jusqu'au 14 octobre.

Le 15 nous quittions définitivement la Champagne, dont j'ai emporté un souvenir impérissable.

***

DEUXIÈME CITATION DU 18e BATAILLON
DE CHASSEURS A PIED

« Magnifique bataillon qui dans toutes les circonstances de la guerre continue à montrer les mêmes vertus militaires.

» Sous le commandement du commandant Vital pendant la période du 28 septembre au 2 octobre 1918 a, par son ardeur dans les attaques, contraint l'ennemi à abandonner les positions les plus solides, en lui faisant subir de lourdes pertes.

» A progressé de plus de 5 kilomètres et s'est emparé d'une batterie attelée et de 3 canons de gros calibre, de 34 mitrailleuses lourdes, d'une grande quantité de matériel et de 350 prisonniers. »

JACQUES BOUIS

A PROPOS D'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

La *Revue de Paris* donne une preuve nouvelle de son libéralisme favorable à une réforme des études secondaires, comme le prouvent les intéressants articles de M. Léon Blum; elle veut bien accueillir néanmoins dans ses colonnes les modestes remarques d'un universitaire entaché de modernisme. Ses lecteurs pourront ainsi juger en connaissance de cause le projet annoncé au Conseil supérieur de l'Instruction publique en juillet 1921.

Disons d'abord que cette discussion doit laisser la politique de côté. En 1850, quand la France tremblait devant le spectre rouge, Bastiat dénonça le latin comme une source de socialisme, parce qu'il faisait admirer à la jeunesse « un peuple de brigands et d'esclaves ». De pareilles assertions nous paraissent comiques; on rira également de ceux qui recommandent aujourd'hui le latin comme une barrière contre le bolchévisme. Anatole Leroy-Beaulieu a raconté qu'en Russie l'enseignement classique fut banni sous Nicolas Ier comme révolutionnaire, puis favorisé sous Alexandre II parce que les sciences paraissaient plus dangereuses encore. Laissons là ces puérilités.

Par contre il est naturel de se demander si à l'heure des grands dangers notre pays a trouvé dans l'enseignement reçu par son élite les ressources nécessaires pour utiliser

toutes ses forces. Comparons, par exemple, ce que la guerre de 1870 et celle de 1914 nous ont révélé sur l'étude des sciences et des langues vivantes. En 1870, la France possédait, particulièrement en chimie, quelques-uns des plus grands savants qui l'aient illustrée, Pasteur, Berthelot, J.-B. Dumas, Sainte-Claire Deville. Tous déclarèrent que, parmi les causes de la défaite, l'insuffisance de l'éducation scientifique n'était pas une des moindres. Sainte-Claire Deville, le 6 mars 1871, décida l'Académie des Sciences à ouvrir un débat qui fit connaître au public ce lamentable état de choses. Pasteur, qu'on ne s'attendait pas à voir si grand admirateur de la Révolution, publia un article de journal qui opposait le rôle magnifique des savants français en 1793 à leur impuissance en 1870[1].

Cette impuissance a disparu en 1914. La grande guerre a exigé pendant quatre ans un nombre toujours croissant d'hommes intelligents, aptes à diriger les usines, les laboratoires, les services de l'artillerie et de l'aviation; ces hommes, on les a trouvés. Cette œuvre prodigieuse n'a pas encore eu son histoire, mais les témoignages abondent ; je n'en citerai qu'un, celui d'un des savants qui ont présidé à ce travail. M. Haller disait en 1919 : « Il y a 25 ans, il eût été impossible de réunir un notable contingent de compétences comme celui qui a été à la disposition de la défense nationale dès l'ouverture des hostilités[2] ». L'enseignement supérieur, avec ses instituts techniques, a eu sa grande part dans la formation de ce personnel; mais l'enseignement secondaire a eu la sienne, car un enseignement secondaire sans valeur fait un enseignement supérieur médiocre et inutile.

La guerre de 1870 démontra aussi que nous ignorions les langues vivantes : les officiers allemands savaient tous le français; aucun officier français, à part quelques rares exception, ne savait l'allemand. Le ministre de l'Instruction publique d'alors, Jules Simon, a présenté le tableau trop véridique de ce qu'étaient les classes d'allemand ou d'anglais. Il a fallu un quart de siècle pour guérir le mal, mais on y est arrivé. Il s'est constitué un corps enseignant composé, non

1. Pasteur, *Quelques réflexions sur la science en France*, 1871.
2. *Revue scientifique*, 1919, p. 746.

plus d'étrangers qui parlaient bien ou mal leur langue maternelle, mais de Français possédant la même culture, la même instruction que leurs collègues de lettres ou d'histoire. Ces professeurs ont su intéresser leurs élèves et, surtout depuis quinze ans, leur apprendre à parler les langues modernes. En 1914, nos états-majors ont trouvé des officiers sachant l'allemand, non seulement parmi les professeurs mobilisés comme interprètes, mais parmi les disciples formés par eux. Quiconque s'est entretenu avec des soldats revenus de captivité sait que, dans tous les camps de prisonniers, quelques Français connaissaient la langue de leurs geôliers et pouvaient ainsi rendre service à leurs compagnons d'infortune. La pratique de l'allemand n'est pas moins précieuse aujourd'hui pour les fonctionnaires envoyés dans le Haut-Rhin, le Bas-Rhin et la Moselle.

La connaissance de l'anglais était également nécessaire. Les journaux pédagogiques britanniques ont publié en 1920 le rapport d'une commission nommée par M. Lloyd George pour examiner l'enseignement des langues vivantes en Grande-Bretagne; ils nous apprennent que le ministre avait décidé cette enquête en constatant que les interprètes chargés d'assurer la liaison entre Français et Anglais, loin d'être fournis en nombre égal par les deux pays, étaient des Français en grande majorité. L'arrivée des Américains en Europe avait donné lieu aux mêmes observations; d'après un professeur américain, c'est la France qui donna « d'une façon presque illimitée » les interprètes nécessaires [1]. Il est impossible d'imaginer une meilleure apologie du travail accompli dans nos lycées et nos collèges.

Comment un enseignement qui a donné de tels résultats est-il dénoncé aujourd'hui comme un fléau? Comment est-on arrivé à persuader à beaucoup d'honnêtes gens que, depuis 1902, l'intelligence française est en péril? Car ce sont les programmes de 1902 qu'on charge de tous les péchés; bien plus, on affirme que ceux qui les firent étaient de bas démagogues, désireux de supprimer toute élite. Le directeur d'une grande revue écrivait en 1921 qu'ils furent préparés par une « secte » ennemie de l'intelligence. Quand on sait

1. *Revue pédagogique*, novembre-décembre 1920.

qu'un des principaux auteurs, qu'un des plus chauds défenseurs de ces programmes fut ce grand universitaire, ce grand intellectuel qui se nommait Louis Liard, on devient quelque peu sceptique sur la valeur des accusations soutenues par de tels arguments. Mais il faut suivre la campagne menée depuis vingt ans contre ces programmes.

Elle a commencé avant même qu'ils fussent publiés, sous l'impulsion des ultra-classiques : on trouve en France des ultra-classiques, tout comme on y trouvait, il y a cent ans, des ultra-royalistes. Peu nombreux, mais très actifs, armés de la foi qui soulève les montagnes, ils ont souvent agi sur les hommes qui, formés par l'éducation ancienne, la jugent seule bonne et seule profitable; ils ont voulu faire croire à une société amie des lettres et de la haute culture que ces biens si précieux étaient compromis. Les réformateurs de 1902 supprimaient-ils donc l'enseignement du latin? Pas du tout. Il y a toujours six ans d'études latines pour tous ceux qui désirent les suivre. Séparaient-ils comme on l'a dit, les lettres des sciences? Nullement; la section C, où sont unis le latin et les sciences, est celle qui a le mieux réussi, qui attire la plupart des bons élèves. Mais ces réformateurs créaient une section sans latin; les élèves de cette section, dite section sciences-langues ou section D, faisaient des études aussi longues, aussi difficiles que leurs camarades, parvenaient comme eux au baccalauréat et pouvaient comme eux entrer dans n'importe quelle carrière, s'ils faisaient preuve des aptitudes nécessaires. C'est ce qui, dès le premier jour, a paru intolérable aux ultra-classiques. Tous les autres reproches, surmenage, classe d'une heure, quatrifurcation, etc., ne venaient que par surcroît; la suppression du monopole du latin, voilà le crime des hommes de 1902.

Depuis cette date, la campagne se poursuivit toujours. On forma des Ligues pour tâcher d'émouvoir le public. L'une d'elle eut pour président le bon poète Jean Richepin, qui terminait ainsi un de ses discours :

« Et le jour où les humanités nous sonneront le pæan suprême de leur défense, puissions-nous, pour combattre, partir sur le rythme de cette danse guerrière, ivres de colère et d'amour, comme les jeunes Athéniens qui, au sortir de la représentation

des *Perses*, le cœur plein du cœur d'Eschyle, passèrent la nuit devant les temples à frapper sur les boucliers retentissants, et à danser la pyrrhique en criant avec des cris d'aigles : Patrie! Patrie! Patrie! »

Le public admirait, mais restait indifférent. Quant aux universitaires, ils avaient assez mal accueilli une réforme qui leur était imposée du dehors et qui troublait les traditions d'un corps naturellement conservateur. Mais la majorité s'y rallia peu à peu. Les élections au Conseil supérieur en 1912 y firent entrer des hommes qui, presque tous, approuvaient dans ses grandes lignes le plan d'études existant; on remarqua particulièrement que les professeurs de langues vivantes avaient élu un partisan de la méthode directe, jusque-là très attaquée. Vers la même date la commission de l'enseignement à la Chambre des députés ouvrit une enquête sur les résultats de la réforme opérée dix ans auparavant. On affirme aujourd'hui avec assurance que les réponses furent unanimement défavorables au régime nouveau; c'est inexact. Les répondants présentent de nombreuses critiques; s'ils se comportaient autrement, ils ne seraient pas Français. Mais la plupart, et en particulier la majorité des groupements de professeurs, écartent la pensée d'un bouleversement nouveau.

La guerre est arrivée ensuite, faisant oublier pour quelque temps les controverses relatives à l'enseignement. Quand elles ont repris pendant la guerre même, les attaques anciennes contre les programmes ont recommencé, mais sans trouver beaucoup d'écho. Nous en avons eu la preuve au Congrès tenu en 1918 par la Société d'économie sociale. Cette société, formée des disciples orthodoxes de Le Play, préconise en toutes choses l'attachement au passé, l'horreur des innovations modernes. Beaucoup de ses membres arrivaient persuadés qu'elle formulerait une condamnation sans réserve contre le plan d'études en vigueur; ils furent singulièrement déçus. Le président du Congrès, M. Jean Brunhes, professeur au Collège de France, ne craignit pas de dire : « Le programme de 1902 représente un progrès de psychologie et de pédagogie énorme sur le passé ». Aussi les conclusions du Congrès ne

contiennent-elles point le blâme réclamé par quelques-uns des assistants [1].

Depuis l'armistice de novembre 1918 les observateurs sérieux ont tous constaté la décadence des études. Cette décadence a pour cause la guerre. Pendant quatre ans les élèves, absorbés par les événements du jour, mal surveillés par des familles où les pères étaient mobilisés, réduits à des installations de fortune parce qu'on avait transformé leurs collèges en hôpitaux, ont beaucoup moins travaillé qu'auparavant. Les grands élèves surtout, que la mobilisation allait prendre à dix-huit ans, se sont retrouvés dans l'état d'esprit que de nombreux témoins ont noté chez les lycéens de 1813 et de 1814, destinés aux régiments de Napoléon. Un de ces témoins a écrit : « Les jeunes gens, élevés avec l'idée qu'ils sortiraient du lycée pour aller à l'armée, regardaient comme superflue l'instruction qu'on leur donnait [2]. » Plusieurs professeurs m'ont dit avoir vu que les élèves de philosophie et de mathématiques pensaient de même en 1917 et 1918. Mais la principale cause de cette décadence fut la disparition du corps enseignant. En 1914, pour la première fois depuis des siècles, tous les professeurs d'âge mobilisable ont été enlevés à leurs classes; la plupart ne sont revenus qu'en 1918. Le personnel mis à leur place déploya une grande bonne volonté, qui ne pouvait donner l'expérience aux débutants ni rendre des forces aux retraités reprenant du service.

Voici un exemple qui montre la supériorité des études poursuivies régulièrement pendant la paix. Au début de 1919 l'administration universitaire a obtenu des mesures particulières pour les jeunes mobilisés qui, avant d'être soldats, avaient déjà fait un an dans une Première supérieure afin de se préparer à l'École normale. On les a groupés dans les deux centres de Nancy et de Strasbourg, où des professeurs bien choisis les ont fait travailler en vue d'un concours spécial; ce concours, terminé en octobre 1919, a été le même pour tous,

1. V. *La Réforme sociale*, août et septembre 1918. Citons aussi le mot d'un des congressistes, M. l'abbé Dimnet : « L'enseignement de l'anglais donne d'excellents résultats, les mêmes résultats que donnait autrefois l'enseignement du latin. »

2. *Lycée de Nantes. Livre d'or du centenaire*, p. 114.

mais on les a classés sur quatre listes différentes, selon qu'ils avaient été mobilisés en 1914, 1915, 1916 ou 1917. On pouvait s'attendre à ce que les jeunes gens mobilisés en 1917, ayant interrompu leurs études pendant dix-huit mois, fussent très supérieurs à ceux qui les avaient abandonnées depuis 1914. C'est le contraire qui s'est produit : les mobilisés de 1914 ont fourni la plus forte proportion de candidats reçus, parce qu'ils avaient à leur actif une année d'études supérieures non troublées par la guerre.

Le mal fait par celle-ci ne put être aussitôt réparé. Non seulement l'armée garda encore près d'une année après l'armistice les professeurs devenus officiers, mais nombreux furent ceux qui ne revinrent pas. La promotion reçue à l'École normale en 1913 comptait 55 élèves, dont 35 pour les lettres et 20 pour les sciences; si la paix avait duré, il y aurait parmi eux au moins 30 professeurs agrégés enseignant aujourd'hui dans les lycées; mais 44 sur les 55 sont morts pour la France. Croit-on que de pareilles pertes se réparent aisément? Ajoutons les professeurs qui, après la guerre, ont eu besoin d'un repos sérieux pour se remettre de la crise, pour se réadapter à la vie ancienne; et ceux qui, dégoûtés par la guerre d'une vie sédentaire et livresque, ont abandonné l'enseignement; et ceux qui, désireux de voir le monde, ont accepté n'importe quel poste à l'étranger. Enfin la vie chère, qui frappait si durement les professeurs de tout ordre depuis 1916, a écarté beaucoup de jeunes gens intelligents d'une carrière où ils risquaient de mourir de faim.

Voilà les causes de la décadence des études; chacun a pu les observer autour de lui. Mais les classiques se sont empressés d'attribuer la plus grande partie du mal aux programmes de 1902. Les imprécations contre eux sont devenues à la mode, au Parlement comme dans les Académies, dans la presse comme dans les discours politiques. On a utilisé contre ces programmes des arguments sentimentaux qui ne pouvaient manquer de produire grand effet. On a dit qu'ils étaient imités de l'Allemagne, alors qu'ils avaient pour origine la grande enquête pédagogique faite en France en 1898. On a soutenu qu'ils sacrifiaient tout aux langues vivantes et, sous prétexte de patriotisme, on a vidé les classes d'allemand

de nos collèges au risque de détruire un enseignement qui venait de faire ses preuves. On a répété que le latin venait de triompher de nos ennemis; les gens de sang-froid pensaient que c'était plutôt le français.

Le résultat de cette campagne est le projet de réforme esquissé en 1921. Le plan d'études actuel, en créant la section sans latin à côté des sections latines, avait sagement établi un compromis entre les théories des classiques et des novateurs, entre les amis des humanités anciennes et ceux des humanités modernes. C'est ce compromis qu'on veut abolir. Un des meilleurs latinistes de France, professeur de latin dans une de nos grandes Universités, me disait récemment : « Ce qu'il y a d'humiliant pour nos études, c'est que l'on croit toujours nécessaire de les protéger par des brimades ». Il faisait allusion, en parlant ainsi, à ce qui s'est passé depuis 1907, à ce qui se passe encore à la licence ès lettres : un candidat peut racheter une note faible dans une composition par une note excellente dans une autre; pour la version latine seule on exige au moins la note 8, ce qui fait échouer chaque année des candidats sérieux ayant un ensemble de points supérieur à la moyenne. C'est une belle brimade, en effet, qui a développé chez la plupart des étudiants d'histoire, de philosophie et de langues vivantes une horreur sans bornes pour le latin.

Le questionnaire présenté au Conseil supérieur en 1921 annonce des mesures analogues pour l'enseignement secondaire. Tous les enfants devront faire du latin pendant trois ans depuis la Sixième; après quoi une bifurcation aura lieu à la fin de la Quatrième : belle revanche, soit dit en passant, pour les législateurs de 1902 à qui l'on reprochait comme prématurée la quadrifurcation établie à la fin de la Troisième. Ceux qui abandonneront alors le latin en seront d'ailleurs punis. Au lieu de terminer leurs classes par le baccalauréat, ils pourront obtenir seulement un diplôme de seconde zone, qui leur interdira l'accès à l'Ecole normale et à divers examens d'enseignement supérieur. On a vu souvent depuis dix ans des bacheliers D entrer en mathématiques spéciales, y réussir très bien, et se faire recevoir à l'Ecole normale (section des sciences) en battant les bacheliers latinistes : un pareil scandale, qui indignait les ultra-classiques, ne se

reproduira plus. Les pères de famille depuis 1902 n'étaient plus obligés de se demander si l'entrée de leur fils dans telle section ne lui nuirait pas six ou sept ans plus tard; ils devront de nouveau penser au danger de ne pas lui faire apprendre le latin.

Si le système ainsi proposé acquiert force de loi, nos collèges renfermeront de nouveau deux populations scolaires dont l'une se croira le droit de mépriser l'autre. Je me rappelle de quel dédain, quand j'étais élève, nous accablions les « français », ou, pour employer le terme propre, les « bestiaux ». Il est si doux de mépriser un grand nombre de ses contemporains parce que l'on croit appartenir à une caste supérieure! Était-il bien nécessaire de revenir à ces brimades? Elles se justifieraient s'il était démontré qu'on a besoin du latin pour apprendre à écrire en français; mais les faits viennent tous les jours démentir cette affirmation. Les beaux résultats obtenus par l'enseignement secondaire des jeunes filles sont là pour convaincre tous ceux qui ne ferment pas volontairement les yeux à la lumière de l'expérience.

Je souhaite vivement qu'on abandonne ces projets de réaction. Je souhaite aussi qu'on renonce à un nouveau bouleversement des programmes. L'habitude en est malheureusement ancienne : Saint-Marc Girardin en 1847 reprochait à l'Université de les remanier encore une fois, « comme elle le fait tous les cinq ou six ans »; ce jeu de massacre a continué depuis [1]. Ne serait-il pas temps d'imiter en pédagogie ce qui s'est fait en politique? Après avoir changé sa constitution dix fois en quatre-vingts ans, la France depuis un demi-siècle conserve les mêmes lois constitutionnelles et s'en trouve bien. Il serait bon de conserver aussi les programmes scolaires, en y apportant des amendements, des retouches légères chaque fois que cela paraît opportun. On pourrait alors accomplir les réformes vraiment sérieuses et utiles. Ces réformes sont beaucoup plus difficiles que la confection d'un plan d'études nouveau, magnifique sur le papier; pour devenir autre chose qu'un trompe-l'œil, elles exigent des changements dans les idées et dans les mœurs. J'en indiquerai seulement quelques-unes.

1. Pour ces variations pédagogiques, je me permets de renvoyer à mon *Histoire de l'enseignement secondaire en France*, parue en 1921.

D'abord il s'agit d'organiser l'éducation physique dans nos collèges. La guerre en a si bien montré l'utilité que tout le monde semble d'accord; un projet présenté au Parlement à ce propos a déjà été voté par la Chambre. Mais un texte de loi ne suffit pas; comme on l'a expliqué au Congrès tenu en 1921 par l'Association pour l'avancement des sciences, il faudra des efforts attentifs et persévérants pour assurer à cette éducation sa juste part dans la semaine scolaire. Il faudra surtout former un personnel enseignant compétent, agissant d'accord avec les médecins, travaillant à éduquer tous les élèves et non pas seulement à former quelques sportsmen dignes de se mesurer avec les Américains.

Une réforme plus difficile encore, c'est l'organisation d'examens de passage sérieux. Le baccalauréat jusqu'à présent est le seul qui ait de l'efficacité. Sans doute il ne faut pas élever trop tôt des barrières; il serait dangereux d'établir, comme le demandent plusieurs novateurs, à l'entrée de la Sixième un examen permettant d'exclure les enfants des études secondaires. Je crois même que pour toutes les classes jusqu'à la Troisième on ferait bien de conserver le régime actuel : beaucoup d'enfants ne s'éveillent qu'assez tard ou ne se corrigent que lentement de la légèreté de leur âge. Mais à la fin de la Troisième, avec des élèves de quinze ans, on possède assez d'éléments d'appréciation pour avoir le droit d'écarter ceux qui encombrent les classes supérieures sans profit pour eux-mêmes et au grand détriment des autres. Les pédagogues de toutes les écoles sont d'accord là-dessus; mais on s'est toujours heurté à la volonté des parents, qui se croiraient déshonorés si leurs fils étaient obligés de quitter le collège, et à la force d'inertie des administrateurs, qui savent qu'on les juge en haut lieu d'après le nombre des élèves inscrits dans les maisons qu'ils dirigent. Faire des examens de passage une réalité serait rendre un service immense à la jeunesse.

Une autre réforme non moins utile, et dont on ne parle guère, consisterait à mieux organiser la préparation pédagogique de ceux qui vont enseigner. Avoir de bons professeurs, voilà l'essentiel; toutes les querelles des classiques et des modernes sur les plans d'études semblent insignifiantes à qui sait qu'un bon maître fait bien travailler ses élèves

avec n'importe quel programme : « On ne saurait trop le redire, écrivait Cousin, dans l'Université les hommes sont tout. » Il faut donc avant tout attirer vers l'enseignement les jeunes gens de valeur; à ce point de vue le Parlement, par les lois de 1919 et de 1921 sur les traitements universitaires, a pris les mesures indispensables sans lesquelles toutes les réformes demeureraient inutiles. Mais ensuite, quand des jeunes gens ont choisi de devenir professeurs, il faut les préparer à leur tâche. Leur formation scientifique est assurée en France d'une façon remarquable; leur formation pédagogique l'est beaucoup moins. On habitue les étudiants à faire des leçons, et c'est le meilleur des exercices; mais on leur dit rarement comment la leçon de Faculté doit être adaptée à des élèves de Quatrième ou de Cinquième, quelles méthodes il faut employer avec des enfants de douze ou de quatorze ans. Les candidats à l'agrégation font au moins pendant quelques semaines dans un lycée un stage obligatoire, qui est devenu plus sérieux qu'autrefois depuis 1902 (encore un méfait des hommes de ce temps néfaste!); pour les futurs licenciés il n'y a rien : or nos trois cents collèges ont comme professeurs des licenciés. Les débutants font donc leurs premières expériences sur le dos de leurs élèves. On s'en console par des formules commodes : « Chacun enseigne avec son tempérament »; « En forgeant on devient forgeron ». Ces formules contiennent une part de vérité, mais elles méconnaissent la part d'éducation technique nécessaire à chaque métier. Un instituteur qui sort de l'École normale est mieux préparé à sa tâche qu'un licencié qui sort de la Faculté.

Voilà quelques exemples des réformes réelles, efficaces, difficiles, qui amélioreraient beaucoup notre enseignement. Cela vaudrait mieux que de bouleverser le régime actuel, par amour pour le passé. Nos ultra-classiques sont persuadés que l'Université atteignit son apogée sous Louis-Philippe, quand le latin et le grec y régnaient sans partage. Est-ce vrai? Laissons parler quelques hommes de ce temps. Guizot, frappé du dégoût de son fils pour les langues anciennes, écrit en 1832 à un ami : « L'enseignement est trop maigre et trop lent. Il y a trop loin de l'atmosphère intellectuelle du monde réel à celle du collège. » Un des plus brillants lauréats

du concours général à cette époque, Edmond About, faisait vingt ans plus tard le procès de l'enseignement qu'on lui avait donné : « Sur une classe de quatre-vingts élèves, dit-il, dix ou douze s'intéressaient peu ou pas à l'insipide travail du collège. » Le philosophe Paul Janet affirme qu'à Paris « l'enseignement était très terre à terre, et pas beaucoup plus littéraire en Rhétorique qu'en Sixième »[1]. Nous pourrions corriger ces témoignages par d'autres plus favorables; toujours est-il qu'on s'illusionne beaucoup en opposant cet âge d'or à l'âge de fer présent. Si la mode actuelle l'emporte, ce sera fâcheux pour l'Université comme pour le pays. On verra bientôt les inconvénients de cette réaction et l'on comprendra la justesse de cette parole de Liard : « Un enseignement national qui ne serait pas résolument moderne, par la substance et par l'esprit, ne serait pas simplement un anachronisme inoffensif; il deviendrait un péril national[2] ».

GEORGES WEILL

1. Mme de Witt, *M. Guizot dans sa famille*, p. 138. — About, *Le Progrès*, p. 388-401. — Paul Janet, dans *Le Centenaire de l'Ecole Normale*, p. 268-9.
2. Discours au conseil académique de Paris en 1902.

MIGUEL DE UNAMUNO

Don Miguel de Unamuno, l'ancien recteur de l'Université de Salamanque est un des écrivains les plus originaux et les plus hardis de l'Espagne actuelle; mais ce n'est pas un ciseleur de phrases. Le métier d'auteur, quand il n'est que cela, lui semble la profession la moins digne d'intérêt : il aime à répéter que sa mission n'étant pas d'exposer des opinions agréables au lecteur, mais de dire simplement ce qu'il a dans le cœur ou la pensée, il s'inquiète fort peu de précautions oratoires. D'où vient que la moindre phrase d'Unamuno nous force à l'estimer et plus souvent encore à l'admirer? Simplement de ceci : c'est qu'il nous parle de lui en homme et non pas en littérateur. Les alliances de mots les mieux réussies ne vaudront jamais, quand il s'agit de nous persuader, la spontanéité d'un aveu ou d'un cri d'enthousiasme. Unamuno a dit lui-même qu'il avait « honte d'avoir quelquefois créé des êtres de fiction, des personnages de roman, d'avoir mis sur leurs lèvres ce qu'il n'osait mettre sur les siennes, et de leur avoir fait dire en guise de plaisanterie ce qu'il sentait, lui, très sérieusement ». En écrivant ces lignes, il s'est peint tout entier.

Cet écrivain a parfois le langage rude et la plume vive. Dédaigneux des opinions courantes, qui limitent toute expression passionnée de la personnalité, il estime qu'elles sont le

pire critérium pour juger les hommes ou les faits. Il opte pour les enthousiastes, pour les hommes de foi, pour tous ceux enfin qui s'occupent surtout de faire prédominer la générosité de leur rêve sur les aspects prosaïques du réel. Comme notre Flaubert, il a une horreur presque maladive de ce qui est banal; aussi ne met-il aucune discrétion à traduire sous une forme véhémente le dégoût qu'il éprouve chaque fois qu'il se trouve en face de braves gens qui veulent le familiariser avec l'opinion bien reçue, la dernière information du jour, ou le sentiment mis à la mode par le roman paru hier ou ce matin. La haine du banal, c'est un péché quotidien. Ceux de ses lecteurs qui le prennent pour un simple amateur de paradoxes sont évidemment les plus nombreux. Mais Miguel de Unamuno en plaisante lui-même; il sait que les écrivains sont accusés de paradoxe dès qu'ils emploient leur plume à condamner les préjugés commodes, les idées toutes faites, les aspirations communes. Aux yeux de la foule, tout idéal incompris n'est-il pas considéré comme une insulte au bon sens?

Unamuno a dépensé le meilleur de son talent à prouver qu'une seule chose importe aux hommes qui font métier de penser : ou dire leur foi, quand ils en ont une, ou révéler la vérité, quand ils sont persuadés de son existence, ou chanter avec passion leur rêve, quand ils le croient bienfaisant. Les négateurs eux-mêmes lui paraissent dignes d'estime à condition qu'ils luttent et souffrent pour justifier leurs négations.

Il suffit d'ouvrir au hasard un de ses livres pour connaître son sentiment sur les sceptiques, à chaque page peuvent se lire des passages comme le suivant, écrit sans doute dans une heure de solitude intellectuelle :

> Comme Diogène, je cherche un homme véritable, qui lutte avec le destin et avec le mystère, un homme à l'âme religieuse enfin, qui confesse Dieu ou qui le nie, mais qui le confesse ou le nie passionnément, avec son cœur, et non pas en vertu d'une formule philosophique qui entre dans les éléments de ce qu'un homme bien élevé doit savoir[1].

Ce qui plait dans chacune de ses pages, ce qui fait leur valeur

1. Miguel de Unamuno, *Soliloquios y conversaciones (Soliloques et conversations)*, Madrid, Renacimiento, 1912.

ce n'est pas seulement le bien dire, c'est la passion avec laquelle l'écrivain s'exalte ou s'indigne, suivant les circonstances; les phrases jaillissent autant de son cœur que de sa pensée :

Presque toutes les choses que j'ai dites, écrivait-il un jour, on les a dites cent fois, mille fois avant moi; je ne suis ni un érudit, ni un savant, et il n'y a pas grande originalité dans mes idées. D'où vient donc l'effet que, grâce à Dieu, j'ai pu produire? D'où viennent toutes ces antipathies et toutes ces sympathies dont je suis l'objet? D'où vient que je puisse dire, grâce encore à Dieu, que je ne suis jamais indifférent à mes lecteurs? Mais cela vient de la passion. Cela vient du ton.

Ces mots sont empreints de modestie, et l'auteur a négligé un détail important; il oublie que ce ton personnel, ce pouvoir de retenir l'attention du lecteur, dont si peu d'écrivains sont doués au même degré que lui, il les doit à l'intensité et à la noblesse de sa vie intérieure. Sans doute la passion à elle seule donne de l'ampleur et de la résonance à toute sensibilité, elle projette ses beaux reflets sur le langage et sur les diverses formes de l'art, elle ajoute une signification nouvelle aux gestes consacrés; par elle enfin, l'humble réalité quotidienne change d'aspect; mais encore faut-il que l'homme dont l'âme est emplie par cette grande rumeur de la passion sache se libérer, en écrivant, du souci des bienséances, de toutes les servitudes qui atténuent l'accent personnel. Le professeur Unamuno a eu l'énergie de s'en affranchir, aimant mieux scandaliser ses lecteurs que de plier au bel usage sa manière d'écrire. C'est ce qui explique l'originalité de ses livres; mais hélas! je pense que c'est aussi ce qui explique en partie la réprobation dont il est si souvent l'objet. Il se doutait bien que la voie était dangereuse, mais jamais il n'eût consenti, pour préserver sa quiétude, à s'en écarter seulement d'un pas. Voici le conseil qu'il donne à un ami :

Tâche de vivre dans un continuel vertige passionnel, d'être dominé par une passion. Seuls les passionnés mènent à bien des œuvres vraiment durables et fécondes. Quand tu entends dire de quelqu'un qu'il est impeccable, quel que soit le sens qu'on donne à ce mot stupide, fuis-le, surtout s'il est artiste. De même que l'homme le plus sot est celui qui de sa vie n'a fait ou dit une sottise, l'artiste le moins poète, le plus anti-poétique — et parmi les artistes les natures anti-poétiques abondent — c'est l'artiste impeccable[1].

1. Miguel de Unamuno, *Vida de Don Quijote y Sancho*, éd. 1914, p. 24.

Dans un autre passage, s'adressant au même ami, il énonce le principe d'action sans lequel aucun homme ne peut se flatter d'achever son œuvre dans la vie :

Ami, prends garde que si tu veux accomplir ta mission et servir ta patrie, il faut savoir te rendre odieux aux sensibles jouvenceaux qui ne voient l'univers qu'à travers les yeux de leur fiancée; pis encore peut-être, il faudra qu'à leurs oreilles résonnent tes paroles aigres et stridentes[1].

Il ne ménage point les partis pris collectifs dont il connait la malfaisance, et si quelque lecteur lui parle des douceurs du calme philosophique, de la paix, il réplique vivement : « La paix, la paix intellectuelle, veux-je dire, n'est que mensonge et somnolence. Je ne veux vivre en paix ni avec les autres, ni avec moi-même ». Si quelqu'un célèbre devant lui l'amour que les hommes se doivent d'éprouver les uns à l'égard des autres, cette philanthropie de commande lui apparaît soudain dans toute sa fadeur :

Non, non, mon ami, je ne suis pas un philanthrope. Je sens trop la faim et la soif de Dieu pour aimer les hommes à la manière philanthropique. Il faut semer chez les hommes des germes de doute, de défiance, d'inquiétude et même de désespoir — pourquoi non? oui, même de désespoir! — et si de cette façon ils perdent ce qu'on nomme la félicité (et qui en réalité ne l'est pas), rien n'est perdu...

Dieu, mon ami, Dieu ne me mit pas au monde pour être un apôtre de la paix, ni pour récolter des sympathies, mais pour semer les inquiétudes et l'irritation et pour supporter l'antipathie. Celle-ci, l'antipathie, est le prix de ma rédemption[2].

On voit avec quelle fière personnalité Miguel de Unamuno communique au lecteur ce qu'il ressent et ce qu'il pense en présence des hommes et de la vie. Cet écrivain force l'estime de ceux qui le lisent, mais il faut reconnaître que son dédain de toutes les servitudes officielles, si profitables aux auteurs prudents, ne pouvait guère attirer sur lui, de la part de coteries politiques plus ou moins timides, qu'une haine vigilante. Pour rien au monde cependant, il ne voudrait renoncer à sa coutume, en sacrifiant les audaces de sa pensée au désir de sauvegarder sa quiétude. N'est-ce pas le meilleur témoignage en faveur de son œuvre et de sa vie?

1. Miguel de Unamuno, *Vida de Don Quijote y Sancho*, éd. 1914, p. 21.
2. *Soliloques et conversations*, p. 55.

***

Miguel de Unamuno est originaire du pays Basque; il est né à Bilbao le 29 septembre 1864. Dans un petit livre de souvenirs[1], fourmillant de traits pittoresques et humoristiques, il a raconté son enfance et son adolescence, nous donnant sur l'éveil de sa pensée et la formation de ses sentiments, des détails à la fois savoureux et touchants : ce sont des pages familières qui expriment sans emphase le culte que rend l'auteur au cadre dans lequel son esprit s'est développé; l'accent en est aussi passionné qu'évocateur. Dans cette cité industrielle, chef-lieu de l'ancienne Senoria de Vizcaya, l'enfant qu'était alors Miguel de Unamuno grandissait en recommençant pour son propre compte, comme nous tous, l'évolution intellectuelle et sentimentale de l'humanité : quel est celui d'entre nous qui n'en a franchi, plus ou moins vite les diverses étapes? d'abord, l'amour païen pour la nature environnante, puis la découverte des grandes légendes livresques, ensuite les accès de mysticisme qui répondent à cette grande inquiétude dont se sentent prises les jeunes âmes apeurées et frissonnantes devant le mystère de leur destinée et la splendeur de l'univers, alors que la thèse scientifique ne suffit plus à les expliquer : la route est toujours la même, pour le jeune Unamuno aussi bien que pour l'anxieux Pascal. En 1874, comme il venait d'atteindre sa dixième année, il assiste au bombardement de Bilbao, au cours de la guerre civile suscitée par les Carlistes. Puis, les troubles apaisés, c'est la grande période studieuse de l'adolescence, la préparation aux épreuves universitaires, garantie de la culture acquise : ses études terminées, Unamuno se consacra à la difficile mission de l'enseignement. Nommé professeur à l'Université de Salamanque, — plaisamment célèbre pour le public français, toujours plus railleur que bien informé, — il remplissait dans cette Université les fonctions de recteur, quand le conflit européen éclata. Est-il besoin d'ajouter que, dès la première heure, l'illustre écrivain se déclara en faveur de l'Entente et que ses diatribes les plus mordantes furent

1. *Recuerdos de ninez y de mocedad* (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*), Madrid, Fernando Fé, éd. 1908.

dirigées contre les tristes conséquences de la kultur? Les gazettes les mieux informées de Paris en ont parlé quelque peu pendant les années 1916 et 1917.

On aurait tort de le considérer comme un homme de lettres emmuré dans ses occupations purement livresques, et jetant sur les événements politiques, sans sortir de son cabinet de travail, des métaphores ciselées avec amour. Bien des fois lui-même a dû prendre la plume pour remettre au point les légendes qui le représentent « toujours enfermé dans sa bibliothèque, enterré parmi les livres, loin de toutes gens, et cela faute d'avoir le sens de la réalité ». C'est une fable inventée à plaisir que celle où on le montre occupé toute la journée à dévorer des livres; et, si nous en croyons son aveu, il voyage beaucoup plus qu'il ne le voudrait, il voit beaucoup plus de gens qu'il n'en désirerait voir.

Quant au sens de la réalité, dont on le soupçonne d'être dépourvu, il s'est justifié sur ce point de façon à la fois malicieuse et concise : ce que les gens du monde (il emploie ces trois mots dans leur acception péjorative), ce que les gens du monde appellent le sens de la réalité ne lui semble pas autre chose que le « sens de l'apparence ». A son avis, « celui qui passe pour avoir le sens de la réalité, c'est celui qui reste à considérer la surface passagère des choses et qui ne pénètre point dans leur substance intime et permanente », c'est encore celui qui ne s'intéresse qu'à la nouvelle, à l'information, et Unamuno a horreur de tout cela. Dans les grands journaux il n'est rien qui lui paraisse moins substantiel que la partie télégraphique; le désir d'avoir rapidement des nouvelles qui, pour la plupart, n'ont rien de transcendant lui semble une puérilité : « J'ai toujours cru, dit-il, que l'important est de savoir bien les choses, non de les savoir tôt. » C'est un thème sur lequel il se plait souvent à revenir dans ses articles.

S'il a parfois de l'humeur et qu'il le dise, s'il s'énerve à écouter les propos inutiles que les hommes échangent entre eux par respect pour la sociabilité, c'est que « la routine et la médiocrité mentales » lui font mal à ce point qu'il en ressent une impression physique, — comme si un coup violent venait blesser son esprit. Qu'on lui joue un tour, passe encore, il ne s'en fâchera guère; mais si on lui dit une vulgarité creuse,

en feignant de la lui donner comme une chose digne d'être entendue, c'est un acte qu'il pardonnera moins. Flaubert avait de grandes fureurs quand il se sentait cerné par cette médiocrité environnante qui trouble souvent les hommes de pensée jusque dans leur solitude. Miguel de Unamuno professe à l'égard de cette médiocrité la même tendresse que Flaubert, et il ne perd pas son temps, lui non plus, à chercher des tours élégants ou adoucis pour traduire son sentiment. Aussi ses traits ne se trompent-ils point d'adresse. Les personnes visées n'ont jamais fait attendre leur réponse, et l'étiquette d'écrivain paradoxal est la plus aimable entre celles dont elles honorent Unamuno.

On aurait tort cependant de prendre Miguel de Unamuno pour un simple polémiste ne cultivant le genre qu'afin de mieux exercer son talent d'écrivain personnel : poète, romancier, philosophe, son activité littéraire mériterait l'admiration des plus difficiles[1]. Lui qui a horreur de ce qu'on nomme couramment le style, lui qui méprise la rhétorique aux effets cherchés, aux trouvailles plus ou moins spontanées, il écrit des pages qui le classent tout de suite parmi les artistes les plus parfaits de la langue.

Par exemple, il peint les paysages d'Espagne comme un écrivain arrive rarement à les peindre. Pour nous les faire voir tels qu'ils sont, il a un pinceau merveilleux, un style qui évoque avec une vigueur singulière les divers aspects du sol, et qui, dans le détail, nous surprend par la justesse de son coloris. Il a décrit bien des coins divers au cours de ses ouvrages, mais j'en sais peu dont l'image soit aussi curieuse que celle de la plaine désertique de Castille : l'auteur a des touches pittoresques à souhait pour rendre « la plaine infinie où verdit le blé, où jaunit le chaume », où l'on voit passer de temps à autre « une procession monotone et grave

1. Les trois œuvres principales de Miguel de Unamuno sont sa *Vie de Don Quichotte et de Sancho* (1905), son volume de *Poésies* (1907), et son *Sentiment tragique de la vie* (1913). En outre, il a publié deux recueils d'articles d'une remarquable originalité : *Soliloques et conversations* et *Contre ceci et cela* (*Contra esto y aquello*) parus tous deux en 1912; un volume de courtes nouvelles, le *Miroir de la Mort* (*El espejo de la Muerte*); plusieurs romans tels que *Niebla* (*Brouillard*) et *Abel Sanchez* (1917).

de chênes gris largement espacés, de tristes pins qui lèvent leurs têtes uniformes. Auprès d'un *rio* surgissent quelques rares peupliers qui, dans la solitude infinie, acquièrent une vie plus intense et plus profonde ». Un village « étendu sur la plaine, rôti par le soleil, durci par le froid, dessine sur l'azur du ciel la silhouette de son clocher ». Au fond, la *sierra* « aux cimes osseuses et décharnées, hérissées de rocs », puis des collines nettement découpées qui mettent à nu les couches de terrain que le manque d'eau a crevassées. Là-bas, la grande route se perd dans la plaine, dans les « terres grises qui reçoivent le soleil lorsqu'il descend pour se coucher, les incendiant d'une lueur rouge et brûlante ». On me permettra de donner ici un passage entier qui persuadera mieux le lecteur de la « beauté que revêt le coucher du soleil dans ces solennelles solitudes ».

En touchant le bord de l'horizon, le soleil s'enfle comme s'il voulait jouir davantage de la terre, et, quand il s'enfonce, il laisse, dans le ciel, une poussière d'or; sur la terre, tout le sang de sa lumière. La voûte infinie va pâlissant peu à peu, puis elle s'obscurcit rapidement et, après la fuite du crépuscule tombe une nuit profonde où tremblent les étoiles. Ce ne sont pas les soirs du Nord, doux, longs, pleins de langueur.

Combien est belle la tristesse tranquille de cette mer pétrifiée et emplie de ciel! C'est un paysage uniforme et monotone dans ses contrastes de lumière et d'ombre, ou par ses teintes dissociées et pauvres de nuances. Les terres se présentent comme sur une plaque de mosaïque assez pauvrement variée, au-dessus de laquelle s'étend l'azur du ciel. Ici, pas de douces transitions; pas d'autre harmonie continue que celle de la plaine immense et du bleu compact qui la couvre et l'illumine.

Ce n'est pas une nature qui récrée l'esprit[1]...

Miguel de Unamuno est aussi un humoriste délicieux. Quand il est fatigué de s'entendre accuser de paradoxe, il éprouve un plaisir extrême à traiter comme d'absurdes préjugés les idées les plus couramment admises, et il prend alors la contre-partie de l'opinion commune : c'est ainsi qu'un jour, en guise de délassement, il a écrit un véritable plaidoyer en faveur de la fainéantise[2], et il s'en faut de peu que l'éloge de ce vice ne soit didactique.

1. Miguel de Unamuno, *Ensayos* (*Essais*), tome I, Madrid, 1916.
2. *En defensa de la haraganeria* (fainéantise) dans les *Soliloques et conversations*, p. 153-161.

L'auteur veut nous convaincre d'une vérité mal comprise jusqu'à ce jour : c'est que les oisifs sont nécessaires au progrès scientifique et à la marche de tout idéal civilisateur. Qu'on ne se hâte pas trop de sourire! L'activité humaine s'exerce sous des formes très diverses, elle peut se cacher parfois sous une apparente paresse; par exemple Miguel de Unamuno cite les poètes comme d'authentiques fainéants. Il en est de certaines formes de l'activité comme du goût de voyager : celui-ci n'est-il pas plus souvent le résultat du besoin de fuir les pays connus que du désir impérieux de voir des pays nouveaux? Si tant de gens se déplacent pour chercher des horizons plus ou moins inédits, ce n'est pas toujours que le lieu où ils vont les attire irrésistiblement, c'est quelquefois aussi que celui d'où ils viennent les rebutait ou les ennuyait. Hé bien! pour beaucoup de gens, travailler, c'est échapper à l'ennui, c'est « tuer le temps », c'est oublier sa personnalité dans l'effort que l'on accomplit. D'après le professeur Unamuno, les oisifs seraient les véritables fondateurs de toute civilisation. Voyons l'argument : quand la civilisation a-t-elle commencé? Elle a commencé le jour où un homme soumit un de ses semblables à l'obligation de travailler pour deux; libéré de la nécessité de gagner son pain par un labeur fastidieux, cet homme put lever paisiblement son regard vers le ciel, et, contemplant les astres, se demander à leur propos : « Pourquoi tournent-ils ainsi? Pourquoi sont-ils ici maintenant? Pourquoi seront-ils là-bas tout à l'heure? » C'est à ces questions oiseuses que l'astronomie doit son origine. Nous n'aurions acquis aucune science si nous n'avions pas eu parmi nos ancêtres un certain nombre de personnes qui ne faisaient rien de leurs dix doigts. Quelques peuples réputés travailleurs passent en même temps pour avoir développé certaines formes élevées de la culture intellectuelle ou artistique; or, s'ils ont réalisé des progrès dans l'art, dans les sciences ou dans les lettres, ce n'est pas à leur labeur qu'ils le doivent, mais à leurs oisifs, à leurs plus incorrigibles flâneurs. Et pour que personne ne l'accuse de duper les gens sur le sens profond de son plaidoyer, Miguel de Unamuno se permet d'invoquer l'exemple de Socrate :

Et Socrate, qu'était-il de plus qu'un fainéant? On n'a pas souvenir

d'une seule œuvre de sculpture laissée par lui, bien qu'il fût sculpteur. Et s'il n'écrivit jamais rien, je tiens pour moi que ce fut par fainéantise, pour n'avoir pas la peine de saisir la plume. Le temps qu'il aurait pu employer à écrire, il l'employait à rôder à la recherche de quelque jeune homme avec qui causer de tout le divin, de tout l'humain. S'il vivait de nos jours, vous le verriez constamment en quelque café en train de bavarder avec plusieurs autres fainéants comme lui. Et combien de Socrates ne meurent-ils pas sans que nous sachions rien de leur labeur énorme, faute d'un Platon ou d'un Xénophon qui nous le conserve par écrit!

***

Miguel de Unamuno est un admirateur passionné du chevalier de la Triste-Figure. Il a consacré tout un livre, original et savoureux, à l'expression de l'enthousiasme presque religieux que lui inspira toujours le héros de Cervantès : la *Vie de Don Quichotte et de Sancho*[1], qui a paru pour la première fois en 1905 et dont on a donné en 1914 une nouvelle édition revue et corrigée, a conquis tout de suite le public espagnol. Ce n'est pas une œuvre d'érudition ou d'histoire; c'est un commentaire fort original des prouesses de Don Quichotte et de son écuyer; c'est un livre où l'imagination la plus mystique se jette à la suite du chevalier errant afin d'en reconstituer les aventures (et surtout leur esprit) plus sérieusement que ne l'avait fait le moqueur Cervantès. Ainsi que le dit l'auteur dans l'avant-propos de l'édition de 1914, « aujourd'hui le Don Quichotte est à tous et à chacun de ses lecteurs; chacun peut et doit lui donner une interprétation quasi mystique, comme on a coutume de le faire pour la *Bible* ». Le livre de Miguel de Unamuno est donc « une exégèse libre et personnelle du Don Quichotte, l'auteur n'y prétend pas découvrir le sens que Cervantès lui a donné, mais le sien propre ». Bible de l'héroïsme espagnol, mais bible un peu ironique, qu'il s'agit de prendre au sérieux et qu'il faut défendre contre les plaisantes intentions de celui qui l'a écrite.

Miguel de Unamuno reproche en termes amers leur couardise morale à tous ceux qui raillent le pauvre soupirant de

1. *La vie de Don Quichotte et de Sancho* a été traduite en italien par M. Gilberto Beccari.

Dulcinée. Pourquoi ne voir dans les mésaventures du chevalier que leur aspect comique? Son héroïsme pique au vif notre recherche de quiétude et nos instincts de sybarites. Le fait de prendre un plat à barbe pour l'armet de Mambrin nous semble la plus burlesque des fantaisies, et nous en rions avec délices. Mais ne sait-on pas que les sceptiques, s'ils s'empressent de railler ce qui très souvent les dépasse, croient ainsi donner le change sur la mollesse de leur sensibilité? Leur cœur a-t-il jamais battu pour quelque chose de plus grand que la quotidienne quiétude dans laquelle ils s'enlisent?

Sans doute comme l'écrit Miguel de Unamuno, « pratiquer l'héroïsme, c'est souvent se condamner à la solitude parmi les hommes ». Mais où serait donc le mérite de notre action, si, dès notre premier geste, tout le monde croyait en notre mission? Les hommes pusillanimes abdiquent toujours devant la réalité, et celle-ci triomphe sur leur pensée et sur leur cœur. A ces hésitants l'auteur de la *Vie de Don Quichotte et de Sancho* propose la plus exaltante et la plus juste des maximes : « C'est le courage d'affirmer une chose à haute voix, à la vue de tous, et de défendre au péril de sa vie ce qu'on affirme, c'est cela qui crée toutes les vérités. Les choses sont d'autant plus vraies qu'on y croit davantage, et ce n'est pas l'intelligence, c'est la volonté qui les impose ». Voilà une formule cornélienne qui résume dans sa concision tous les héroïsmes de la pensée et du sentiment; elle met la vérité de l'enthousiasme au-dessus de toutes les vérités scientifiques; elle affranchit la conscience des faits positifs qui la limitent, et qui lui barrent les larges horizons, prometteurs d'aubes radieuses.

Unamuno dit encore : « L'art est la suprême vérité, celle qu'on crée à force de foi ». C'est toujours le même principe, c'est toujours la même finalité : il faut revêtir les aspects du réel des couleurs de notre rêve. Sur ce point Don Quichotte est un poète; tout ce qu'il voit autour de lui n'a de signification qu'à travers son idéal chevaleresque; toute aventure, infortune ou triomphe, n'est que le reflet de sa croyance. Quand il est enfermé dans une cage, et qu'on essaye de le persuader qu'il n'y a pas la moindre trace d'enchantement

dans son cas, rappelez-vous avec quelle force et quelle conviction il répond à toute objection : « Je tiens pour moi que je suis enchanté et cela suffit à la sécurité de ma conscience ». Miguel de Unamuno ne manque pas d'ajouter aussitôt son commentaire : « Admirable réponse qui met la sécurité de la conscience au-dessus de l'illusion des sens! On a rarement donné une formule plus robuste de la foi ». Il importe peu que barbiers et gouvernantes se gaussent de cette foi : leur coutume est de considérer comme une extravagance tout acte héroïque dont ils ne distinguent pas le but. Ils sont emprisonnés par la lettre des événements; comment en soupçonneraient-ils l'esprit? L'héroïque chevalier de la Triste-Figure aurait vraiment du temps à perdre s'il consentait à quitter son nuage pour venir se justifier devant de semblables gens ! Plus il tient lointaine la réalité, plus son action a de prix; moins les béotiens le comprennent, plus il est digne de louanges. Par sa personne, par sa noble chimère, par les coups qu'il donne et qu'il reçoit, il affirme l'existence de la chevalerie errante. La négation d'un rustre qui passe ne détruira jamais le sens d'un grand idéal. On ne supprime pas la valeur de celui-ci par la seule force de l'ironie. Il y faut autre chose. Il y faut un idéal encore plus grand. Mais, diront les réalistes, une fiction héroïque ne sera jamais qu'une fiction! Sans doute, mais Miguel de Unamuno n'a-t-il pas raison de dire qu'au point de vue de l'éternité « les fictions et les légendes sont plus vraies que l'histoire? » Et s'il ajoute : « Cette façon de rechercher si un sujet a existé ou non provient de ce que nous nous obstinons à fermer les yeux au mystère du temps », on conviendra bien de la justesse de sa pensée. Don Quichotte a fait prédominer la poésie de son rêve sur toutes les prosaïques apparences de la réalité; c'est l'essentiel pour un admirable hidalgo comme lui, c'était le meilleur moyen d'imposer son nom à l'avenir, même si on l'honorait par dérision. Le professeur Unamuno a résumé d'un trait plein de concision la leçon des mésaventures du chevalier de la Triste-Figure quand il a dit : « *Ce n'est pas la foi qui fait les martyrs, ce sont les martyrs qui font la foi* ». Et pour appuyer ce dire par des exemples, nous n'aurions que l'embarras du choix.

***

Miguel de Unamuno a publié en 1907 un recueil de poésies[1] qui donnent la plus haute idée de son inspiration : ici encore on retrouve l'homme sincère et passionné qui met dans ses moindres vers toutes les harmonies et toutes les dissonances de sa vie intérieure. Les rythmes sont variés comme les sentiments qu'ils sont chargés d'exprimer au lecteur; les motifs sont pris à toutes les sources de l'âme, à l'inquiétude religieuse comme aux impressions les plus nuancées de l'amour; la langue est colorée, à la fois décorative et musicale. A chaque page les images émouvantes surgissent, mettant le lecteur en présence des douleurs et des allégresses qu'elles ont mission d'exprimer. Les strophes surprennent par leur bruissante plénitude; elles viennent nous émouvoir de toute la passion qu'elles contiennent et qui troublerait le plus indifférent.

Mais comment donner des preuves? Comment enfermer dans une langue étrangère, de sonorité moins éclatante, toute la beauté et tout le coloris d'un poème de Miguel de Unamuno? On peut atteindre le sens, essayer même de le rythmer le plus honnêtement possible sans nuire à l'exactitude; mais il manquera toujours le relief du Castillan à l'idée reproduite.

Par exemple, dans le fragment que je traduis ci-dessous, je me suis efforcé de rendre littéralement la pensée du poète. Mais, malgré la meilleure volonté, les strophes se sont alourdies en passant d'un idiome dans l'autre. Ce fragment est tiré d'un poème intitulé l'*Heure de Dieu* et, dans l'original, il rappelle la sanglotante et émouvante mysticité des meilleures pièces religieuses de Verlaine :

Je suis coupable, Seigneur, je ne sais pas ma faute; je suis le misérable esclave de mes œuvres, je ne sais que faire de ma pauvre vie; j'attends ta parole!

Parle, Seigneur, que ta bouche éternelle rompe le sceau du mystère dans lequel tu te tais, fais-moi signe, Seigneur, donne-moi la main, dis-moi le chemin.

Je suis perdu, Seigneur, comment me retrouver? Par ta main le châti-

1. Miguel de Unamuno, *Poesias*, Madrid, Fernando Fé, éd. 1907. Sur la feuille de garde de mon exemplaire des poésies de Miguel de Unamuno, je lis, écrit de la main de celui-ci : « C'est dans ce livre et dans mon *Sentiment tragique de la vie* qu'il y a le plus de moi-même. »

ment m'apprend que j'ai péché, mais dis-moi, Seigneur, en quoi consiste ma faute?

Je suis coupable, je le sais, mais je ne connais pas la faute qui m'afflige et qui me vaut ce châtiment, que je bénis, parce qu'il est ma vie.

Je mérite cette douleur qu'en qualité de Père tu m'envoies; tu me l'envoies comme à un fils dont tu désires faire, par la douleur, tout un homme, tout ton fils.

J'accepte cette douleur comme méritée, je reconnais ma faute, mais dis-moi, dis-le-moi, Seigneur, Seigneur de la vie et de la mort : « Quelle est ma faute? »

Oui, j'ai péché, Seigneur, je te le confesse, le châtiment m'a révélé, coupable; et ma vie, si elle était sans souffrance, ne serait plus ma vie mais... pourquoi est-ce que je souffre?

Je subis le châtiment de ma faute et je me tais, mais vois, Seigneur, comme je pleure; donne-moi la consolation de savoir pour quelle faute ce châtiment?

Comme on peut le pressentir à travers cette faible traduction, Miguel de Unamuno est un poète dont la haute inspiration dédaigne la facilité des thèmes ordinairement en usage parmi les rimeurs; et si, parfois, un des éternels lieux communs qui préoccupent l'esprit humain se trouve sous sa plume, il a vite fait de le vêtir richement et d'en dissimuler, grâce à la beauté des images, la banale origine. Dans ses vers comme dans sa prose, le sujet traité est toujours tiré d'un fond de passion et de noblesse intérieure qui communique à la phrase ou à la strophe toute sa force et toute sa vibration. S'il lui arrive de décrire un des aspects désolés de la Castille ou un paysage basque, Unamuno enferme toute sa sensibilité dans le décor qu'il retrace; car il a toujours présente à l'esprit la destinée de l'homme encadré par les beautés de la nature, travaillé au dedans par le besoin de chercher un sens à son rôle dans l'univers, visité aussi, dans ses profondeurs, par l'angoisse d'ignorer sous quelle forme sa vie terrestre peut se projeter dans une survie plus ou moins espérée et attendue. Après tout, les certitudes du « scientisme » sont toujours un peu exclusives, et il est naturel que les croyants, qu'ils le soient volontairement ou non, cherchent avec joie dans l'incertitude la ressource d'une espérance peut-être fragile, mais du moins créatrice de sérénité intérieure. C'est la notion philosophique la plus apaisante; c'est celle que Miguel de Unamuno considère comme la meilleure, peut-être parce qu'elle

est la moins rationnelle : le rationalisme a le don de l'agacer ; chaque fois qu'il aborde la question, c'est sa vie purement sentimentale qui lui fournit ses arguments les plus décisifs...

Il a d'ailleurs écrit tout un livre pour répondre au rationalisme étroit de quelques satisfaits dont la conscience, si on les croyait sur parole, n'aurait jamais connu la grande inquiétude que les esprits religieux ont essayé de calmer en plaidant avec éloquence la cause de la foi. Entendons-nous bien, il s'agit de ce rationalisme suffisant qui dessèche l'âme, qui la borne dans ses aspirations, qui ne lui permet même plus la véhémence d'une fière négation. Dans son *Sentiment tragique de la vie chez les hommes et chez les peuples*[1], Miguel de Unamuno met en valeur tous les déchirements, toutes les alternatives — enthousiasme ou désillusion — du mysticisme espagnol : les échos les plus pathétiques du doute s'y répercutent avec une puissance presque hallucinante, à tel point que, par intermittences, tout espoir d'immortalité semble s'évanouir. C'est une œuvre de visionnaire qui ne se résigne pas à la suppression de toute finalité « spirituelle » dans les circonstances de sa vie terrestre.

Le livre rappelle souvent l'accent tragique de certaines pensées de Pascal. Seulement, ici, l'auteur crie parfois son impuissance à triompher sur le scepticisme qui lui travaille l'âme; il avoue ses défaillances devant les aphorismes de la raison qui tend à imposer sa souveraineté au sentiment. Il y a une beauté dramatique dans la lutte que le cœur soutient contre les doctrines rationnelles : de cette lutte naissent tantôt les désespoirs qui dessèchent, tantôt les illusions qui réconfortent. Tout ce que contient de poésie douloureuse ou de mélancolique splendeur la vie spirituelle de l'homme trouve sa consécration dans les pages brûlantes de ce livre.

Dans chaque système philosophique, Miguel de Unamuno cherche tout de suite l'homme qui l'a fondé, « l'homme en chair et en os, celui qui nait, souffre et meurt », et non pas l'homme abstrait, création artificielle d'un quelconque

1. *Del sentimento tragico de la vida en los hombres y en los pueblos*, Madrid, Renacimiento, éd. 1913. Cette œuvre a été traduite en français par le docteur Faure-Beaulieu. Il faut espérer que les autres livres d'Unamuno seront prochainement traduits et répandus en France.

théoricien, tel que le bipède sans plumes de la légende, ou l'animal politique d'Aristote, ou le « contractant social » de Rousseau, une simple idée, enfin :

Dans la plupart des histoires de la philosophie que je connais, nous dit-il, on nous présente les systèmes comme naissant les uns des autres, et leurs auteurs, les philosophes, ne nous apparaissent que comme de purs prétextes. La biographie intime des philosophes, des hommes qui font de la philosophie, occupe la place secondaire. Et c'est elle, cependant, c'est cette biographie intime qui nous explique le plus de choses.

A son avis, la philosophie se rapprocherait plus de la poésie que de la science :

La philosophie répond à notre besoin de nous former une conception unitaire et totale du monde et de la vie, et, comme conséquence de cette conception, un sentiment qui suscite une attitude intime et même une action. Mais il arrive que ce sentiment, au lieu d'être la conséquence de cette conception, en est la cause. Notre philosophie, c'est-à-dire, notre manière de comprendre ou de ne pas comprendre le monde, et la vie, jaillit de notre sentiment même de la vie...

Ce ne sont pas nos idées qui nous rendent optimistes ou pessimistes, mais c'est notre optimisme ou notre pessimisme, d'origine physiologique ou pathologique, autant l'un que l'autre, qui produit nos idées.

C'est la raison qui justifie chez Unamuno ce besoin de retrouver sous toutes les doctrines, l'homme concret, en chair et en os, qui les a créées avec tout son cœur et toute sa pensée. L'homme, « incapable, selon Pascal, de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti », l'homme a néanmoins au fond de sa conscience, malgré la raison scientifique négatrice de toutes les illusions, une secrète espérance de l'immortalité.

Arrivé à ce point, Miguel de Unamuno se heurte à toutes les difficultés doctrinales qui ont toujours embarrassé les constructeurs de systèmes à qui s'imposait le grand problème de la destinée humaine : l'aspiration à l'immortalité ne trouve pas de confirmation rationnelle et, d'autre part, la raison ne nous donne pas un motif de vivre, ni la moindre consolation. La raison ne donne pas davantage de finalité à la vie : « Mais voici qu'au fond de l'abîme le désespoir sentimental et le scepticisme rationnel se rencontrent face à face et s'embrassent comme des frères, et c'est de cet embrassement

que va jaillir une source de vie, une vie sérieuse et terrible. Le scepticisme, l'incertitude, dernière position où la raison arrive en exerçant son analyse sur elle-même, c'est le fondement sur lequel le désespoir du sentiment vital doit appuyer son espérance. » La lutte devient constante entre la raison et le sentiment religieux; la paix étant impossible, il faut donc nous résigner à vivre de leur guerre, et faire, de cette guerre, la condition de notre vie spirituelle.

La tragique histoire de la pensée humaine, dit Unamuno, n'est que celle d'une lutte entre la raison et la vie, celle-là s'obstinant à rationaliser celle-ci et lui imposant la résignation à l'inévitable, à la mort; et celle-là, la vie, s'obstinant à vitaliser la raison en l'obligeant à appuyer ses aspirations. C'est toute l'histoire de la philosophie, inséparable de l'histoire de la religion.

Et la vie qui se défend, cherche le faible de la raison, et elle le trouve dans le scepticisme, elle s'y cramponne et ainsi essaie de se sauver. Car elle a besoin de la faiblesse de son adversaire.

Ce n'est pas que la raison nous conduise au scepticisme absolu, non! Elle ne peut m'amener à douter de mon existence; mais elle me mène au scepticisme vital, mieux encore, à la négation vitale, non pas à douter, mais à nier que ma conscience survive après que je serai mort. Le scepticisme vital vient du choc entre la raison et le désir. Et c'est de ce choc, de cet embrassement entre le désespoir et le scepticisme, que nait la sainte, la douce, la salvatrice incertitude, notre consolation suprême.

Car même dans un repli de l'âme du croyant qui conserve le plus de foi dans la vie future, il y a une voix d'incertitude qui lui chuchote : « Qui sait?... » Cette voix est un peu comme le bourdonnement d'un insecte quand le vent mugit dans les arbres de la forêt; nous ne nous rendons pas compte de ce bourdonnement et, cependant, uni au bruit de la tourmente, il arrive jusqu'à notre oreille. Sinon, comment pourrions-nous vivre sans cette incertitude?

Je ne puis croire ceux qui m'assurent que jamais, ne fût-ce que le temps d'un éclair, même aux heures de plus grande solitude et de tourment, cette rumeur de l'incertitude n'a effleuré leur conscience.

C'est le sentiment tragique de la vie! c'est notre grandeur et notre misère. Et, ainsi que le crie douloureusement Unamuno, notre connaissance de la destinée est limitée de toutes parts, la raison nous emprisonne, et l'incertitude ne peut nous libérer : il y a trois solutions autour desquelles nous ne pouvons que philosopher. Ou nous savons que nous mourons tout entiers, et alors c'est le désespoir irrémédiable! ou nous

savons que nous ne mourons pas tout entiers, et alors c'est la résignation! ou bien nous ne pouvons savoir ni l'un ni l'autre, et alors c'est la résignation dans le désespoir, ou le désespoir dans la résignation, — et la lutte. Toutes ces souffrances d'une âme inquiète, l'écrivain les exprime avec une criante exactitude devant laquelle le lecteur reste anxieux et étonné. Quand un homme vous propose ses alternatives de doute et de désespoir avec des accents aussi poignants que le fait Unamuno, vous ne pouvez faire autrement que de lui accorder votre estime et votre admiration. Ce n'est pas souvent qu'on se trouve face à face avec un penseur de cette lignée!

***

Un personnage d'Ibsen parle de la pensée comme d'« une plante vénéneuse dont l'odeur donne le vertige », et j'avoue qu'au moment d'achever cet article le mot me revient à l'esprit dans toute son acuité : la pensée d'Unamuno est bien de celles qui donnent souvent ce vertige aux hommes que leur médiocrité d'âme a asservis au culte des opinions reçues ou des préjugés courants. De là les haines, de là l'incompréhension, plus hostile encore que les haines. Lui qui aime mieux provoquer l'antipathie que justifier l'indifférence, il aura été servi à souhait! L'opinion française, elle, devra lui garder toujours la même gratitude pour les campagnes qu'il a menées[1] en faveur de notre nation et de ses alliés, dès la première année du conflit européen. En décembre 1914, il me disait, au cours d'une lettre d'une émouvante simplicité, la surprise que lui avaient causée le bombardement de la cathédrale de Reims et l'acharnement de l'ennemi sur cette merveille architecturale dont les artistes ont toujours présente à la mémoire la navrante mutilation. Sans doute l'éminent professeur de Salamanque n'attendait pas des miracles esthétiques de la culture germanique; mais il n'aurait jamais pensé qu'après tant d'années de philosophie nuageuse, le sentimental Werther, déjà certes un peu pédant, comprendrait si mal, devenu soldat, le sens du mot civilisation. Déjà Miguel de Unamuno escomptait notre victoire; il faisait

1. Notamment dans ses articles de *La Nacion* de Buenos-Ayres.

des vœux pour que notre culture latine prédominât sur la science germanique, toute matérialiste de tendance et d'expression : car son érudition, sa connaissance de nos meilleurs auteurs, classiques et romantiques, lui permettait de faire des comparaisons entre notre tour d'esprit et celui qui se révèle dans la littérature allemande, qu'il a également étudiée sous ses divers aspects. Il lui était aisé de se prononcer à bon escient.

Quand la délégation des académiciens français se rendit en Espagne, en mai 1916, c'est Miguel de Unamuno qui la reçut dans la vieille cité universitaire de Salamanque : après une conférence d'Etienne Lamy et d'Imbart de la Tour, le compositeur Widor donna une audition. C'est au cours de cette visite des représentants de la France intellectuelle, que le professeur Unamuno, en guise de bienvenue, fit une causerie sur le spiritualisme français en prenant pour point de départ la doctrine cartésienne et la conception de Pascal sur l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. A la faveur de son exposé sur le spiritualisme, il mit en lumière la différence des deux cultures adverses, la culture française et la culture allemande : la première caractérisée par l'esprit de finesse et la seconde par l'esprit de géométrie. Dans la lettre où il m'annonçait le sujet de sa causerie, Miguel de Unamuno, parlant de l'idéalisme allemand, disait son dégoût pour tout le « scientisme » matérialiste qui en est résulté. La pédanterie germanique a surtout le don de l'exaspérer et un passage de sa lettre marque le côté plaisant de la terminologie employée par les philosophes allemands : « Le *Begriff* ou concept, avec sa pureté, *Reinheit*, me fait peur. La pureté germanique est quelque chose de terrible. Raison pure, concept pur, volonté pure, expérience pure, eau chimiquement pure, H^2O, c'est-à-dire non potable, et enfin l'être pur, qui, selon Hegel, s'identifie avec le pur néant ! » Il reproche à nos adversaires leur « obsession de ce qui est démesuré », et, quant à leur intimité, il avoue qu'elle est trompeuse; ils vivent trop hors d'eux-mêmes, dans la réalité géométrique; ils ont le pouvoir de la science, oui, peut-être, *mais de la science qui n'est que science.*

Il est bon de réfléchir sur la noblesse de cette adhésion que le grand écrivain espagnol apportait à la cause française;

il faut surtout se rappeler le moment où elle s'est exprimée sans réserves : nous sentions alors s'appesantir sur notre âme l'oppression d'une caste militaire enflée d'orgueil! nos villes connaissaient l'invasion, le bombardement, tous les raffinements odieux de la barbarie déchaînée; et, dans une nation neutre, notre voisine, la voix d'un écrivain de premier ordre, respecté et admiré, s'élevait pour protester avec énergie contre l'ennemi qui fonçait sur nos villes du nord et de l'est, détruisant sur son passage les monuments qui gardaient dans la forme de leurs vénérables pierres toute l'harmonie et toute la grâce de la tradition française!

Miguel de Unamuno a été souvent méconnu; sa passion de la vérité, son mépris pour les ciseleurs de riens, qui travaillent le style et n'ont rien à dire, sa haine de tout ce qui est médiocre dans la vie et dans l'art lui ont valu l'impopularité auprès des esprits légers. On peut lui appliquer à ce propos ce qu'Emile Faguet a dit d'Auguste Comte :

> Il existe des parias dans l'organisation moderne, ce sont ceux qui pensent par eux-mêmes; ils sont mal vus d'une foule qui pense collectivement, par préjugés, par passions générales, par vagues intuitions communes. Ils sont suspects comme originaux, comme ne pensant pas ce que tout le monde pense, comme n'acceptant pas les banalités intellectuelles.

MAURICE VALLIS

LE STYLE ARCHAÏQUE

Il existe une manière de bien écrire contre laquelle il faut se mettre en garde, parce qu'elle est devenue très à la mode depuis quelque temps. Certains prosateurs s'imaginent rajeunir leur style, en employant les vieilles expressions du XVIIe et même du XVIe siècle. Rien n'est plus légitime que d'emprunter, de temps à autres, un mot, un tour, une locution au XVIIe siècle ; mais n'écrire qu'avec ce style, l'adopter, le faire sien, c'est renoncer à sa propre personnalité.

Ainsi, autrefois, les comparaisons étaient à la mode. On en fait encore aujourd'hui. Personne, cependant, n'oserait ressusciter les vieilles formules : « De même qu'un lion furieux s'élançant sur sa proie... Ainsi les flots bondissent sous la violence du vent... La fleur s'étiole à l'ombre des rochers; de même cette âme méconnue... ainsi cette âme dédaignée » et tous les interminables : *comme*, dont Chateaubriand a tant abusé dans *les Martyrs* et *les Natchez* : « ... Elles s'avancèrent en silence pour consoler Evella ; mais elles la trouvèrent affaissée *comme* un monceau de neige, et belle encore *comme* un cygne du rivage... Ta taille était *comme* celle du chêne, ô chef de Lochlin ! l'aile de l'aigle marin était rapide *comme* ta course; ton bras descendoit sur les guerriers *comme* le tourbillon de Loda, et mortelle était ton épée, *comme* les brouillards du Légo. » (Chateaubriand, *Dargo*, *Chant Ier*.) Tous ces *comme* paraissent aujourd'hui surannés; mais le dire est de vouloir les remplacer par les non moins préten-

tieux adjectifs : *tel, telle....* « Au loin s'étalait la plage sonore et lisse, *telle* une piste... Brillante et fraîche, *telle* une rose... Il se précipita, *tel* un fou... Il se promenait sur la dune, seul, échevelé, *tel* un poète. »

Il y a un mot classique qui sévit particulièrement dans le journalisme : c'est le verbe *accoutumer* conjugué avec l'auxiliaire *avoir* : « Il avait accoutumé de... », pour : « Il avait l'habitude de ». « Il n'avait pas accoutumé de », pour : « Il n'avait pas l'habitude de ». « On voit bien, dit Molière, que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages... » « Ils ont reçu de leurs sujets les conditions de la paix qu'ils avaient accoutumé de leur donner. » (Guez de Balzac, *Lettres et pensées.*) « Les chrétiens autrefois avaient accoutumé de prier debout. » (Bossuet, *Premier Sermon pour le jour de Pâques,* 1er point.)

Il n'y a pas d'expression qui soit plus authentiquement classique, et il n'y en a pas qui, transportée dans notre style contemporain, sente plus l'artifice. Les écrivains sans prétention comme Renan emploient tout simplement ce mot avec le verbe *être* : « Après les premières réflexions que me suggéra l'invitation à une démarche que je *m'étais accoutumé* à regarder comme fort importante... » (*Fragments intimes,* p. 229.)

Il ne s'agit pas, bien entendu, de proscrire le mot *accoutumé*; pris adjectivement, ce mot est très naturel. Lorsqu'on lit dans *la Fille de Roland* :

> Dans l'ordre accoutumé surgissent les étoiles,

cette expression semble un prosaïsme récent. Racine a cependant fait dire à Roxane, dans *Bajazet* :

> Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé

Mais voici autre chose. Pour être tout à fait XVIIe siècle, certains écrivains placent le régime avant le verbe : « Je me hâtais de *les aller voir*... Je *les* voulais interroger... Il ne pouvait deviner dans quelle partie du jardin *se pouvait* trouver en ce moment le Comte... *Il se voulait* moquer de lui... »

D'autres changent la place des négations : « Il dut se faire violence pour *n'interrompre pas* son discours. » On croit, en changeant la négation de place, donner au style une saveur

plus classique. On cite, au besoin, des autorités. Les exemples abondent, en effet, mais ils ont leur date. « Il ne s'ensuit pas que je ne l'admire pas pour ne *vouloir pas* être malheureux ni déshonoré. » (Guez de Balzac, II, p. 450.) « C'est toujours *ne se perdre pas* que d'être porté à bord par un naufrage. » (Id., *Lettres et Pensées.*) « Il est en nous de *n'obéir pas.* » (Bossuet, *Deuxième Sermon sur la Purification*, 2e partie.) « Je suis bien aise, mes filles, de ne *m'en aller pas* sans vous dire adieu. » (Id., *Conférence aux Ursulines de Meaux.*) « Quelle est notre audace de ne *rougir pas* d'adorer un maître pendu? » (Id., *Sur la Vertu de la Croix de J.-C.*)

Il y a aussi une autre expression du XVIIe siècle, que les archaïstes n'ont garde d'oublier : *Il ne laissa pas de...* « Ces raisons ne laissaient pas de l'ébranler... Malgré ses affirmations, il ne laissa pas d'être étonné... » Cette expression classique est redevenue à la mode. Elle n'est pas blâmable en soi; mais il ne faut pas en abuser.

Un mot encore très recherché des pasticheurs, c'est le mot *sorte*, pour signifier : *genre* ou *façon* : « Il en usait *de la sorte avec lui*... Il a des idées *de même sorte* (pour : *du même genre*). » « Un docteur de mes amis en parle *d'une étrange sorte.* » (Guez de Balzac, II, p. 472.) « Ordonnez un jeûne public de la même sorte que si vous aviez à demander au Ciel la conversion du grand Turc. » (Id., *Lettres.*) « Ah! mes chères filles, ayez attention à vous conduire *de la sorte.* » (Bossuet, *Sermon sur le silence*, 2e point.) « Eux-mêmes se condamnaient *d'une autre sorte.* » (Bossuet, *Sermon sur l'amour des plaisirs*, 1er point.) « Voilà de *quelle sorte* l'orgueil a armé le ciel et la terre. » (Bossuet, *Sermon sur la Vertu de la Croix*, 1er point.)

Très fréquente chez Molière, cette expression était passée dans le style et la conversation au commencement du XVIIe siècle. *Sorte* voulait dire *façon* et *manière.* Le jeune Bouteville-Montmorency, condamné à mort pour s'être battu place Royale, écrit à sa femme : « M. de Mantes vous dira, ma femme, de *quelle sorte* je vais mourir maintenant. » (Cité par Battifol.)

Ceux qui cherchent le fin du fin vont jusqu'à dire : « Je l'envoyais *quérir*... Il le *manda* près de lui... A ne vous rien *céler*... Vous avez *dessein* de me déguiser... *A ce coup*, je

le quittai... » Mais on n'ose pas aller plus loin et dire comme Louis XIII enfant à sa sœur : « Madame, voulez-vous pas boire *un petit?* » (pour : un peu) ou, comme l'historien de Bayard : « On le mit au pied d'un arbre, pour lui permettre de respirer *un petit.* » « Diogène se leva *un petit* sur son séant et regarda Alexandre au visage. » (Amyot, *Vie d'Alexandre,* XXII.) « Après s'être *un petit* renforcé, il se montra aux Macédoniens. » (Id., *Id.*, XXXIV...)

On a essayé de réhabiliter une autre expression du XVIIe siècle, *à cause que...* « Ces desseins me demeurent en la volonté, *à cause que* leur puissance me manque. » (Guez de Balzac.) « Quoi qu'on puisse dire : l'esprit des anges, *à cause qu'*ils sont tout esprit... » (Id., II, 439.) « C'est à *cause que* l'orgueil n'affecte rien tant que la liberté. » (Bossuet, *Premier Sermon sur la Pentecôte,* 1er point.) « *A cause* qu'elle manque à parler Vaugelas. » (Molière.)

Ce mot se trouvant chez les classiques, Brunetière s'en servait à tout propos, même lorsqu'il eût été beaucoup plus simple de mettre le mot : *parce que,* comme dans cette phrase : « Nous n'y réussirons pas, *à cause qu'*en ces matières surtout il n'y a guère d'erreur où ne se mêle un peu de vérité. » (Brunetière, *Discours de combat,* II, p. 173.)

Les amateurs d'archaïsme empruntent une autre formule aux auteurs de 1660, ce sont les *quoi,* les *qui* et les *que* représentant au neutre des mots précis.

Les locutions *à quoi, de quoi, sur quoi,* etc., ne sont pas condamnables en soi, et l'on peut parfaitement dire : « Il fallait en finir, les poursuivre et les surprendre : c'est *à quoi* nous nous sommes résolus. » — « *De quoi* vous mêlez-vous? » « S'être révolté injustement, c'est précisément *de quoi* on l'accuse. » « Que des parents, des maîtres surveillent les lectures d'enfants sans discernement, rien de mieux; mais c'est *de quoi* l'on se dispense trop commodément. » (Baldensperger, *la Littérature,* p. 245.) Mais encore faut-il que ces expressions soient à leur place.

On a tort également, en s'autorisant des classiques, de se servir du mot : *qui* pour résumer un ensemble de faits, comme dans ces phrases : « La philologie n'a pas ce droit, et ne l'ayant pas, il lui est interdit de raisonner comme si elle

l'avait, *qui* est ce que Renan a pourtant fait toute sa vie. » (Brunetière, *Cinq lettres sur Renan*, p. 40.) Brunetière avait adopté cette tournure parce qu'elle était classique :

Nous sommes, dit Montaigne, je ne sais comment, doubles en nous-mêmes, *qui* fait que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas et ne nous pouvons défaire de ce que nous condamnons.

César se trouvait en grand'peine, ne sachant *qu'il* devait faire (pour : *ce qu'il* devait faire). (Amyot, *Vie de Jules César*, XLIX.)

Il voulait mettre son fardeau à terre; ce que voyant, Alexandre demanda *que* c'était (pour ce que c'était). (Amyot, *Vie d'Alexandre*, LXX.)

Et qui est encore plus admirable (pour : et ce *qui* est encore plus admirable), Callisthène écrit que la nuit ils rappelaient avec leurs chants ceux qui s'étaient égarés. (Id., *Vie d'Alexandre*, LI.)

Qui ou *que* pour : *ce qui* ou *ce que* est charmant dans le vieux langage français; aujourd'hui c'est un archaïsme. Il faut même quelquefois se méfier de *qui* pris dans son acception ordinaire : il occasionne bien des amphibologies; Condillac en cite un joli exemple : « Les étoiles fixes ne sauraient être moins éloignées de la terre que de vingt-sept mille six cent soixante fois la distance d'ici au *soleil, qui est* de trente millions de lieues. » (Fontenelle.)

Copier le style et les locutions du XVIIe siècle est un procédé trop facile. Stendhal est obligé d'en convenir, mais cela ne l'empêche pas de recommander cette méthode. « A quoi bon, dit-il, inventer un tour nouveau? Laissons cette gloire à madame de Staël, Chateaubriand, Marchangy, d'Arlincourt. Il est sûr qu'il est plus agréable et plus vite fait d'inventer un tour que de le chercher péniblement dans une *Lettre provinciale* de Pascal. » (*Racine et Shakespeare*, p. 116.) Rien n'est plus faux. Il sera toujours plus aisé de copier des mots et des phrases que d'en inventer de nouveaux, et il est étonnant de voir un écrivain conseiller ce travail de marqueterie. Stendhal a poussé fort loin la manie de l'archaïsme. « Quel est mon but, écrit-il naïvement? D'acquérir la réputation du plus grand poète français... Pour cela, savoir le grec, le latin, l'italien, l'anglais. » Et plus loin : « Me faire un dictionnaire de style poétique; j'y mettrai toutes les locutions de Rabelais, Amyot, Montaigne, Malherbe, Marot, Corneille, La Fontaine, que je m'approprie. Je veux que dans

trois cents ans on me croie le contemporain de Corneille et de Racine[1]. » Et encore : « Pour faire un livre, qui ait la chance de trouver quatre mille lecteurs, il faut étudier deux ans le français dans les livres composés avant 1700. Servez-vous du français employé dans les traductions de MM. de Port-Royal, publiées vers 1660[2]. »

Des hommes de grand talent ont eu cette préférence pour les expressions anciennes. Jean Moréas mettait, comme au temps de Ronsard, le régime avant le verbe. Il disait dans le *Pèlerin* et les *Stances* :

Et moi, lorsque le Pinde et les neuf sœurs ensemble
Ont mes vœux couronnés...

. . . . . .

Souvenirs, qui m'avez les deux tempes pressées
De l'étreinte des morts

. . . . . .

Non, c'est la ligne même
De ce sombre azur là-bas
Qui mon *âme a* seule émue.

Ou encore :

C'est par elle qu'ainsi le sens de ma nature
Au tien a répondu,
Elle qui d'Apollon l'esprit plein d'imposture
A du coup confondu.

Ou bien encore, comme Ronsard, il supprimait la négation :

Mais ne suis-je plutôt à l'océan semblable?

Après avoir spirituellement pastiché Sterne et Rabelais et non moins spirituellement raillé les chercheurs de forme verbale, dans son *Histoire du Roi de Bohême*, Charles Nodier devint lui-même un archaïste.

Mais c'est Paul-Louis Courier qui reste le plus bel exemple d'archaïsme. A chaque page, à chaque ligne, c'est le style du XVIe et du XVIIe siècle :

Plaisante chose qu'un Marchangy à la tribune !...
Ce qui *plus le fâchait.*
De fortune, passent Pierre Houry, Louis Bezard et sa femme.
Il me fallut aller à Nantes, *quérir* d'autres papiers...
Je ne *dis mot* : il *m'en faisait* grand mal.

1. Cité dans les *Petits Lundis* d'Antonin Burnand, p. 156.
2. *Corresp. inéd.*, t. III, p 294.

Je fus aise de le voir venir où je voulais. Je *l'entretins* sur *ce propos*.

Sa colère et sa dialectique nous *divertirent*, et nous convînmes qu'il fallait qu'il eût été à une autre école que celle de David pour argumenter *de la sorte*.

Il n'y a *pas d'apparence*...

Il me faut du carnage et je veux *m'y divertir*...

Nous lui témoignâmes *quelques doutes que* cela fût vrai.

Remplir les gazettes *de nouvelles impertinences*...

Tantôt Courier fait du portrait, — La Bruyère (Voir le *Livret du Père Louis Vigneron* et la *Lettre IX au Censeur de la Cour*); tantôt il fait du pur Saint-Simon :

Singulier homme, philosophe, lettré autant qu'on saurait être, grand partisan de la réforme, non parlementaire seulement, mais universelle... etc. (*Pamphlet des Pamphlets*, p. 243. *Œuvres*, 1 vol., Didot).

D'abord il voulait élargir tous les gens détenus pour délits de paroles, *et l'eût fait*, car sa place... (Id., *Id.*).

Mais vos guerriers, leurs équipages, leur suite, leurs tambours, leurs trompettes font tout leur être et, *perdant cela*, qu'ils vivent ou meurent, les *voilà néant*... — Sur ce pied-là, dit la comtesse... etc...

On retrouve chez lui la langue de tous les auteurs du grand siècle. Armand Carrel lui en faisait un mérite. « Il hésitait, dit-il, sur un mot, sur une virgule, se montrait timide à toute façon de parler *qui n'était pas de la langue de ses auteurs*... » Et Carrel le louait d'être « un imitateur heureux de tout ce qu'il y a jamais eu d'inimitable ».

La *Conversation avec la duchesse d'Albany* est un véritable tour de force :

Je fus aise de le voir venir où je voulais. Je l'entretins sur ce propos, et il se mit à nous dire ce qu'étaient les arts sous Louis XIV, comparant les ouvrages d'alors à ceux d'aujourd'hui, et donnant de tout la prééminence au siècle passé, hors qu'il avouait que depuis un temps on se relevait chez nous de ce méchant goût, de cette misère où tomba si tôt notre école après ses beaux jours... Si vous me disiez qu'on peint plus à présent que du temps du Poussin, j'en demeurerais d'accord; mais non pas si bien : et que l'on écrit davantage, sans contredit; mais de quelle façon? voilà le point. Or, il en va de même de la guerre, à mon avis. — J'entends bien, dis-je; vous prétendez qu'on la faisait alors mieux, avec plus de science et d'habileté qu'aujourd'hui. — Justement.

Plein d'admiration pour ce langage, Armand Carrel le comparait au « style des Provinciales ». Francisque Sarcey

déclarait qu'il ne lui était pas possible de relire les pamphlets de Courier, « sans être tout ensemble agacé et ravi ». « La qualité de la langue, dit-il, est incomparable; mais ce n'est point une de ces bonnes et solides étoffes dont on a plein la main; c'est du *pointillé*, très joli à l'œil, sans ampleur ni résistance. » Un des admirateurs du célèbre pamphlétaire, M. Robert Gaschet, avoue que le style de Courier « manque trop de spontanéité; les procédés de composition et les artifices de la langue se laissent entrevoir, parce que l'auteur est réduit à les reproduire trop souvent. Il *les puise dans ses lectures* plutôt que dans son propre fond, et voilà pourquoi on a parfois l'impression que sa provision aurait besoin d'être renouvelée[1]. »

Cet exemple prouve, en tout cas, qu'on peut parfaitement s'assimiler les procédés d'autrui. M. Payot a donc tort de dire : « Le style d'autrui est *inutilisable*, parce que je suis moi-même et qu'autrui n'est pas moi... Le style est *incommunicable*, et il diffère d'auteur à auteur, comme un tableau de Rembrandt diffère d'un Puvis de Chavannes... » On voit, au contraire, par l'exemple de Courier, à quel point le style est éminemment *communicable et utilisable*[2].

Mais, nous dira-t-on, avez-vous bien le droit de blâmer Courier? N'avez-vous pas, vous-même, dans vos propres ouvrages, conseillé l'imitation et l'assimilation des auteurs? Nous avons distingué toujours avec soin la bonne et la mauvaise imitation. Nous avons dit dans *la Formation du style* : « L'imitation *servile tue* le talent; bien comprise, elle le crée et l'augmente. » (p. 40). Nous avons dit encore : « Imiter n'est *ni copier ni pasticher*. Le pastiche est une imitation étroite et servile. » (p. 28); et encore : « La vraie imitation est une imprégnation *générale*. C'est *l'ensemble* des idées et des images, en quelque sorte *la tournure d'esprit* d'un auteur, qui finissent par être assimilés; c'est la combinaison de ces éléments *digérés* qui développe l'originalité personnelle. La *bonne imitation*

1. Robert Gaschet, *Paul-Louis Courier et la Restauration*, p. 206.

2. « Courier a lu les vieux conteurs. Son style est un combiné de tous ces styles; c'est de l'Amyot plus court, plus bref et plus aiguisé; c'est du Montaigne moins éclatant et plus assoupli. Un lecteur attentif de Courier me fait remarquer combien il y a de vers tout faits mêlés à sa prose. » (Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VI, p. 353.)

conduit à l'asimilation et se confond avec elle. Elle consiste, comme le disait Dacier, à mettre *son esprit* à la teinture d'un auteur. » (p. 54).

En d'autres termes, nous avons conseillé la lecture et l'imitation comme des moyens de formation *préparatoire*; nous avons demandé qu'on *s'assimile* le génie et la tournure d'esprit d'un auteur, mais non pas qu'on *le décalque* ou qu'on *le copie.* Nous voulons qu'on étudie le rajeunissement de la prose dans Rabelais, le relief des mots dans Bossuet, la concision et l'antithèse dans Montaigne; mais non pas que l'on transporte purement et simplement leurs expressions dans son propre style. « Je possède encore, dit Barrès, les cahiers d'expressions où j'ai dépouillé Flaubert, Montesquieu et d'Aubigné, pour m'enrichir de mots et de tournures expressives. Après tout, ce travail absurde ne m'a pas été inutile [1]. »

Ce travail, en effet, n'est pas inutile, à condition qu'on ne se mette pas servilement à coudre dans son propre style les expressions qu'on a copiées chez les vieux auteurs. « Un archaïsme savant, dit Doudan, peut flatter un moment des oreilles fatiguées. Mais que nous sont ces formes du XVIIe siècle, si l'on veut, tout XVIIe siècle qu'il est, à nous, enfants du XIXe siècle? Une langue nouvelle s'est formée, à l'image de tous les faits, de tous les sentiments nouveaux qui nous ont faits autres que les hommes du XVIIe siècle. Tout ce qu'il y a de vrai et de profond en nous a ses reflets dans cette langue nouvelle, bonne ou mauvaise. Vous me parlez la langue de Port-Royal; j'en peux être très agréablement surpris un instant, mais, tandis que vous me parlez, je ne vois que les ombres vagues de Port-Royal; vous ne me ramenez ni à moi-même, ni à ce que j'ai connu et aimé; et vous savez bien cependant qu'on n'agit, qu'on n'émeut qu'en allant remuer les étincelles de ce foyer intérieur, qui est moi-même. Je n'ai pas les souvenirs de madame de Longueville; je ne suis point M. Lemaistre au fond de sa cellule; la mère Angélique ne m'a point parlé dans mon enfance. Il manque au langage que vous me parlez, les deux cents années durant lesquelles le monde a changé de face, en bien ou en mal, il n'importe encore, et cette his-

1. Barrès, *Souvenirs de Guaita,* brochure, p. 10.

toire est dans la langue comme elle est en moi, qui suis un peu aussi le résultat de l'histoire[1]. »

Il existe un exemple saisissant de l'imitation classique : c'est Brunetière. Nous n'étonnerons personne en disant qu'il ne faut pas écrire comme Brunetière; mais beaucoup de gens ont le droit de s'étonner que Brunetière ait écrit comme il a écrit. Tandis que Courier se fabriquait un style avec les tours du XVIIe siècle, Brunetière prenait aux écrivains de la même époque, leur ossature, leurs conjonctions, les *qui* et les *que*, les tournures surannées, l'armature extérieure, tout ce qu'il y a de visible, de matériel dans le métier des phrases. Il dérobait aux classiques leur outillage, et avec cet outillage il se composait une prose à lui, un « style honnête et vertueux qui gagnait sa vie à la sueur de son front », style de contournements, de circonlocutions et de parenthèses, style sec et rocailleux. Ouvrez n'importe quel livre de Brunetière, vous serez frappé par l'encombrement des propositions, les duretés, excroissances, parenthèses, les *qui* et les *que* et les conjonctions de toutes sortes qui enchevêtrent sa phrase, la coupent, la morcellent, l'essoufflent. Page à page, plume à la main, on dresserait un catalogue de ces expressions qui reviennent comme des refrains.

Toutes ces expressions, Brunetière les prenait dans Bossuet, qui fut son guide et son modèle. Il s'était étroitement assimilé, non pas le style, mais la langue de Bossuet, sa syntaxe, ses boulons, ses tournures, ses locutions : « Ne laisser pas de... Que si... Et au contraire... Encore que... Néanmoins... Et sans doute... Toutefois, etc... » Lisez quelques phrases de Bossuet, vous reconnaîtrez tout de suite le boulonnage mécanique de Brunetière :

Encore qu'il n'y ait rien dans le monde que les hommes *estiment tant* que la liberté, j'ose dire... qu'il n'y *a rien qu'ils* conçoivent moins, et ils se rendent eux-mêmes tous les jours esclaves... Car la liberté qui nous plaît, *c'est sans doute*... Et, *au contraire*, nous lisons dans notre Évangile... (Bossuet, Début du *Sermon pour la Vêture d'une postulante Bernardine.*)

Comme un homme qui est assis à une table délicate, *encore que* vous lui laissiez toutes les viandes, il croirait *toutefois* perdre le festin,

1. Doudan, *Pensées et fragments*, p. 268.

s'il perdait tout à coup le goût. (Bossuet, *Sermon sur l'efficacité de la pénitence*, 2e point.)

J'ajouterai *qu'encore que je me sois attaché à vous démontrer* les trois premières notions... *à savoir*... etc... je reconnais *toutefois*... (Bossuet, *Sur le culte dû à Dieu*, 1er point.)

Encore que la nature ne nous porte pas à mentir... *néanmoins* celui qui s'est engagé dans cette faiblesse... (Bossuet, *Amour des plaisirs*, 1er point.)

Que si, parmi tant de sujets de nous affliger, nous vivons *toutefois* heureux et contents, *c'est alors*... (Id., *Id.*, 1er point.)

Quoique l'esprit de division se soit mêlé bien avant dans le genre humain, *il ne laisse pas de* conserver au fond de nos cœurs... (Bossuet, *Sur la charité fraternelle*, 1er point.)

Voilà le vocabulaire de Brunetière. Cela ne choque pas chez Bossuet, parce qu'il n'y mettait pas d'affectation et que c'était la langue de son temps, tandis que ces expressions chez Brunetière ne sont ni de Brunetière, ni de son temps.

Brunetière a poussé jusqu'à l'excès l'emploi des *qui* et des *que* qui encombrent la langue encore latine du *Discours sur la méthode*. Il ne dit pas : « Il ne me reste que le regret d'avoir répondu à ces attaques », mais : « Il ne me reste qu'un regret, *qui est* d'avoir répondu à ces attaques. »

Il ne vous « pose pas la question suivante »; il vous pose « une question, *qui est* la suivante » :

Une conséquence en résulte, *qui est qu'on* ne saurait se représenter et qu'en fait on n'a jamais vu dans l'histoire de religion sans autorité. (*Science et Religion*, p. 330.)

Je ne suis étonné que d'une chose, *laquelle est que* Balzac étant depuis 1833... (*Balzac*, 1 vol., p. 75.)

On ne conçoit pas, d'autre part, qu'une faculté *telle que l'on a vu qu'était* la raison. (*Science et Religion*, p. 409.)

Brunetière écrit, comme Benserade, Voiture ou Descartes :

C'est une chose *que je pensais qui* lui ferait plaisir...

C'est une réponse *que j'espérais qu'il* me ferait.

Encore que je n'aie aucun goût pour la promenade, *je ne laisse pas néanmoins* de prendre tous les jours le chemin que je lui ai dit que je voulais suivre.

Pourquoi Brunetière n'aurait-il pas prodigué les *qui* et les *que* quand il les voyait fourmiller chez tous les écrivains du XVIIe siècle? Le cardinal de Richelieu lui-même ne parlait pas autrement dans sa lettre à M. de Toiras, citée par Lanson :

Monsieur de Toiras, je ne puis ajouter foi aux avis *que* l'on me donne, — *qu'il* y ait des gens assez lâches dans le fort de Saint-Martin pour parler de se rendre, — *tant qu'*il y aura de quoi manger et se défendre; — et *tout ainsi qu'*il n'y a ni honneur, ni gratification *que je* ne fasse à ceux *qui* endureront courageusement les incommodités d'un long siège, — *aussi* n'y a-t-il point de châtiment — *que* ne méritent ceux — *qui* seraient cause — *que* je reçusse une aussi grande injure — *que* de voir prendre à ma vue une place — *qui* ne court aucune fortune par la force de mes ennemis, — et *qui* a des vivres *assez pour* s'empêcher de mourir de faim.

Brunetière croyait être, lui aussi, un classique quand il écrivait :

Cependant, sous cette formidable compression, [l'Empire] (*à laquelle*, maintenant que nous la connaissons mieux que du temps de Balzac, on n'en citerait guère *qui* soit comparable dans l'histoire) des rancunes veillaient, *qui* s'étaient retenues, que... (*Balzac*, 1 vol., p. 106.)

Il y avait eu cependant au XVIIe siècle des prosateurs qui aimaient vraiment l'harmonie de leur langue et qui se rendaient parfaitement compte qu'on pouvait écrire tout aussi bien, en écrivant tout autrement.

Fénelon avait dit (Manuscrit de *Télémaque*) : « Orphée a bien touché par le récit de ses malheurs le cœur de ce dieu, *qu'on dit qui est inexorable.* »

Il a corrigé et mis à la place : « Orphée a bien touché par le récit de ce malheur le cœur de ce dieu, *qu'on dépeint comme inexorable.* »

Ce que nous disons du style de Brunetière nous pourrions le dire également du style d'Émile Faguet, qui a poussé, lui aussi, très loin cette façon d'écrire. Seulement Faguet, malgré ces défauts, était le plus moderne, le plus spirituel, le plus délicieux des prosateurs.

Brunetière a fait école. De jeunes écrivains affectent aujourd'hui de multiplier les *qui* et les *que*, pour protester contre les obligations de discipline et de travail qu'on veut imposer à la prose française. Certes, on a raison d'aimer avant tout le mouvement et la vie, et de se montrer indulgent pour les *qui* et les *que*; mais peut-on sans parti pris approuver des phrases comme celle-ci, qui est de l'abbé Dubos (citée par Condillac) :

On n'ignore pas que peu de temps après la mort d'Auguste, la poésie, *qui* avoit brillé avec tant d'éclat sous les yeux de ce prince, s'éclipsa peu à peu sous ses successeurs, et demeura enfin comme éteinte dans les ténèbres de la barbarie, *qui* amena du fond du nord ce déluge des nations féroces, *qui*, des débris de l'empire romain, forma la plupart des États *qui* subsistent aujourd'hui dans l'Europe.

On éviterait plus souvent les *qui* et les *que*, si l'on faisait attention aux équivoques et aux amphibologies qui en résultent, comme dans cette phrase de Nicole : « Nous tombons, sans y penser, dans une infinité de fautes, à l'égard de ceux avec *qui* nous vivons, *qui* disposent à prendre en mauvaise part ce qu'ils souffriroient sans peine, s'ils n'avoient déjà un commencement d'aigreur dans l'esprit. »

Pour échapper à l'équivoque, on remplace quelquefois le *qui* ou le *que* par: *lequel*, *laquelle*, *lesquels* : « C'est un effet de la Providence divine, *lequel* est conforme à ce qui a été prédit. » « C'est lui qui a imposé cette méthode, *laquelle* est devenue plus tard obligatoire. » Mais les mots *lequel*, *laquelle*, *lesquels* ne sont jamais bien élégants, et l'on risque de les employer sans nécessité, comme dans cette phrase de Stendhal : « Dès le lendemain, les amis de la maison Crescenci, *lesquels* venaient tous les soirs passer la soirée, racontèrent un nouveau fait ridicule. » (*La Chartreuse de Parme*, XXVII.)

Chateaubriand est un des premiers écrivains qui ont fait aux *qui* et aux *que* une guerre acharnée. « Les *qui* et les *que* dit Marcellus, furent ses ennemis constants [1]. » Il y a des cas où la répétition des *qui* et des *que* passe inaperçue, et d'autres cas où, même visibles, on aurait tort de les supprimer. On se rappelle le fameux vers des *Huguenots*, qu'on a tant reproché à Scribe :

Ses jours sont menacés. Ah ! je dois l'y soustraire.

« Ce vers n'a jamais été de Scribe, nous dit Legouvé. Il est de Meyerbeer. Scribe avait écrit très correctement :

Ce complot odieux
Qui menace ses jours, ah ! je dois l'y soustraire !

mais le *qui* gênait Meyerbeer. Le musicien y a substitué son affreux hémistiche, le pauvre poète l'a endossé comme on

1. *Chateaubriand et son temps*, p. 251.

signe un billet de complaisance, et, quand l'effet a été protesté, c'est lui qui a payé [1]. »

Encore une fois, tout n'est pas bon à imiter chez les classiques; il serait puéril, par exemple, de placer aujourd'hui *lequel, laquelle* ou *lesquels* comme régimes directs avant le verbe.

L'âme ouvre en elle-même, en s'y appliquant, une source toujours féconde de plaisirs réels, *lesquels*, certes, quiconque a goûtés, il ne peut presque plus goûter autre chose. (Bossuet, *Premier Sermon pour la Purification de la Vierge*, 2e point.)

C'est ce qui m'oblige, messieurs, à vous proposer aujourd'hui trois maximes fondamentales de la générosité chrétienne, *lesquelles* vous verrez pratiquées dans l'histoire du christianisme naissant. (Bossuet, *Deuxième Sermon pour le jour de la Pentecôte*, 1er point.)

Concluons. Règle générale : il faut s'interdire le style archaïque, à moins qu'on ne veuille en faire un simple exercice. Il reste dans notre style du XIXe siècle assez de tournures et de locutions du XVIIe et du XVIIIe, pour ne pas se croire obligé d'en chercher d'autres dans les vieux auteurs. Un pareil procédé ne peut engendrer qu'un langage artificiel.

En d'autres termes, il faut écrire avec la langue de son temps, et non pas avec celle d'une autre époque. Les auteurs du XVIe siècle, Lavigenère, Saliat, Amyot, Montaigne n'avaient pas la prétention de faire de l'archaïsme; s'ils écrivaient naïvement, c'est qu'ils étaient naïfs. Après eux, la langue de Descartes et de Pascal mit encore bien du temps à se dégager du latin. Aujourd'hui que l'évolution est accomplie, il est vain de vouloir rétrograder jusqu'à la formation et à l'origine de cette belle langue française, toujours mouvante et travaillée par un changement continuel d'expressions et de tournures, contre lequel il n'est pas possible de réagir. On peut dire qu'il y a un ton de style par siècle; il y a même un ton de style tous les cinquante ans, comme il y a un ton de style pour chaque écrivain, et comme il y en a un également pour la province et un autre pour Paris... On ne peut s'immobiliser, il faut suivre, comme eût dit Montaigne...

ANTOINE ALBALAT

1. E. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, 2e partie, p. 95.

LA RENTRÉE DES CHAMBRES

Les Chambres reprennent leurs travaux dans quelques jours. Le programme est chargé : questions diplomatiques, questions militaires, questions financières s'imposent à leur attention et réclament des solutions. Mais il ne suffit pas au Parlement d'avoir de la bonne volonté et de la diligence : ce qui importe c'est d'avoir une direction et une politique. Au moment de leur histoire où se trouvent les deux Assemblées, il est permis de chercher à définir ce qu'elles ont fait, ce qu'elles veulent et ce qu'elles sont capables d'accomplir.

Le Sénat a été en grande partie renouvelé au début de 1920. La Chambre date de novembre 1919 et va bientôt compter deux années d'existence. Pour être exact et pour être juste, il faut dire que rarement assemblées parlementaires ont été nommées dans d'aussi grandes circonstances et n'ont eu une mission plus difficile. Élues au lendemain de la victoire, elles ont eu la charge pleine d'honneur mais délicate de traduire les aspirations nouvelles d'une nation qui avait conscience à la fois de sa force présente et de ses erreurs passées, qui connaissait l'étendue de ses sacrifices et qui voulait se reconstituer. Mais dès leurs premières séances, elles ont rencontré devant elles toutes les difficultés résultant des années de guerre, et d'une paix incomplète. Pareilles aux chefs portés au pouvoir dans un moment d'enthou-

siasme, chef d'État, chef de gouvernement ou chef de parti, à qui les peuples accordent toute leur confiance et de qui ils attendent tout, elles se sont trouvées dans cette situation toujours périlleuse d'être environnées d'espérances illimitées. Il y a toujours un peu de romantisme naïf et généreux dans les sentiments d'une démocratie : la politique, qui ne vit pas de sentiments, est faite, elle, de réalités ardues, de labeur parfois lent, dont le détail est souvent modeste, et dont les effets seuls sont grands. L'œuvre que les Chambres nouvelles devaient accomplir réclamait plus de patience que d'enthousiasme, plus de suite dans les desseins que d'éloquence, plus d'expérience ordonnée que de sentimentalité : elle était rude, elle risquait d'être au premier moment peu populaire, elle était toute réaliste.

Quelle doctrine guidait les Assemblées? Les deux grands courants qui avaient emporté les Chambres précédentes n'existaient plus. Toute la politique française durant les quinze années qui avaient précédé la guerre avait été dirigée par le socialisme et par le radicalisme. Au lendemain de la guerre, les élections le montrèrent tout de suite, il ne restait presque plus rien ni de l'un ni de l'autre. Le socialisme avait reçu des événements un coup sensible : international et pacifiste, il avait vu toutes ses prévisions brutalement démenties, et toutes ses constructions idéales détruites par la guerre mondiale. Il devait recevoir de la révolution russe un coup plus terrible encore : le bouleversement d'une société selon les formules communistes aboutissait à la souffrance, à la misère et à la ruine. En vain le phénomène attractif de Moscou exerçait-il son influence sur quelques groupements : non seulement les masses y répugnaient, mais le socialisme français lui-même ne pouvait tout entier se résigner à l'admettre. L'unité socialiste qui avait résisté à toutes les crises depuis le congrès d'Amsterdam était cette fois compromise : ni le syndicalisme, ni le socialisme ne pouvaient garder leur physionomie. Ici et là il y avait controverses, discussions et finalement scission.

C'est qu'en effet ni au point de vue intérieur, ni au point de vue extérieur, le socialisme extrême n'était plus soutenable. Il ne présentait même plus le bouleversement social comme

une opération de magie promettant tous les bonheurs : il osait proclamer qu'il comptait sur l'excès de la misère pour amener la révolution. D'autre part, il ne ruinait pas seulement les conditions du travail et de la paix publique; sous la forme bolchevique, il était une entreprise internationale. Né en Allemagne, il avait été l'instrument dont s'était servi le germanisme menacé pour abattre la puissance slave en 1917. Il restait en 1919 l'espérance de l'Allemagne vaincue pour se soustraire à la volonté des vainqueurs. A ce titre les élections françaises ont été plus qu'un acte de politique intérieure : dans l'état actuel du monde et dans l'état des démocraties, elles ont été considérées avec attention par nos amis, nos voisins, nos alliés; et elles ont fourni un précieux enseignement sur les sages directions d'un peuple qui a le prestige et la responsabilité d'avoir souvent donné l'exemple. Dans ces conditions, le socialisme jadis habitué à apporter à chaque question sa thèse et son projet, s'est trouvé contraint à la discrétion. Comment élèverait-il des prétentions dans les Assemblées, puisque désormais on peut demander où est le véritable socialisme, et que sur toute la doctrine s'étend l'ombre douloureuse des affaires russes? Il n'est plus à l'heure présente de voix, comme fut jadis celle de Jaurès, pour rassembler au moins en éloquents discours les idées éparses de l'extrême gauche. Le socialisme pour le moment garde le silence.

Le radicalisme subit une crise moins grave peut-être parce qu'il avait plus d'attaches dans la nation, mais plus éclatante parce qu'il est tombé de plus haut. Il était presque à lui seul le pouvoir : sa longue domination à pris fin. Selon un mot célèbre, il a vécu de passion plus que d'idées, et il a largement exploité, jusqu'aux limites du possible, la guerre antireligieuse et la lutte contre le cléricalisme. Mais les événements depuis 1914 ont ruiné ce maigre thème politique; ils ont ranimé des sentiments d'union, consolidés par l'amitié des tranchées, ils ont élevé les esprits au-dessus de ces querelles qui paraissent aujourd'hui anachroniques, et malgré quelques tentatives d'anciens radicaux attachés à des méthodes périmées, on peut dire qu'ils ont libéré la politique des antiques formules qui pesaient sur elles.

Privé de l'action anticléricale, que restait-il au radicalisme? Jadis il empruntait aux socialistes la théorie de quelques lois dites sociales, qui étaient toutes imprégnées de l'esprit interventionniste, et c'était là le secret de l'alliance électorale des socialistes et des radicaux. Les socialistes savaient qu'ils n'obtiendraient pas sans la complaisance radicale le vote des lois qui leur était chères. Les radicaux, de leur côté, savaient que sans les combinaisons du second tour, et sans l'appui des voix socialistes, ils n'obtiendraient pas la majorité qui faisaient d'eux les maîtres du Parlement. Pendant quatorze ans on a pu signaler la singularité de cette coalition qui faisait de radicaux, bourgeois au fond, les alliés et les aides des socialistes révolutionnaires. Mais, toute paradoxale qu'elle était, cette coalition était un fait, qui survivait à toutes les polémiques. Il a fallu la guerre, le grand courant de 1919, et un nouveau mode de scrutin pour mettre fin à cette combinaison. Encore est-ce le socialisme qui a pris l'initiative de la rupture. Le radicalisme l'a subie en paraissant le regretter, et a été plus sensible aux échecs qu'elle lui causait qu'à l'immense avantage qu'elle lui offrait. Le socialisme, teinté de bolchevisme, rendait en effet aux radicaux un signalé service en ne leur permettant plus d'être, au grand jour des opérations électorales, ses alliés : il les rejetait hors des révolutionnaires, au moment où la nation leur aurait le moins pardonné d'être des amis complaisants de la révolution, et se serait rappelé avec le plus de sévérité les souvenirs d'avant-guerre; il les invitait, malgré eux, à être eux-mêmes, à regarder vers les idées du gouvernement, à l'heure même où il était plus que jamais l'ennemi du gouvernement. Le radicalisme déconcerté n'a pas compris toutes les possibilités que lui offrait cette situation nouvelle : il est demeuré incertain, à l'écart, et comme sur la réserve.

Ainsi deux notions s'imposaient désormais à tous les esprits, celle d'ordre et celle de tolérance. Les élections avaient montré que les anciennes divisions ne répondaient plus à rien, que la nation cherchait non ce qui séparait mais ce qui rapprochait et qu'un grand effort de conciliation était accompli au seuil de la France nouvelle pour établir ce qui a jadis été appelé l'Édit de Nantes des partis. Elles prouvaient

ainsi qu'on sentait désormais tout le prix de l'organisation et l'on s'accordait à reconnaître que l'organisation, quelle qu'elle soit, a pour essence selon le mot de Taine la hiérarchie, la discipline et la méthode. Les Assemblées nouvelles trouvaient donc le terrain libre. Mais l'union et la bonne volonté ne suffisent pas à tout : elles ne représentent qu'un état de la sensibilité, si elles ne sont pas accompagnées d'idées claires. Quelle serait la doctrine des Chambres? Quel serait le programme de la victoire à l'intérieur? Quelle voix serait assez forte pour en donner la formule?

***

C'est à ce moment précis que les difficultés commençaient. Il faut avouer avec franchise qu'au bout de deux ans elles sont loin d'être résolues. Sans doute la tâche était immense; sans doute tous les problèmes se trouvaient posés à la fois après la guerre; sans doute il était inévitable et peut-être nécessaire qu'il y eût des transitions, des tâtonnements, du provisoire. Nous ne méconnaissons rien de tout ce qu'on peut dire légitimement à ce sujet. Mais le fait demeure : deux ans après les élections, les Assemblées ne paraissent avoir défini leur méthode ni choisi leur voie, et si on établit le bilan, on est obligé de constater que presque tout reste à faire.

Ce qui a été accompli peut être ainsi résumé. Tout d'abord les Chambres ont senti le besoin d'un renouvellement nécessaire. Elles ont eu assez de vitalité pour exprimer immédiatement une volonté : un chef d'État nouveau, un chef de gouvernement nouveau. Ensuite, elles ont manifesté une certaine continuité de vues : ayant approuvé et soutenu le gouvernement de M. Millerand, c'est au fond les mêmes idées directrices qu'elles ont défendues, lorsque M. Leygues a continué M. Millerand, et lorsque M. Briand a succédé à M. Leygues.

Enfin au milieu des difficultés constantes auxquelles donnait lieu l'application du traité de paix, elles n'ont cessé d'être attachées à deux principes : elles ont toujours tenu à ce que

le traité soit aussi exactement appliqué que possible; elles ont toujours souhaité, en dépit des mécomptes et des sacrifices, que la politique des alliances fût continuée. Voilà ce qui doit être compté à leur actif, et certes apprécié à sa valeur, si l'on se souvient des polémiques souvent vives, des débats nombreux et approfondis dont a été sans cesse l'objet la politique extérieure, à l'occasion de chaque Conseil suprême, de chaque conférence, de chaque accord interallié.

Mais s'est-il opéré une réforme dans les méthodes de travail? s'est-il accompli un classement des partis? s'est-il dégagé une doctrine? s'est-il révélé beaucoup d'hommes nouveaux? des groupements conservateurs plus nombreux que jadis ont-ils trouvé un chef? des radicaux, séparés au fond du socialisme, se sont-ils rapprochés ouvertement des idées du gouvernement et ont-ils bien nettement cherché, autrement que dans des circonstances électorales épisodiques, à mettre en commun leur programme avec les groupes plus modérés qui étaient leurs voisins? Dès qu'on énumère ces questions, il apparaît qu'elles n'ont reçu que des réponses incertaines ou qu'elles n'en ont reçu aucune. Ce n'est pas que les talents manquent, ni les techniciens, ni les brillants orateurs : c'est le programme qui a fait défaut. On a parfois comparé la consultation électorale de 1919, en raison de son importance, à la consultation de 1871 qui a nommée l'Assemblée Nationale. Il existe entre l'une et l'autre une différence considérable : c'est qu'il y a cinquante ans il fallait refaire une nation qui sortait diminuée et meurtrie d'une guerre où elle avait été seule, et aujourd'hui il s'agit d'affermir dans le monde la position de notre pays qui est revenu victorieux et avec un prestige accru d'une lutte où il a eu presque tout l'univers civilisé avec lui. Mais il y a cependant entre les deux consultations une analogie qui a son intérêt historique : la nation a fait appel aux hommes de bonne volonté pour accomplir un grand travail et elle a le sentiment d'entrer dans une période nouvelle.

Est-il donc impossible qu'il se crée au cours des deux années qui viennent une majorité ayant des idées précises, une doctrine, qui tire de la politique expérimentale les notions nécessaires à l'intérêt national et au développement de la

production? Nous sortons d'une ère exclusivement politique pour entrer dans une ère économique. Presque tout est à créer, et nous avons besoin à la fois d'un effort de réflexion et d'invention. Il faut étudier comment se constituera l'armée de demain et comment seront conciliés les exigences de la défense nationale avec la nécessité de laisser le plus grand nombre d'hommes possibles à l'usine et dans les champs. Il faut savoir si l'État, après avoir démesurément étendu ses attributions au cours de la guerre, rendra à l'initiative privée et à la liberté commerciale la possibilité d'obtenir ce que seules elles peuvent donner dans l'intérêt de la production et de l'abaissement du prix de la vie. Il faut fixer ce que seront les finances publiques, et selon quels principes l'État équilibrera les budgets. Qui renseignera la France sur ces sujets, et qui dans les Assemblées se lèvera pour définir quelques notions claires? Le public n'a pas trouvé de lumière sur ce sujet dans le discours récent de M. Clemenceau. Le vieil homme d'État, qui a gardé le silence depuis deux ans, est sorti un instant de la retraite pour prononcer un discours général sur le traité de paix qui est son œuvre, et cette manifestation a paru avoir plutôt une signification rétrospective qu'une portée politique pour l'avenir. M. Briand à son tour vient de prendre la parole à Saint-Nazaire et il a prononcé les paroles qu'un chef de gouvernement adresse à la nation et aux Chambres à la veille de la rentrée : il n'a rien dissimulé des difficultés et il a fait appel à la confiance et à l'énergie de tous : mais il a réservé pour les débats parlementaires l'exposé d'une politique intérieure.

Il était naturel sans doute que le Président du Conseil eût la préoccupation d'abord de fixer l'opinion sur les affaires diplomatiques. Elles dominent en effet la vie publique, et l'appréciation qu'on porte sur elles a beaucoup d'importance pour l'esprit général du pays. M. Briand a visiblement voulu libérer le public des questions troublantes qu'on lui suggère ou qu'il se pose : est-il vrai qu'un gouvernement pourrait faire beauconp mieux? est-il vrai qu'une autre politique pourrait par enchantement mettre fin à tous nos embarras? est-il vrai que nous pourrions en user autrement avec nos Alliés? Sur ces sujets divers,

le Président du Conseil a tenu à répondre par quelques maximes simples, destinées à rester dans l'esprit public. Le traité de paix est le résultat d'une collaboration entre Alliés; l'application du traité de même ne peut être assurée que par l'accord des Alliés. Il ne s'en suit pas que la France doive rien sacrifier de ses intérêts. Elle n'a déjà fait que trop de concessions. M. le Président du Conseil s'est élevé contre les illusions d'une politique d'isolement, et il a insisté sur le caractère des questions diplomatiques du monde moderne, qui ne permet plus à aucun pays de vivre seul et à l'écart. La France dispose de la force, mais elle donne le spectacle de sa modération; elle manifeste sa puissance matérielle plutôt qu'elle n'en use; elle poursuit logiquement une politique interalliée, qui seule paraît de nature à assurer, après le bouleversement de ces dernières années, le rétablissement de la paix réelle.

Rien de plus légitime que ces considérations dans le discours du chef du gouvernement : elles peuvent servir utilement à donner à l'esprit public des notions simples et précises, elles peuvent disposer la nation à l'activité confiante. Mais pratiquement quelle sera cette activité, et comment le gouvernement conçoit-il le travail indispensable qui doit être commencé dès la rentrée? M. Briand, fidèle à des idées qu'il a exprimées il y a déjà longtemps, lorsqu'il était pour la première fois Président du Conseil, a parlé de l'union des partis, de la tolérance, qui sont les heureuses conditions de l'action nationale. Cette action même quand sera-t-elle définie? Dès les premières séances du Parlement sans doute, car nous ne croyons pas que les Assemblées puissent longtemps se passer d'idées directrices.

***

C'est en elle-même que les Assemblées, surtout la Chambre des députés, peuvent trouver la force de prendre les résolutions que les circonstances imposent. Il s'est passé récemment à la Commission des finances de la Chambre un événement très intéressant et qui mérite d'être retenu. Sur la propo-

sition de M. Herriot, le ministre des Finances a été invité à équilibrer le budget en faisant des économies et en opérant des compressions nécessaires. La motion de M. Herriot a réuni l'adhésion d'hommes politiques appartenant à des nuances très diverses, mais tous préoccupés du même problème d'intérêt public. Dans la suite, la Commission des finances a exprimé le vœu que le gouvernement introduise dans le prochaine loi de finances les économies profondes résultant de la suppression de certains services. On cite parmi les suggestions qui seront faites au ministre des Finances, la suppression de 50 000 fonctionnaires, la modification de certaines lois organiques devant procurer dans un avenir plus ou moins éloigné des économies importantes, la réduction des tribunaux d'arrondissement, la réduction des sous-préfectures, la réforme des conseils de préfecture, une application plus judicieuse de la loi de huit heures, qui consisterait à exiger non plus huit heures de présence, mais huit heures de travail effectif. Ce programme de réformes est un signe des temps. Il montre le désir d'adopter une organisation administrative et une politique économique conformes à l'état de choses nouveau et à la situation des finances; il manifeste la volonté de renoncer à des principes périmés qui aggravent la détresse du Trésor et de régler par des modes nouveaux l'existence nationale.

Peut-être y a-t-il là aussi le commencement d'un travail qui amènera la constitution d'un parti de gouvernement. On ne peut plus guère s'attarder aujourd'hui à l'idée, empruntée à l'Angleterre d'autrefois, de deux partis, l'un plus avancé, l'autre plus conservateur alternant aux affaires. L'expérience a prouvé en tout cas que dans le Parlement français il se forme de préférence un parti central, parti de gouvernement généralement nombreux, où se recrutent les équipes fraîches qui se succèdent au ministère et qui font sensiblement la même politique. Le problème financier permet aujourd'hui à un pareil parti de se constituer fortement et avec des idées précises. Sans revenir sur le passé et sans raviver les polémiques, on peut constater aujourd'hui tout ce qu'il y a eu d'excessif dans certaines conceptions de jadis : les données de l'expérience incitent à renoncer à ces théories

étatistes outrancières et à rénover nos systèmes. Est-ce que les radicaux eux-mêmes dans leur grande majorité demeurent foncièrement hostiles à ces idées? Est-ce qu'un homme comme M. Herriot, est-ce que des amis ne sentiront pas la nécessité de se rapprocher des éléments plus modérés avec lesquels ils peuvent raisonnablement s'allier? est-ce qu'ils ne laisseront pas les utopies aux socialistes pour s'en tenir aux réalités et aux enseignements de l'expérience?

Mais l'élaboration d'un programme ne s'opérera pas toute seule : il y faut de l'esprit de suite. Le problème financier offre l'occasion de faire une épreuve qui peut être décisive. D'abord il importe de le délivrer des considérations secondaires qui l'entourent, des compétitions personnelles, des querelles entre nouveaux élus et anciens. Il est nécessaire ensuite d'avoir la volonté de ne pas s'en tenir aux manifestations d'apparence et d'aller jusqu'au bout des décisions prises : on a vu trop souvent dans le passé des économies faites sur le papier réduites à rien, des crédits supprimés un jour reparaître plus tard sous la forme regrettable de crédits supplémentaires. Les remèdes empiriques ne conviennent plus aux circonstances et jamais le courage fiscal n'a été plus indispensable. Sans doute une trésorerie étroite gêne les réformes à répercussions lointaines, mais des réformes immédiates sont possibles, comme un regroupement des fonctionnaires adapté aux nécessités du travail administratif, comme un meilleur rendement des impôts, comme la limitation des places aux concours d'entrée dans les grandes administrations, qui permettrait de réaliser tout de suite certaines économies. Enfin il faut considérer les divers problèmes dans leurs relations et avoir une vue d'ensemble : quand ils parlent de compression, certains hommes politiques pensent surtout au budget de la Guerre, et ils dépassent par là même les considérations sur la simplification ou la suppression de services périmés. Il s'agit finalement d'une question beaucoup plus générale. Et quand on suit logiquement tout leur raisonnement, on s'aperçoit que le problème intérieur financier est lié au problème politique et en particulier au problème de notre politique économique à l'égard de l'Allemagne. La Commission des

finances n'est pas entrée dans les détails; elle a exprimé un vœu. Simplifier, moderniser, éliminer, c'est avant tout œuvre de gouvernement, mais le gouvernement ne peut rien sans la volonté des Chambres : en des temps aussi difficiles, rien ne s'accomplira si chacun attend les événements et si des initiatives ne sont pas prises hardiment.

Les deux années qui restent à parcourir avant les élections seront d'une grande importance dans notre histoire politique. L'œuvre qu'il s'agit d'accomplir n'est pas de celles qui parlent à l'imagination des foules et qui excitent d'emblée l'enthousiasme. C'est une œuvre positive, longue, difficile, qui réclame beaucoup de labeurs minutieux. Les tâches de cette nature dans le détail paraissent ardues; quand elles sont accomplies, elles sont de celles qui contribuent le plus utilement à la force d'une nation, à la régularité de sa vie, à son ordre, à son équilibre. Aux époques difficiles il s'est trouvé des hommes d'État pour les mener à bien, le baron Louis, Thiers, Léon Say, et leurs noms sont environnés de la reconnaissance publique. Après deux années d'existence et d'essais, le moment est venu pour la Chambre nouvelle de montrer tout ce qu'elle peut, de constituer une majorité de gouvernement et de définir sa doctrine.

X. X. X.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1921

		Pages.
VICTOR HUGO	Opinions sur la Littérature	5
MAURICE BOMPARD	Les Mémoires du comte Witte	19
GABRIEL BOUNOURE	La 22e Division au Chemin des Dames (*fin*)	34
ANDRÉ BEAUNIER	Suzanne et le Plaisir. — II.	73
ÉMILE MIREAUX	Une Expérience sociale. — Les Conseils d'usine	121
H. BERLIOZ	Lettres sur « les Troyens » (*fin*)	146
GEORGES GRAPPE	De la Condition de l'Homme de Lettres	172
MAURICE MURET	Le Roman vécu de Dostoïewski	200
X. X. X.	Ce qui s'est passé au Conseil suprême	214

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1921

ANATOLE FRANCE	La Vie en Fleur. — III	225
GÉNÉRAL MESSIMY	Comment j'ai nommé Gallieni	247
RABINDRANATH TAGORE	Poèmes	262
CAPITAINE KOELTZ	Au Tournant de la Marne	270
R. DE TRAZ	Henri-Frédéric Amiel	301
C.-GEORGES PICAVET	La Légende de Turenne aux XVIIe et XVIIIe siècles	322
ANDRÉ BEAUNIER	Suzanne et le Plaisir. — III	347
HENRY D'ALMÉRAS	Dante, Étudiant à Paris	398
J. DAGNAUX	Dans le Ciel du Sahara	410
X. X. X.	La Crise politique de l'Allemagne	440

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1921

		Pages.
BARON BEYENS	La Belgique pendant la guerre	449
GILBERT DE VOISINS	La Conscience dans le Mal. — I	484
Lt-COLONEL RÉQUIN	L'exécution du Traité dans la Sarre	521
MARCEL FOSSEYEUX	Sages-Femmes et Nourrices à Paris au XVIIIe siècle	535
L. BLUM	La Maladie chronique de l'Enseignt secondaire. — II	555
ANDRÉ BEAUNIER	Suzanne et le Plaisir (*fin*)	584
L. HOULLEVIGUE	Les Idées nouvelles sur la réaction chimique	635
LOUIS LALOY	La Musique : Claudio Monteverdi	653
X. X. X.	La Politique allemande et la Bavière	665

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1921

BERNARD SHAW	Le Dilemme du Docteur. — *Acte premier*	673
BARON BEYENS	La Belgique pendant la guerre. — II	706
PIERRE LASSERRE	Renan au Séminaire. — I	749
GILBERT DE VOISINS	La Conscience dans le Mal. — II	779
JACQUES BOUIS	La dernière Bataille de Champagne	810
GEORGES WEILL	A propos d'Enseignement secondaire	838
MAURICE VALLIS	Un grand Écrivain espagnol : Unamuno	850
ANTOINE ALBALAT	La Langue française et le Style archaïque	870
X. X. X.	La Rentrée des Chambres	884

LIBRAIRIE PLON

DERNIERS TITRES PARUS :

ROMANS ET NOUVELLES

MAURICE BARRÈS..... **AMORI ET DOLORI SACRUM.**
de l'Académie française
Edition de luxe : Chine (1 à 20) **55** fr. — Hollande (21 à 50) **38** fr. **50.** — Fil Lafuma (51 à 1.150) **22** fr.
(PRIX TAXE COMPRISE)

FRANCIS JAMMES..... **DE L'AGE DIVIN A L'AGE INGRAT.**
1 vol. in-16..... **7** fr
Édition de luxe : Chine (1 à 20) **55** fr. — Japon (21 à 50) **66** fr. — Hollande (51 à 150) **38** fr. **50.** — Fil Lafuma (151 à 1.250) **22** fr.
(PRIX TAXE COMPRISE)

PAUL ACKER..... **LA PROTECTRICE,** suivie de **Marthe et Lucie.** 1 vol. in-16..... **7** fr.

EVELINE LE MAIRE..... ***L'HOMME AU GANT.** 1 vol. in-16.. **7** fr.

DIVERS

RENÉ BAZIN..... **CHARLES DE FOUCAULD, Explorateur du Maroc, ermite au Sahara.**
de l'Académie française
1 vol. in-8° écu, avec un portrait, une reproduction d'autographie et une carte itinéraire..... **10** fr.

SERGE DE CHESSIN..... **L'APOCALYPSE RUSSE. La révolution bolchevique (1918-1921).**
1 vol. in-16..... **7** fr.

JACQUES BOULENGER.... **...MAIS L'ART EST DIFFICILE!**
(DEUXIÈME SÉRIE)
1 vol. in-16 de la collection " La Critique ".. **7** fr. **50**

Capitaine DE MAZENOD. **DANS LES CHAMPS DE MEUSE.**
Souvenirs d'un Commandant de batterie du 44e d'artillerie (1914).
1 vol. in-16..... **7** fr.

SECOND GRAND PRIX GOBERT.
(Académie française 1921)

ABBÉ LAVAQUERY

LE CARDINAL DE BOISGELIN

Deux forts volumes in-8°..... **30** fr.

PLON-NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 8, rue Garancière

Comptoir National d'Escompte de Paris

CAPITAL : **250** MILLIONS DE FRANCS *entièrement versés*

SIÈGE SOCIAL : *rue Bergère*

SUCCURSALE : *2, place de l'Opéra, PARIS*

OPÉRATIONS DU COMPTOIR Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et vente de Monnaies étrangères, Lettres de crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de Fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Garanties contre les Risques de remboursement au pair. Paiement de coupons, etc.

AGENCES 44 Bureaux de quartiers dans Paris. 15 Bureaux de Banlieue. 223 Agences en Province. 11 Agences dans les Colonies et Pays de Protectorat. 13 Agences à l'Etranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public, 14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard St-Germain ; 49, avenue des Champs-Elysées ; 35, avenue Mac-Mahon ; 1, avenue de Villiers ; 12, boulevard Raspail, et dans les principales Agences de France. Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ECHEANCE FIXE Les Bons à intérêt, délivrés par le Comptoir National, de 6 à 11 mois et de 1 an à 4 ans, sont à ordre ou au porteur, au choix du déposant. Les intérêts sont représentés par des Bons d'intérêt également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement suivant les convenances du Déposant. Les Bons de capital et d'intérêts peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues au Répertoire Foncier *14, rue Cadet, Paris.*

Téléphone : Central 72-71.

Maison à Paris **Bd FILLES-DU-CALVAIRE 24 et r. Amelot 115.** Cce 207 m. env. **2 appart. libres.** M. à p. **355.000** f. Adjcn Ch. not. 8 nov. S'ad. Me **Philippot**, not. 10, r. St-Antoine.

Maison à Paris **R. GASTON-DE-St-PAUL, 4** (16e). Sup. **275** m. env. Rev. b. 21.710 f. M. à p. **200.000** f. Crédit fonc. 4,30 °/o Adj. C. not. 8 nov. S'ad. Me **Philippot**, not. 10, r. St-Antoine.

Vente sur surenchère 31 octobre 1921, 2 heures. **Étude Gautier**, not. à Bayeux (Calvados) **2 HERBAGES** plantés de pommiers à Longues (Calvados) lieux dits le "Jardin Picard" et le "Bout-des-Jardins". Mise à prix : **41.417** fr. S'ad. à Mes **Gautier**, not. à Bayeux (Calvados), **Colas, Baugé, Mavré, R. Bertin**, avoués et **E. Champetier de Ribes**, notaire.

Maison à Paris (18e) r. de l'Evangile, 19. Cont. 266 m. Rev. br. 11.750 f. *Crédit foncier à cons.* 32.000 f. env. M. à p. **100.000** f. Ad. C. n. 25 oct. S'ad. aux not. Mes **Benoist et Mennesson**, 26, av. Gde-Armée, dép. ench.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Réédition du Livret-Guide Officiel

de la COMPAGNIE du CHEMIN de FER de PARIS à ORLÉANS

La Compagnie du Chemin de fer de Paris à Orléans a l'honneur de porter à la connaissance du Public qu'elle vient de procéder à la réédition de son Livret-Guide dont la publication avait été interrompue par la guerre.

Rappelons que ce document très apprécié contient, indépendamment de la partie horaire, des renseignements généraux sur les billets ainsi qu'un texte descriptif et illustré sur les contrées desservies par le réseau.

Cette publication est mise en vente, au prix **2 francs** l'exemplaire, dans les principales gares, Agences et Bureaux de ville de ladite Compagnie.

LISEZ : Le 1er et le 16 du mois

LE CRAPOUILLOT

Revue Parisienne d'Art, Lettres, Spectacles

DIRECTEUR : JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

Est un organe vivant, spirituel, combatif : *Ancien journal de tranchée*, célèbre sur tout le front français, « LE CRAPOUILLOT » transformé a su conquérir Paris avec une formule de revue **illustrée** absolument originale. Tous les quinze jours, « LE CRAPOUILLOT » publie une délicieuse livraison comprenant : une nouvelle ou un chapitre de roman, des poèmes, des articles de fond sur l'Art, les Lettres, les Spectacles et l'analyse de tous les livres, de toutes les expositions, de tous les spectacles qui font sensation à Paris. En particulier, pour les livres qu'il convient d'avoir lu, « LE CRAPOUILLOT » est le plus sûr et le plus indépendant des guides.

Toute personne cultivée qui veut suivre le mouvement intellectuel français doit recevoir cette revue et posséder dans sa bibliothèque sa collection d'une haute tenue littéraire, d'une présentation très soignée et de la plus grande valeur artistique.

« LE CRAPOUILLOT » a réuni dans sa collaboration : L'ÉLITE D'UNE GÉNÉRATION :

JEAN-LOUIS VAUDOYER, ALEXANDRE ARNOUX, ROLAND DORGELÈS, ÉMILE HENRIOT, FRANCIS CARCO, JEAN GALTIER-BOISSIÈRE, PAUL REBOUX, PIERRE MAC ORLAN, MARCEL BERGER, RENÉ BIZET, HARRY BAUR, PAUL FUCHS, JEAN BERNIER, ANDRÉ VARAGNAC, ANDRÉ SALMON, ANDRÉ WARNOD, LOUIS LÉON-MARTIN, CLAUDE-ROGER MARX, RENÉ KERDYK, GASTON PICARD, DOMINIQUE BRAGA collaborent régulièrement au « CRAPOUILLOT ».

En dehors de ses livraisons littéraires, « LE CRAPOUILLOT », la plus vivante des revues parisiennes illustrées, s'est fait connaître par ses célèbres **NUMÉROS SPÉCIAUX** dont certains : « *Le Crapouillot-postiche* », « *Le Crapouillot de l'an* 3.000 », « *La Mode* », « *La Gastronomie* » ont obtenu d'énormes succès de librairie. Tout nouvel abonné qui souscrit à la collection de paix reçoit toutes ces remarquables livraisons ainsi que les numéros spéciaux des **SALONS**, très recherchés des amateurs pour leurs nombreuses reproductions.

LE CRAPOUILLOT : 3, Place de la Sorbonne, PARIS

ABONNEMENT D'UN AN (24 numéros à 1 fr. 50 et spéciaux à 3 fr.) { **France.** . 30 fr. / **Étranger.** 35 fr.

ABONNEMENT avec envoi de la collection complète de paix (60 numéros parus). 100 fr.

LA COLLECTION DE GUERRE (40 numéros rarissimes) **est vendue séparément.** 100 fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

Viennent de paraître :

MOUFFLE D'ANGERVILLE

VIE PRIVÉE
DE
LOUIS XV

Publiée et annotée par Albert MEYRAC

Un volume in-8°. — Prix . . . . . 12 fr

JACQUES HEUGEL

ANDROMÈDE

Poème dramatique

en trois actes et un épilogue

Une brochure in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

IMP. L. POCHY, 59, RUE DU CHATEAU, PARIS. — 652-21.

LIVRES NOUVEAUX

SUPRÊMES VISIONS D'ORIENT

par **Pierre Loti** et son fils **Samuel Viaud**.

Ce sont d'abord des notes de 1910. Elles évoquent « les grands enchantements silencieux du Bosphore, sous la nuit claire », les lentes promenades en caïque, les yeux voilés, qu'on aime à charger de mystère, les cimetières, les pittoresques petits villages où semble se réfugier toute la paix du vieil Islam. Et Loti nous dit la douceur de ce petit coin, au nom harmonieux, Candilli, où il retourne chaque soir, après avoir en vain cherché la trace de chers souvenirs. Viennent ensuite des notes réunies par son fils Samuel Viaud. L'accueil enthousiaste que fit la Turquie à Pierre Loti en 1913 y est dépeint. C'est un véritable voyage triomphal de Constantinople à Andrinople. Ovations. Réceptions officielles, etc... Ce sont partout les mêmes délirantes acclamations que suscite son passage dans les plus petites bourgades. L'auteur finit par avoir la sensation d'être un prince de l'Orient, voyageant au milieu d'un peuple ivre d'amour... Puis voici le résultat concret de ce voyage : trois lettres écrites d'Andrinople, troublant réquisitoire sur les atrocités bulgares. Les dernières pages sont de 1920. Après avoir clamé tout son profond mépris pour la Grèce moderne et rapidement démontré qu'il n'est pas le seul dans notre littérature à porter un aussi péjoratif jugement, Pierre Loti s'adresse à l'Angleterre, pour lui demander d'épargner la Turquie agonisante. Et pour protéger ce pays qu'il aime si profondément, sa voix a un merveilleux frémissement de supplication et d'angoisse.

LES MAITRES DE LA PENSÉE FRANÇAISE

par **Paul Gaultier**.

Sous ce titre sont réunies quatre importantes études sur Paul Hervieu, Émile Boutroux, Henri Bergson et Maurice Barrès. De l'ensemble de la philosophie bergsonienne on trouvera dans ce livre un exposé remarquable dont le grand public n'appréciera pas médiocrement la simplicité et la clarté : c'est que, pour rejoindre, en une certaine mesure, les données du sens commun, relatives au libre arbitre, à l'esprit et à la matière, les théories du grand philosophe français n'en empruntent pas moins des voies, où il n'est pas donné à tous de les suivre sans guide. L'étude consacrée à l'évolution de la pensée de Barrès est aussi à retenir : comment l'auteur de la *Culture du moi* est-il devenu celui de *Colette Baudoche*? C'est un problème psychologique particulièrement passionnant sur lequel Paul Gaultier apporte une pleine lumière. Les pages consacrées à Boutroux contiennent un résumé de sa philosophie. En Paul Hervieu c'est le psychologue plutôt que l'homme de théâtre qui est étudié. Voici un excellent ouvrage, fortement documenté et d'une lecture attachante.

UNE FEMME... UNE VILLE...

par **Claude Gevel**.

Vittorio Mellina, peintre véronais est célèbre par les tableaux où il a fixé les aspects de sa ville. Une jeune fille, Eugenia, qu'il a choisie pour modèle d'une figure symbolique de Vérone se donne à lui en un mouvement d'enthousiasme où elle associe — d'une manière qui paraît plus naturelle à l'auteur qu'au lecteur — son inclination amoureuse et son patriotisme urbain. Eugenia se contente d'une seule « offrande » et fuit en France se réfugier chez des amis, dans un château provincial, où elle épouserait bientôt un musicien, si Vittorio, ayant découvert sa retraite, ne lui écrivait pour lui représenter sa tristesse et son amour. Eugenia renonce au musicien et court au peintre. Elle sera sa maîtresse et son inspiratrice. Vittorio ne peindra plus l'antique Vérone, comme il faisait, mais la nouvelle. Hélas, les sujets qu'elle lui inspire n'ont aucun succès, à Vérone même. Navrée, Eugenia s'enfuit à Paris. Elle y est suivie par les œuvres modernes de Vittorio expédiées pour une exposition. Elles y obtiennent un succès prodigieux. Vittorio, du coup, part rejoindre Eugenia. Quand il arrive, on lui apprend qu'elle est morte il y a quinze jours... Pour répondre à l'intention que l'auteur exprime par son titre, Vérone devrait être animée d'une vie individuelle puissante. Auprès de ce personnage symbolique se placerait la deuxième figure du diptyque : la femme : Eugenia. Le peintre les confondrait en un même amour... Mais Vérone est bien pâle et Eugenia n'est qu'une exaltée.

LA TRAGÉDIE SUR LE LAC

par **Blasco Ibañez**.

Ce récit poignant déroule ses épisodes dans l'étrange décor de l'Albufera, le vaste marécage voisin de Valence.

Le jeune Tonet est l'amant de Néléta, la femme de Cañamel, l'aubergiste des pêcheurs. Les jeunes gens déploient des trésors d'ingéniosité pour se rencontrer. La mort même de Cañamel ne leur rend pas plus de liberté, car Néléta doit perdre le bénéfice de l'héritage de son mari, si elle se remarie ou si sa conduite « prouve qu'elle a quelque liaison amoureuse ». C'est dire la terreur qui s'empare d'elle, à quelques mois de là, lorsqu'elle est enceinte. Elle parvient pourtant à dissimuler son état, et Tonet noie le nouveau-né dans l'Albufera. Mais, bourrelé de remords, le meurtrier se tue d'un coup de fusil. Ce drame est retracé avec un sombre réalisme, maints épisodes sont terriblement hauts en couleurs. L'âpreté de la vie, sur l'Albufera, est reproduite avec une précision de détails qui s'harmonise avec les traits rudes des protagonistes. Toutes les maîtresses qualités du grand romancier espagnol se retrouvent dans cette œuvre puissante.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

P BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.